

LES FLEURS

DE LA

POÉSIE CANADIENNE

LES FLEURS

DE LA

POÉSIE CANADIENNE

DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE ET PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

PAR

M. L'ABBÉ A. NANTEL

"Religion et Patrie!"

MONTRÉAL
C.-O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul, 256 et 258

1896





PRÉFACE

La poésie, disait Fénelon, est plus utile et plus sérieuse que le vulgaire ne le croit. On la confond souvent avec l'art d'aligner des hémistiches et d'entrelacer des rimes ; mais c'est lui faire injure. Autant l'ombre s'éloigne du corps, autant la poésie diffère de la versification. De ces deux choses, l'une est presque un jeu de mots stérile par lui-même ; l'autre est la fleur la plus exquise de l'esprit avec la forme la plus belle du langage humain. Le froid rimeur se morfond sur des mots, mais le poète a des ailes ; il vole jusqu'aux plus hautes régions de la pensée et du sentiment.

La poésie véritable est digne de tout notre respect ; car elle est chose sacrée, elle vient de Dieu. Les anciens l'avaient pensé. Les chantres épiques, dit Platon (1), ne doivent pas à l'art, mais à une flamme céleste, à un dieu les belles créations de leur génie. Cicéron dit de même des poètes qu'un souffle divin les inspire : *divino spiritu afflari* (2). C'est ainsi que les maîtres

(1) Dialogue de Platon : *Ion, ou de la poésie.*

(2) Discours *Pro Archiâ.*

de la sagesse antique confirmaient les gracieuses fictions qui représentaient les Muses, pendant le sommeil du poète, touchant son front d'une baguette d'or et déposant sur ses lèvres des gouttes de miel pur comme l'ambroisie. La vérité cachée sous ces fleurs a été proclamée par l'Esprit-Saint lui-même, quand il a dit par la bouche d'un apôtre : *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum.* (Jacob. I, 17.)

Oui, le doux parler, ce don ravissant qui distingue le poète, vient de Dieu. En effet, comment se produit le phénomène de l'inspiration poétique ? Il naît et se développe d'un vif sentiment du beau qui exalte, transporte l'âme. Or, toute beauté physique ou morale n'est qu'un rayon de la beauté incréée, comme une ombre de la gloire divine. Le Verbe qui illumine par la raison tout homme venant en ce monde, reflète aussi ses splendeurs dans les merveilles de la nature et les beautés de l'ordre moral ; et quand la présence divine se fait sentir de quelque manière à l'homme, il en éprouve un tressaillement que la créature seule serait incapable de produire. C'est alors que l'âme du poète, remuée en ses fibres les plus intimes, frémit et vibre comme sous un souffle mystérieux, en même temps qu'elle est toute pénétrée de lumière et de chaleur : le cœur se dilate, l'imagination s'échauffe et s'élève ; tout objet qui frappe le regard s'illumine, se

transfigure ; un monde nouveau se révèle, où clartés, harmonies, parfums ravissent l'âme et font déborder le chant des lèvres. Tel est le poète : il ressemble à la sibylle antique, qui n'avait de voix et d'oracles que sous le souffle de son dieu : *Deus, ecce deus.* (Virgile, *Énéide.*)

La poésie vient de Dieu et va à Dieu. Il y a au fond de toute âme un ressort secret qui élève l'esprit et le cœur. De là les aspirations vers le vrai, les élans vers le beau, les généreuses ardeurs pour tout ce qui est grand et sublime. Plus que tout autre, le poète est travaillé par cette force d'en haut. Toutes ses facultés, vive intelligence, ardente imagination, sensibilité exquise, voilà comme autant d'ailes qui l'enlèvent à la réalité et le portent vers l'idéal. Pour lui, les beautés les plus vives de la nature et de l'art ne sont qu'un point d'appui pour s'élancer plus haut. Mais où tend ce continuel essor ? Vers le ciel, vers Dieu, vers le soleil — *ardens et lucens* — qui luit dans le lointain de l'infini, mais dont un seul rayon, si faible qu'il soit, suffit pour allumer la flamme sacrée de l'inspiration. On se plaint que le poète est volage ; mais ne voit-on pas que, s'il voltige ici-bas de fleur en fleur sans pouvoir s'arrêter sur aucune, c'est qu'une force irrésistible l'attire, l'entraîne plus haut, vers le meilleur et le plus parfait : il tend vers Dieu, même à son insu. Sans doute, il est faible : il peut se lais-

ser séduire par de fausses lueurs allumées sur l'écueil. Il est libre aussi : il peut se détourner de la lumière pour diriger son essor vers les sombres rayons du mal. Mais, a dit un poète :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Victor Hugo, Alfred de Musset et tant d'autres anges tombés marchent dans les ténèbres, mais en se souvenant des cieux. Ils souffrent dans l'erreur et le mal. Ils ont l'ennui, la colère au cœur et le blasphème à la bouche ; mais ces douleurs, mais ces blasphèmes, ces efforts contre Dieu sont encore le témoignage du poète naturellement religieux.

Ainsi, comme l'a dit un philosophe, la poésie est chaste et pieuse par essence. Elle est donc utile aux hommes et peut servir à les rendre meilleurs. Ce n'est pas en vain que les anciens désignaient d'un même nom, *vates*, le poète et le prophète ; car l'un et l'autre ont la même mission à remplir : faire connaître et aimer la sagesse, la vertu, la religion. Oui, tel est le privilège du vrai poète : quand il revêt de ses fleurs les vérités morales, il leur donne un charme qui captive les esprits et les cœurs ; quand il chante Dieu et la vertu, il ajoute à la religion des peuples ; quand il chante les souvenirs glorieux, les belles actions et les grands hommes, il allume dans les âmes comme un foyer d'héroïsme et prépare de nouvelles gloires à la patrie.

Laissons donc chanter le poète, le vrai poète qui garde sa muse chaste, sans l'asservir à l'erreur ni au mal. Avec le prêtre qui parle de la chaire sacrée, c'est au poète de protester contre les faux prophètes qui prêchent le matérialisme, qui voudraient nous ravir notre âme, notre Dieu, notre ciel ; effacer tous nos titres de gloire, et la noblesse de notre origine et la grandeur de nos destinées.

C'est au poète comme au prêtre de rappeler aux hommes qu'ils ne vivent pas seulement de pain, mais de toute parole divine. Notre siècle, esclave de l'industrialisme et du confortable, voudrait mettre au service du corps toutes les intelligences et tous les bras qui travaillent. Pourtant il faut aussi quelque chose à l'âme ; il lui faut le bonheur, qu'elle appelle avec une force indicible, avec une ardeur incessante et toujours nouvelle. Mais le cœur humain est si grand que tous les biens terrestres ne sauraient le remplir. En vain demande-t-on le bonheur aux plaisirs, aux honneurs, à la science : les plaisirs ne laissent après eux que le dégoût et l'amertume, quand ce n'est pas le remords ; les honneurs fatiguent de leur éclat même ; la science ne peut dissiper toutes les ombres de l'esprit, et moins encore combler le vide du cœur. Alors, l'homme se prend à chercher dans ses rêves ce que la réalité ne saurait lui offrir. Il voudrait au moins saisir une ombre de cette félicité qui le fuit toujours, et si par-

fois il s'imagine l'entrevoir, comme il s'y attache et s'y repose avec délices ! La poésie procure cette jouissance, elle donne ce bien idéal *qui attire toute âme et n'a pas de nom au terrestre séjour* ; elle est comme un écho du ciel pour reposer, consoler, réjouir cette pauvre âme fatiguée des bruits de la terre. Voilà le secret du charme impérissable qui s'attache à la grande poésie et lui assure une fraîcheur toujours nouvelle.

Laissons chanter le poète. Ne lui envions pas sa gloire, car il la partage avec nous. Il n'est pas un seul rayon de son auréole qui ne rejaillisse sur la patrie et n'ajoute un reflet nouveau à l'honneur national.

D'ailleurs, ne faut-il pas des poètes à cette terre du Canada, si privilégiée pour la poésie ? Quelle nature se déroule partout au regard ! Voyez seulement notre grand fleuve, avec son cours majestueux, ses cascades murmurantes, ses îlots, fraîches oasis, ses lacs vastes comme des mers ; puis, tout le long de ses bords, des rocs sauvages ou de riants coteaux, des bois touffus ou des champs fertiles où règne sinon l'âge d'or, du moins l'*aurea mediocritas.* Et ce grand théâtre où se passe notre vie, voyez comme la Providence a soin d'en varier les décors. Aujourd'hui ce sont les fleurs, la verdure, l'or des moissons ; demain les épis disparaissent, les fleurs s'effacent, les feuilles tombent, c'est l'hiver avec ses flocons de neige, ses miroirs de glace étincelante, ses cristaux pendant aux arbres et scin-

tillant au soleil ; puis, tout s'en va au bruit sourd de la débâcle qui annonce le retour du printemps.

Toujours nouveau, toujours beau ce spectacle de la nature ; mais plus beaux encore sont les souvenirs du passé. Autrefois, à la place des épis qui ondulent dans les plaines, se dressaient serrés et touffus des arbres séculaires. Voyez passer à travers ces bois sombres la bête fauve courant après sa proie, puis le sauvage à l'arc tendu, puis l'homme blanc armé de la croix ou de la hache, missionnaire ou colon. Soldats de Dieu, il faut combattre. Entendez-vous les rugissements de l'Iroquois ? les couteaux s'aiguisent, les torches s'allument, les haches rougissent, l'eau bout dans la chaudière : c'est l'heure des martyrs. Écoutez maintenant les échos de nos montagnes et de notre grand fleuve qui répètent le grondement du canon aux plaines d'Abraham et à Carillon. Voici l'ennemi qui s'avance menaçant, terrible par la force et le nombre. Soldats de la patrie, il faut combattre : c'est l'heure des héros !

Voilà notre patrie telle que Dieu nous l'a donnée ; voilà notre histoire telle que nos pères l'ont faite. Est-ce une source d'inspiration assez pure et assez féconde ? Au milieu de ces merveilles, le poète canadien est sûr que l'intérêt et l'originalité ne manqueront jamais à ses œuvres, et il a ce privilège de trouver sans effort, sous ses yeux ou dans sa mémoire, ce

que d'autres moins heureux sont réduits à chercher dans la fiction.

Aussi la poésie déborde de notre jeune littérature. Cette efflorescence poétique témoigne à la fois de la vitalité de notre race et de ses aptitudes littéraires. A ce double titre, nous avons lieu d'en être fiers ; car, quelles que soient les destinées de la race française en Amérique ; qu'elle ait pour mission, ainsi qu'on l'a écrit, de diriger le mouvement général des idées ou qu'elle demeure sans influence, isolée et comme perdue au milieu des autres races, toujours il sera glorieux pour nous, Canadiens, de n'avoir pas laissé dégénérer, sur les bords du Saint-Laurent, ce génie français que l'histoire nous montre voué, dès l'origine, au culte de la poésie et de l'éloquence.

Un souffle nouveau anime cette poésie de la Nouvelle-France, un parfum particulier s'en exhale, que j'appellerai volontiers, avec un autre écrivain, *la senteur du terroir laurentien.* Poésie canadienne veut dire poésie religieuse où la pensée de Dieu rayonne à travers tous les sujets pour les éclairer et les purifier ; poésie nationale qui s'inspire de notre grande nature ou de notre merveilleuse histoire ; poésie domestique qui chante les pures jouissances de notre foyer canadien ; poésie variée de ton et de couleurs, mais toujours simple, toujours usant de l'art pour vêtir la

pensée, non pour la parer d'oripeaux bizarres. C'est là, si je ne me trompe, l'expression des meilleures qualités de notre caractère national, je veux dire le respect et le bon sens : le respect de Dieu, de la vertu, de l'honneur, de toute chose vraie et bonne ; le bon sens qui distingue l'or pur du clinquant, qui sait découvrir le mensonge sous les couleurs du sophisme, le loup sous la peau de la brebis.

Une telle poésie, si elle devient populaire, ne saurait manquer d'avoir une heureuse influence sur notre développement national. Séparés de la France à une époque où la France elle-même se séparait de Dieu, nous avons grandi loin d'elle et sans passer par ses révolutions, en suivant la voie que la Providence nous avait marquée, en gardant la langue, les vieilles traditions, l'esprit de foi et les vertus sociales de nos pères. Ces biens constituent notre héritage national : les conserver et les faire valoir, les défendre contre l'invasion des idées nouvelles, les tenir haut et ferme dans l'estime et le respect de tous, voilà l'œuvre de notre littérature ; et l'on voit tout de suite jusqu'où peut aller son action à une époque où tout le monde sait lire et veut lire. Mais, dans cette œuvre, la meilleure part revient sans contredit à la poésie, qui sait mieux parler à l'imagination et au cœur, qui est toujours sûre d'arriver à la jeunesse et, par elle, de pénétrer l'âme de la nation entière.

Il paraît donc utile de réunir en un volume les meilleures inspirations de nos poètes canadiens. Faire connaître nos poètes, c'est faire aimer davantage les grandes choses qu'ils ont chantées : *la Religion et la Patrie !*

A. NANTEL, Ptre.



FRANCOIS-XAVIER GARNEAU

F.-X. GARNEAU

(1809-1866)

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU, *né en 1809, mourut en 1866, à Québec. Il se fit admettre au notariat, mais n'exerça guère sa profession. Sa vie s'est partagée entre le travail littéraire et les modestes fonctions de secrétaire municipal de la ville de Québec.*

F.-X. Garneau est notre historien national. Son Histoire du Canada *a eu plusieurs éditions et a été traduite en anglais. Il écrivit aussi des impressions de voyage dont plusieurs fragments ont paru dans le* Foyer Canadien *de 1863. Ses poésies ont été recueillies dans le* Répertoire National.



LES OISEAUX BLANCS

(1839)

SALUT, petits oiseaux qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile, en passant, effleurez les frimas ;
Vous qui bravant le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur nos pas.

Les voyez-vous glisser en légion rapide
Dans les plaines de l'air comme un nuage blanc,
Ou le brouillard léger que le soleil avide
A la cime d'un mont dissipe en se levant ?

Entendez-vous leurs cris sous l'orme sans feuillage ?
De leur essaim pressé partent des chants joyeux :
Ils aiment le frimas qui ceint comme un corsage
Les branches du cormier, qui balancent sous eux.

Quand un faible rayon de l'astre de lumière
Brille sur le cristal qui recouvre les bois,
Le doux frémissement de leur aile légère
Partout frappe les airs où soupirent leurs voix.

Fuyez, petits oiseaux, dont l'épaisse feuillée
Ne peut plus recueillir l'amour comme au printemps ;
Des bouleaux, pour vos nids, la branche est dépouillée,
Et le froid aquilon siffle dans leurs troncs blancs.

Mais l'air est obscurci d'épais flocons de neige :
Leur vol est plus rapide à l'entour de nos toits.
Sur la balle de grain s'agite leur cortège
A la grange où bondit le van du villageois.

Oh ! que j'aime à les voir au sein des giboulées
Mêler leur voix sonore avec le bruit du vent !
Ils couvrent mon jardin, inondent les allées,
Et d'arbre en arbre ils vont toujours en voltigeant.

Quelle main a placé sur la branche qui plie
Un perfide réseau sous les traîtres appas ?
Ah ! fuyez — mais hélas ! j'en entends un qui crie :
Le cruel oiseleur va causer son trépas.

Poussant des cris plaintifs, ils fuient dans la plaine ;
Mes yeux les ont suivis derrière les coteaux ;
Mais ils avaient déjà, le soir, perdu leur haine,
Et je les vis encor passer sous mes vitraux.

Ils revinrent souvent butiner à ma porte,
Mais de l'arbre perfide ils n'approchaient jamais...
Ils repartent enfin ; l'aile qui les emporte
Semble, par son doux bruit, augmenter mes regrets.

Adieu, petits oiseaux qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile, en passant, effleurez les frimas ;
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

L'HIVER

(1840)

Voila l'été qui fuit et la feuille qui tombe
Pâle et morte sur les gazons.
Le vent du nord mugit, la fleur des champs
L'écho se tait dans les vallons. [succombe,
Déjà les bois ont perdu leur feuillage ;
Vers la chaumière accourent les troupeaux,
Car ils ont vu l'hiver sur les nuages,
Et le grésil bondir sur les coteaux.

Adieu, charmants oiseaux, habitants des bocages,
Allez vers de plus doux climats.
Puissé-je comme vous fuir le temps des orages
Et de l'été suivre les pas !...
Mais ils sont loin,—leur suave murmure
A déserté les hameaux de nos bords ;
Seul l'autan mêle au deuil de la nature
Dans nos vallons de sauvages accords.

Là-bas, à l'horizon, comme un fantôme immense
L'hiver semble couvrir les cieux ;
Le vent devant son front roule avec violence
Les flots épars de ses cheveux ;
De longs glaçons pendent à ses paupières ;
Dans les airs bat sa robe de frimas ;
Le jour pâlit sous ses regards sévères,
Et la tempête enveloppe ses pas.

Sonne, lyre fidèle, à mon âme isolée
Chante le deuil de nos climats.
Vois de l'orme orgueilleux la tête mutilée
Qui se penche sous les verglas.
Dans l'air glacé, d'un vol lent et sinistre,
Le hibou blanc erre de toits en toits,
Et, de l'hiver officieux ministre,
Il remplit l'air de sa funèbre voix.

Les flots ont disparu ; partout la terre blanche
Entoure les sombres forêts ;
Du sapin, vers le sol, bas s'incline la branche
Que chargent des frimas épais.
Là, la fumée en rapides nuages
S'élève et fuit au-dessus des hameaux,
Tandis qu'ici de pesants attelages
A petits pas font gémir les coteaux.

Dans le fourneau de fonte, au sein de la chaumière,
Bourdonne l'érable des monts ;
Les airs sont obscurcis par la neige légère
Qui glisse et monte en tourbillons ;
Et le toit crie, et puis dans la fenêtre
Le grésil vient sans cesse pétiller...
Mais le vent tombe, et sur le toit champêtre
L'astre des nuits se lève et va briller.

En quel autre climat la reine du silence
Montre-t-elle plus de splendeur ?
Que j'aime, ô Canada, la nuit, ta plaine immense
Resplendissante de blancheur !

L'étoile aussi semble embraser les ondes ;
Comme un géant, l'arbre est seul dans les champs ;
Non, pas un bruit dans les forêts profondes ;
Le calme est vaste et les cieux rayonnants.

Et peut-être, pourtant, dans cette nuit si belle,
Un voyageur las et glacé,
Égaré sur sa route, et s'arrête et chancelle :
A ses yeux tout semble effacé.
Un doux sommeil, trahissant sa faiblesse,
Vient s'emparer lentement de ses sens,
Sommeil fatal dont la perfide ivresse
Dans le plaisir rompt le fil de ses ans.

LE DERNIER HURON [1]

(1840)

TRIOMPHE, destinée ! Enfin, ton heure arrive.
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'errera bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain le soir, du haut de la montagne,
J'appelle un nom : tout est silencieux.
O guerriers, levez-vous ; couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux ! "

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.

Le sang indien s'embrase en sa poitrine ;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur...
Pèrfide illusion ! au pied de la colline,
C'est l'acier du faucheur !

— " Encor lui, toujours lui, cerf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite, déjà, du chêne qui me reste
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile ! il rampe sur la terre ;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros.

" Il triomphe, et semblable à son troupeau timide,
Il redoutait l'œil du Huron ;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi, soudain, s'emparait de son âme :
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N'ont-ils passé sur eux ? "

Ainsi Tariolin, par des paroles vaines,
Exhalait un jour sa douleur :
Folle imprécation jetée aux vents des plaines,
Sans épuiser son malheur !
Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.
Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes
De ces fers impuissants.

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé :
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé !
Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là, seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du Saint-Laurent ;
Son œil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires ;
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux ;
Au lieu de fiers guerriers, des tribus mercenaires
Habitent les coteaux.

" Que sont donc devenus, ô peuple, et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés ?
Le plus fameux du nord jadis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cités.
Ces monts couverts partout de tentes blanches,
Retentissaient des exploits de tes preux
Dont l'œil étincelant reflétait sous les branches
L'éclair brillant des cieux.

" Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Jamais rien n'arrêtait leurs pas.
Leurs jours étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.

Et dédaignant des entraves factices,
Suivant leur gré leurs demeures changeaient ;
Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,
Des ruisseaux qui coulaient.

" Au milieu des tournois sur les ondes limpides
Et des cris tumultueux,
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides,
Leurs esquifs capricieux,
Joyeux voguaient sur le flot qui murmure
En écumant sous les coups d'avirons.
Ah ! fleuve Saint-Laurent, que ton onde était pure
Sous la nef des Hurons !

" Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
Le renne qui pleure en mourant,
Et tantôt, sous les coups de leurs haches sanglantes
L'ours tombait en mugissant.
Et, fiers chasseurs, ils chantaient leur victoire
Par des refrains qu'inspirait leur valeur.
Mais pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de grandeur ?

" Hélas ! puis-je, joyeux, en l'air brandir ma lance
Et chanter aussi mes exploits ?
Ai-je bravé comme eux, au jour de la vaillance,
La hache des Iroquois ?
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis ;
Non, je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
De parents et d'amis.

" Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment couchés sous ces guérets :
De leur pays chéri la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire,
Sont avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours !

" Orgueilleux, aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars,
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le conseil de nos vieillards.
Avec fracas leurs somptueux cortèges
Vont envahir et profaner ces lieux !
Et les éclats bruyants des rires sacrilèges
Y montent jusqu'aux cieux !

" Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Et l'on brisera leurs tombeaux.
Des peuples inconnus comme un torrent immense
Ravageront leurs coteaux.
Sur les débris de leurs cités pompeuses,
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.

" Qui sait ? peut-être alors renaîtront sur ces rives
Et les Indiens et leurs forêts ;
En reprenant leurs corps, leurs ombres fugitives
Couvriront tous ces guérets ;

Et se levant comme après un long rêve,
Ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
En haut les mêmes cieux ! "

LE VIEUX CHÊNE [2]

(1841)

NAGUÈRE, sur les bords de l'onde murmurante,
Un vieux chêne élevait sa tête dans les cieux ;
Et de ses rameaux verts l'ombre rafraîchissante
Protégeait l'humble fleur qui naissait en ces lieux.
Les zéphirs soupiraient, le soir, dans son feuillage
Argenté par la lune, et dont plus loin l'image
Ondoyait sur les flots roulant avec lenteur ;
Les oiseaux y dormaient la tête sous leur aile,
Comme, la nuit, sur l'eau repose la nacelle
Immobile du pêcheur.

Des siècles à ses pieds reposait la poussière.
Que d'orages affreux passèrent sur son front
Dans le cours varié de sa longue carrière !
Que de peuples tombés sans laisser même un nom !
Impassible témoin de leur vaste naufrage,
Que j'aimais à prêter l'oreille à ton langage
Si plein de souvenirs des âges révolus !
Lui seul pouvait encore évoquer sous son ombre
L'image du passé, les fantômes sans nombre
Des peuples qui n'étaient plus.

Quand le vent gémissait dans ses branches massives,
Et qu'assis je tâchais de comprendre le sens
Vague et mystérieux de ses notes plaintives,
D'autres fois je croyais qu'il répétait les chants,
Et mes yeux semblaient voir sortir de la poussière
Vingt peuples inconnus se poussant sur la terre
Comme des flots pressés qu'agite l'aquilon,
Et chacun sur le sol qu'avaient conquis ses pères
Succomber à son tour sous les dards sanguinaires
De quelque autre nation.

Les voilà, les voilà comme des pâles ombres
Ces peuples, l'œil furtif, errant dans les forêts.
Aux volantes lueurs des feux sous les pins sombres
Scintille à leurs côtés la pointe des stylets.
Ils ont le pas léger et le regard rapide ;
Ils vivent du produit de leur flèche homicide,
La mort seule fournit à leur sanglant festin.
Partout, d'un pôle à l'autre, un vaste cri de guerre
Demande tous les jours du sang à cette terre
Qui leur a fermé son sein.

Silence ! entendez-vous monter leurs cris sauvages,
Qui d'échos en échos se perdent dans les airs ?
A l'entour des vaincus, dansant sous les feuillages,
Ils font tous en cadence entrechoquer leurs fers.
Les bûchers sont chargés de victimes humaines
Dont le gémissement se mêle au bruit des chaînes ;
Le sang ruisselle et teint le sol épouvanté.
O jour d'affreuse joie et de cruels supplices,
Les feux vont inonder tes sanglants sacrifices
De leur terrible clarté.

C'est donc là l'Indien à l'œil noir et farouche,
Couvrant de ses guerriers les bords du Saint-Laurent.
De la cime des monts où pend sa frêle couche,
Il montre plein d'orgueil son empire puissant.
Le glaive, c'est sa loi, la seule qu'il connaisse.
Jamais devant mortel sa tête ne s'abaisse :
Libre de tout frein et fier de sa liberté,
Il dédaigne d'ouvrir le sol que son pied foule ;
Il va chercher sa proie où l'astre des jours roule
Dans les flots de sa clarté.

Jadis un voyageur, au pied d'une colonne
Assis, les yeux fixés sur des débris épars,
Dans son rêve crut voir s'animer Babylone,
Et debout se dresser ses immenses remparts.
Ainsi je croyais voir, chêne, à ta voix superbe
Des barbares armés sortir de dessous l'herbe,
Et nos bords se couvrir de profondes forêts :
Mais un cri retentit au loin dans les vallées ;
L'illusion tomba ; les moissons ondulées
Seules couvraient les guérets.

Il ne restait que toi, dernier débris des âges,
Qui surnageais encor sur l'océan des temps,
Arbre majestueux, magnifiques feuillages
Que les pères léguaient au respect des enfants.
Il était encor là. De loin sa tête altière,
Lentement balancée à la brise légère,
Frappait à l'horizon les yeux des voyageurs ;
Et le soleil caché derrière les montagnes,
En colorait le faîte, au-dessus des campagnes,
De ses dernières lueurs.

Souvent venaient le soir, au frais du crépuscule,
Des amants à ses pieds s'asseoir sur le gazon,
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que module
La vague en expirant sous les pieds du buisson,
Ils voyaient dans les cieux couverts de sombres voiles,
A travers les rameaux, s'allumer les étoiles
Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux,
Tandis que le hameau réuni sur la rive
Abandonnait sa joie à l'aile fugitive
Et folâtre des échos.

Le vieillard, pensif lui, reportait sa mémoire
Sur d'autres jours depuis bien longtemps écoulés.
A ses fils attentifs il racontait l'histoire
De ses anciens amis par le temps emportés.
Là, disait-il, aussi j'étais bien jeune encore,
J'ai vu nos fiers aïeux, un jour avant l'aurore,
Partir subitement à l'appel du tambour. [3]
O plaines d'Abraham ! victoire signalée !
Ah ! pour combien d'entre eux cette grande journée
N'eut point, hélas ! de retour !

O chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,
Toi dont l'ombre autrefois rafraîchit mes aïeux.
J'ai souvent entendu le souffle de zéphire
Soupirer tendrement dans tes rameaux noueux.
Alors l'oiseau du ciel dans sa course sublime
Montait, redescendait, et caché dans ta cime,
Il enivrait les airs de chants mélodieux,
Et dans un coin obscur de ton épais feuillage
Il déposait son nid à l'abri de l'orage,
Entre la terre et les cieux.

Mais depuis a passé le vent de la tempête ;
La foudre a dispersé tes débris glorieux.
Le hameau cherche en vain ta vénérable tête
Se dessinant au loin sur la voûte des cieux :
Il n'aperçoit plus rien dedans l'espace vide.
Au jour de ta colère, une flamme rapide
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.
Hélas ! il avait vu naître et mourir nos pères,
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,
C'était l'ombre du passé.



PIERRE-JOSEPH-OLIVIER CHAUVEAU

P.-J.-O. CHAUVEAU

(1820-1890)

Pierre-J.-O. Chauveau *naquit à Québec en 1820. Admis au barreau en 1840, il fut député à la législature, en 1844 ; ministre, en 1851 ; surintendant de l'instruction publique, en 1853 ; premier ministre de la nouvelle province de Québec, en 1867 ; président du sénat, en 1873 ; shérif de Montréal, en 1877, et professeur de droit romain à la faculté de droit de l'université Laval. Il mourut à Québec en 1890.*

Outre ses poésies, P.-J.-O. Chauveau a donné à notre littérature un roman de mœurs canadiennes, Charles Guérin ; *une relation du* Voyage du prince de Galles en Amérique (1860) ; *un volume sur l'*Instruction publique au Canada ; *une étude sur* F.-X. Garneau, sa vie et ses œuvres ; *des discours, dont les plus remarquables sont l'éloge des braves tombés aux plaines d'Abraham en 1760, et l'éloge de notre historien national F.-X. Garneau. Il publia, en 1888, une traduction en vers des* Dernières prières, *le* Miserere, *le* Dies iræ *et le* Benedictus : *œuvre de poète et de chrétien.*



JOIES NAÏVES

(1841)

Oh ! que j'aime la neige ! Oh ! que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir !
Ou bien, quand elle tombe en poussière si fine
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous, petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonshommes tout blancs,
Et j'élève des forts que mon grand frère assiège :
Oh ! que j'aime la neige !

" Vois-tu, c'est si plaisant ! Et le soir nous glissons
Si loin sur nos traîneaux ! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune aux lueurs argentines
Nous montre dans le ciel son visage riant :
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble
Vers toi, vers le foyer qui toujours nous rassemble :
Vois-tu, c'est si plaisant !

" Oh ! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure et de brillants glaçons
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
Oh ! qu'on glissera bien !

" Te plaît-il, comme à moi, dans l'épaisse fourrure
Enveloppés tous deux, de voler en voiture
Sur la plaine blanchie et sur les lacs glacés ?
Voir passer devant nous les clochers élancés,
Voir passer la montagne avec sa cime nue,
La forêt de sapins qui toujours nous salue ;
Voir s'enfuir la corneille avec un cri d'effroi,
Te plaît-il comme à moi ?

" Moi, j'aime les sapins ! Ils conservent leurs branches
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit
Comme ces arbres fous, qui lors des neiges blanches
Se dépouillent tout nus, et pensent que le froid
Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus belle,
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle
Ne les couronne pas comme mes arbres fins,
Comme mes beaux sapins.

" Les petits oiseaux blancs viendront-ils, cette année,
Sortant de la forêt, jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point frileux ;
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh ! je serais heureux
Si, comme l'an dernier, notre maître d'école
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !

" Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendiants,
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !

Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau !

" Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable :
C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal,
Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,
Où, le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendants
Que pour d'autres enfants !

" Je n'aime plus la neige, à présent que je songe
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir,
Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le soir,
Et que, depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.
C'est bien triste pourtant, et c'est très ennuyeux
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux...
Mais il est tant de gens que la misère assiège !
Je n'aime plus la neige. "

Il parla bien longtemps, le petit Canadien.
Son père près de lui dans son lit dormait bien,
Et sa mère écoutait son ingénu langage.
Trouvez-moi, dans le monde, une mère assez sage
Pour s'endormir la nuit quand parle son enfant !
Pour celle-ci, du moins, elle fut éveillée,
Et sous ses blancs rideaux sur son coude appuyée,
En souriant parfois et d'autres fois pleurant,
Tout le temps qu'une voix suave, jeune et fine
S'éleva doucement de la couche voisine.

Cependant, de l'enfant, le lendemain matin,
Je ne saurais vous dire au juste la pensée,
Quand il vit au réveil, partout sur le chemin,
La neige éblouissante et nouvelle, et posée
Comme est sur un gâteau le sucre appétissant,
Ni s'il fut tout de suite aussi compatissant,
Ou s'il fit éclater une joie enfantine ;
Mais on dit seulement qu'à la maison voisine,
Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger
On eut chaud ce jour-là, et l'on fit bonne table,
Et l'on nomma souvent *la dame charitable.*

DONNACONA[4]

(1861)

I

STADACONÉ dormait sur son fier promontoire ;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona, dans son palais d'écorce,
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines ;
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix, dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix ; autour de leurs cabanes
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses
Que le vieux roi parla :

II

“ Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue
En deça du grand lac ?
Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait leur sac !

“ Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres
Les dieux de l'étranger ;
Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

“ J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cabir-Coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

“ Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée

N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître,
Qu'on nommera tout bas.

" Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage ;
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

" Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés. il voit couler ses heures,
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

" Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

" Mais inutile espoir ! leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte ;
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long sup-
De ceux dont il venait expier la malice [plice,
Ce Dieu reçut la mort.

“ Domagaya l’a dit : les tribus de l’aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N’ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté. ”

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue
Il partait entraîné.
Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant : *Agouhanna !* De leur clameur plaintive
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu’à la douzième lune
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d’ésurgni scellèrent la promesse,
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse,
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
Cinq hivers, cinq étés lentement s’écoulèrent ;
Le chef ne revint pas.
L’étranger, de retour au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade,
Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragny.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

PREMIÈRE COMMUNION [5]

(1863)

Laissez venir à moi tous ces petits enfants ;
Le royaume des cieux est pour qui leur ressemble,
A dit le doux Jésus. Les petits tous ensemble
S'avancèrent sans crainte, émus et triomphants.
Et lui, le grand docteur, l'oracle, la sagesse,
Près de lui, tour à tour, souriant les plaça,
S'inclina tendrement et puis les embrassa,
Laissant tous les savants rire de sa faiblesse ;
Car l'homme, c'était tout aux yeux du pharisien,
La femme, peu de chose.... et l'enfant n'était rien.

Laissez venir à moi toutes ces jeunes têtes,
Dit le Seigneur Jésus. Dans ses plus belles fêtes,
Du fond du tabernacle il nous appelle encor ;
Il n'attend point que l'âge ait mûri nos pensées,
Il les prend en leur fleur à peine commencées,
Et tous les séraphins avec leur harpe d'or
Font résonner des cieux l'harmonieuse enceinte,
Quand par vous conviés devers la table sainte,
Seigneur, en longue file, émus et triomphants,
Pour la première fois s'avancent vos enfants.

Laissez venir à moi ces pauvres jeunes âmes,
Dit-il encore : au ciel assurons leur bonheur,
Avant que du démon les embûches infâmes
Ne troublent leur éclat, ne souillent leur candeur.

Et l'on voit s'envoler mille blanches colombes,
Et les mères, hélas ! sur de nouvelles tombes
Ne cessent de pleurer. Les plaintes de Rachel
Redisent dans Rama leur désespoir cruel ;
Plus d'une ne veut point, dans sa colère folle,
Que la main de Dieu même un instant la console !

LA MESSE DE MINUIT[6]

Légende canadienne

(1877)

Je m'en vais vous conter...
La messe qu'à l'Islet dit un prêtre sans tête,
Juste à minuit, un jour ou plutôt une nuit
Que mon oncle était là.
Cela fit bien du bruit.
Il était en vacance et sortait d'une fête
Où l'on avait trinqué, chez Thomas Giasson,
Un peu, pas mal, je crois.
Il entendit le son
De la cloche tintant comme pour l'agonie.
" En voilà, par exemple, une cérémonie !
Se dit-il. Allons voir si ce pauvre bedeau
Sait ce qu'il fait. Je gage, il aura bu moins d'eau
Que de vin. Ou peut-être encor quelque bonne âme,
Aux pécheurs endurcis, par manière de blâme,
A charitablement fait entendre ce glas.
Moi-même le premier, j'en aurais bien, hélas !
Un grand besoin."
L'église, au détour de la route,
Lui parut tout en feu, du bas jusqu'à la voûte.

Il se hâtait, disant des *Ave Maria*
Aussi drus qu'il pouvait, marchant de telle sorte
Qu'il fut en même temps au dernier *Gloria*
Du chapelet, et puis devant la grande porte, [tants.
Comme au plus beau dimanche ouverte à deux bat-
Il entre, mais ne voit point de flamme au dedans.
Seulement, sur l'autel, comme pour un office,
Six grands cierges brûlaient.—" Sapristi ! mon garçon,
M'a-t-il dit bien des fois, j'eus un fameux frisson,
Et je ne savais point si c'était mon service
Que l'on allait chanter. " Volontiers sur ses pas
Il serait revenu, si, sans lui dire gare,
La porte de l'église avec un grand fracas
Ne s'était refermée. Alors, il se prépare
Pour le pire, attendant ce qui va se passer.
Il sentit dans son corps tout le sang se glacer,
L'horloge ayant sonné devers la sacristie
Lentement douze coups, quand il vit dans le chœur
Un prêtre s'avancer. La tête était partie
D'avec le corps. " J'étais dans le banc du *seigneur*,
Me dit toujours mon oncle, et je vis qu'à la place
Du visage, il avait un nuage léger,
Quelque chose de gris, enfin comme une trace
De fumée ou d'encens. " Mais ce prêtre étranger,
Et bien étrange aussi, portait une chasuble
Du plus beau violet. Rarement on s'affuble
Aussi bien sans sa tête. Et pour lors, sur l'autel
Il plaça le calice, il ouvrit son missel,
Et puis, en descendant, à mon oncle il fit signe,
Disant : *Introibo ad altare Dei ;*
Mais l'autre ne bougea. N'étant pas obéi,

Le prêtre s'en alla d'une façon bénigne,
Comme un homme qu'on chasse et qui l'a mérité...
C'était un écolier du petit séminaire,
Mon oncle, et qui savait répondre à l'ordinaire
De la messe très bien. Il fut donc irrité
Contre lui-même un brin d'avoir été si lâche
Et si peu complaisant. : " Il faudra que je tâche
De réparer cela, je reviendrai demain,
Se dit-il aussitôt ; mais trouvons un chemin
Pour sortir au plus vite. Allons ! par la fenêtre
Du vestiaire on peut sauter dehors peut-être ;
Et derrière l'autel la porte m'y conduit :
Elle est ouverte encore. C'est par là que s'enfuit
Ce malheureux curé ; puis, si je le rencontre,
Nous nous expliquerons ; je n'ai rien à l'encontre
De ce pauvre monsieur : s'il fallait en vouloir
A tous gens que l'on voit ayant perdu la tête,
On n'aurait plus d'amis, et ce serait trop bête."
Il partit comme un trait ; mais au fond du couloir
La porte était fermée. Il fallut dans l'église
Demeurer jusqu'au jour.
Sur la muraille grise
—Les cierges de l'autel s'étant soufflés tout seuls—
On pouvait voir errer, comme autant de linceuls,
Les bizarres reflets de la lampe blafarde.
Dans telle obscurité, plus et plus on regarde,
Plus on trouve partout de menaçants objets.
En son tableau, la Vierge au fond de la chapelle,
Si divine au grand jour, si riante et si belle,
Paraissait bien sévère ; et, sinistres sujets,

Les martyrs, tout armés, dans leurs niches profondes,
Semklaient, pour la plupart, des gens peu rassurants ;
Les chérubins rosés, aux chevelures blondes,
Bons enfants d'ordinaire, avaient l'air très méchants.
La belle voûte bleue aux étoiles dorées,
La plus riche, je crois, de toutes nos contrées,
Comme un drap mortuaire était du plus beau noir.
Ce qui par-dessus tout n'était pas drôle à voir,
C'était bien le navire à l'antique structure,
Qui promenait son ombre, à la nef suspendu.
On eût dit quelque objet affreux par sa nature,
Araignée aux longs bras, squelette de pendu,
Tout ce que vous voudrez de plus abominable.
Puis, c'était un silence à vous faire mourir :
On aurait entendu, dans l'église, courir
Une souris. Alors, près de la sainte table
Mon oncle se plaça, tout tremblant, à genoux,
Priant de tout son cœur pour lui-même et pour nous,
Pour le prêtre sans tête, et pour les saintes âmes
Du purgatoire en masse, aussi pour ses parents,
Pour tous les bons chrétiens, tant savants qu'ignorants,
Pour gens de tous métiers, même les plus infâmes,
Inventant, j'en suis sûr, mille dévotions,
Et prenant devant Dieu des résolutions
Qu'il sut tenir depuis.—Sachez que, par la suite,
Il devint prêtre, et, bien pire que ça, jésuite.
Tout rempli de ferveur, il priait donc ainsi,
Pour tous en général, pour cela, pour ceci,
Et je crois, sans mentir, qu'il y prîrait encore,
Sans un sommeil de plomb qui, juste avant l'aurore
Vint le surprendre enfin. Il fut tout ébahi
D'entendre *Introibo ad altare Dei*

Saluer son réveil. Mais il n'eut pas d'angoisse :
C'était la voix d'un prêtre ayant sa tête à lui,
Et tête qui pensait pour toute la paroisse ;
C'était, sans le nommer, le curé d'aujourd'hui.
Donc, mon oncle entendit dévotement sa messe,
Puis il fut le trouver, lui disant à confesse
Tout ce qu'il avait vu.—" C'est très bien, mon enfant,
Il faudra soulager ce pauvre revenant ;
Le bon Dieu le permet. Je le ferais moi-même,
A votre charité s'il n'avait eu recours.
Je serai là, tout prêt à vous porter secours,
Si de l'esprit du mal c'était un stratagème."

Par le bedeau, le soir, dans l'église conduit,
Mon oncle avait repris son poste avant minuit,
Tout seul. Il entendait dans le vieux vestiaire,
Le curé récitant rondement son bréviaire.
Quand l'heure fut venue, il vit une lueur
Passer près de l'autel, et voilà que s'allume
Un cierge, et puis un autre." A tout l'on s'accoutume :
J'avais cette fois-là, dit-il, beaucoup moins peur ;
Et sans trop m'effrayer les douze coups sonnèrent,
Et le prêtre sans tête entra bien lentement,
Et me fit signe encor, mais plus timidement,
D'avancer dans le chœur ; et les cierges donnèrent
Une lueur plus vive au moment où je fus
Près de lui prendre place. Il avait l'air confus,
Tout d'abord, mais sa voix tremblante et sépulcrale
Se raffermit bientôt ; à plus court intervalle
Venait chaque verset, puis j'étais moins transi.
Il prenait du courage et m'en donnait aussi.
Je répondais plus haut ; je servis les burettes,
Sans craindre d'approcher mes mains de ses manchettes.

Puis, l'église soudain sembla se transformer ;
Et l'on voyait partout des cierges s'allumer ;
La Vierge dans son cadre avait l'air plus heureuse,
Et se penchant vers nous, souriait gracieuse.
Les petits chérubins gazouillaient finement ;
Les grands saints tout dorés regardaient tendrement ;
Ils se parlaient entre eux dans un très beau langage,
Qui n'était pas français ni latin davantage.
La voûte transparente avait l'air de monter
Par degrés vers le ciel, les murs de s'incruster
D'agate, de porphyre et d'opale et le reste,
Comme on le dit de ceux de la cité céleste.
L'orgue rendait tout seul des sons harmonieux ;
Et, quand vint le *Sanctus*, de douces symphonies
Descendirent d'en haut. Comme aux cérémonies
Des plus grands jours, l'encens le plus délicieux
Sortait je ne sais d'où. Le prêtre, plus agile,
Avait la voix sonore. Au dernier évangile,
Au mot *veritatis*, il se tourna vers moi.
Me laissant voir en face un radieux visage,
Il me dit : " Mon enfant, merci pour ton courage,
Le bon Dieu saura bien récompenser ta foi...
Je monte en paradis.... Pour expier l'offense
D'avoir été distrait et léger à l'autel,
J'ai, pendant cinquante ans, attendu la présence
D'un servant qui voulût me faire aller au ciel,
En priant avec moi..."

Mon oncle ne put dire
Comment tout le mystère à la fin s'acheva ;
Car au milieu du chœur le curé le trouva
Dans un état d'extase, et puis dans un délire

Qui dura plusieurs jours. N'entendant rien du tout,
Son bréviaire fini de l'un à l'autre bout,
Ne sachant que penser de cela tout en somme,
Il venait au secours de ce pauvre jeune homme.
Il ne vit dans l'église aucun signe nouveau,
Et se dit que le mal était dans le cerveau
De l'écolier. Plus tard, connaissant mieux l'affaire,
D'un miracle il trouva que la preuve était claire.
C'est ce qu'a dit mon oncle, et je l'ai toujours cru...

Légendes, doux récits qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour, hélas ! vos accents ingénus
De nos petits neveux ne seront plus connus.
Vous vous tairez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot, si plein d'illusion,
Et trop long pour mes vers : civilisation.

O poèmes naïfs, dont le peuple est l'auteur,
Légendes que transmet à la folle jeunesse,
Avec un saint amour, la prudente vieillesse,
Votre charme est surtout aux lèvres du conteur,
Et, malgré votre nom, il faut bien vous le dire,
On ne vous croira plus lorsqu'on pourra vous lire !

———

ÉPITRE A M. PRENDERGAST

après avoir lu " Un soir d'automne."

(1881)

LORSQUE m'est parvenu votre charmant envoi,
J'étais encor malade et retenu chez moi.
On m'avait interdit écriture et lecture ;
Mais—vous le devinez, car c'est dans la nature
Par cet arrêt cruel vous n'avez rien perdu,
Et votre œuvre eut l'attrait de tout fruit défendu.

Vous êtes au printemps, et vous chantez l'automne !
Et moi qui vois venir les plus sombres hivers,
Du caprice dictant le sujet de vos vers
Si tristes et si doux, à bon droit je m'étonne !
Mais l'homme est ainsi fait : il aspire toujours
A de nouveaux bonheurs, et les veut à rebours
Du lieu, de la saison, de l'âge ou de l'année ;
La joie à peine éclose est bientôt dédaignée ;
Heureux à faire envie, on cherche un autre sort ;
L'avenir a raison, le présent seul a tort.

Voilà comment se font tant d'étranges contrastes :
Pourquoi l'on se surprend aux jours les plus joyeux,
L'âme tout assombrie, et des pleurs dans les yeux ;
Pourquoi souvent on rit aux jours les plus néfastes ;

Pourquoi l'on voit partout pauvres en belle humeur,
Riches livrés en proie à l'amère douleur ;
Jeunes gens tout rêveurs, pleins de mélancolie,
Vieillards qu'agite encor la joyeuse folie.

Vous n'êtes point, je sais, de ces pleureurs à froid
Qui se font un métier d'une peine factice,
Qui tremblent sans avoir au cœur le moindre effroi,
Taxant à tout propos le destin d'injustice.
Vous avez du malheur ressenti l'aiguillon ;
Sur votre front si jeune où brille le génie,
Déjà les lourds chagrins ont tracé leur sillon ;
Et la douleur en vous fit naître l'harmonie.

Mais qu'on aime à souffrir lorsqu'on souffre à son gré !
L'on formule soi-même un programme à sa peine :
La nature riante est pour nous trop sereine,
Trop riche est à nos yeux le nuage empourpré ;
Dédaignant fièrement amour, printemps, jeunesse,
On cultive avec soin le doute et la tristesse ;
Et l'on va se drapant dans de sombres manteaux,
Et l'on suit tout pensif le sentier des tombeaux.

Puis quand de vrais malheurs ont ravagé notre âme,
Quand le funèbre glas ne cesse de sonner,
Quand nos derniers amis vont nous abandonner,
Quand notre esprit n'est plus qu'une tremblante
On se reprend à vivre et, malgré les soucis, [flamme,
Au temps impitoyable on demande un sursis :
Encore une saison, encore une récolte !
On voudrait rattraper printemps, jeunesse, amour ;

Contre la vieille loi, l'homme en vain se révolte :
Jeunesse, amour, printemps, sont passés pour toujours.

Pour toujours ? Oh ! non pas ; il est une autre vie
Où l'automne sévère au printemps se marie.
Là, le bonheur est fait de nos chagrins passés ;
L'amour est infini, la jeunesse éternelle ;
Les doutes sont vaincus, les remords effacés ;
Sans nous enorgueillir notre gloire étincelle ;
Près du nôtre s'élève un trône plus brillant,
Sans nous humilier ; l'opprimé triomphant
Pardonne à l'oppresseur ; celui dont nos largesses
Soulageaient la misère est au sein des richesses ;
Et les riches cruels qui n'eurent ici-bas
Tendresse ni pitié, sont ceux qu'on n'y voit pas...

Nous y verrons aussi, meilleures et plus belles,
Épouses, filles, sœurs, et mille sœurs nouvelles ;
Parmi les chérubins tous nos joyeux enfants,
Et nos bons vieux aïeux n'ayant plus que vingt ans.

Et nos pères diront, admirant leur ouvrage :
Dieu l'avait fait aimable, et moi je l'ai fait sage ;
Nos mères qui pour nous ont cessé de souffrir,
De souffrir dans ce monde et d'expier dans l'autre,
Qui, victimes toujours trop promptes à s'offrir,
Sur leur propre fardeau chargeant souvent le nôtre,
Le portèrent encore au delà du tombeau ;
L'épreuve étant finie, en leur sainte allégresse
Nos mères trouveront le ciel encor plus beau,
Nous y voyant enfin rendus à leur tendresse.

Poète, dans vos vers vous rêviez ce bonheur,
Et, ce rêve charmant qui trompait la douleur
Éclose bien trop tòt dans votre âme candide,
Ce rêve est un rayon qui du ciel même vient.
On l'a dit bien souvent : dans ce monde sordide
L'homme est un dieu tombé ; toujours il s'en souvient.



JOSEPH LENOIR

JOSEPH LENOIR

(1824-1861)

JOSEPH LENOIR *était né en 1824, à Saint-Henri, près Montréal. Il mourut en 1861, dans toute la force et la maturité de son talent. Il était attaché au département de l'Instruction publique.*

Il n'a écrit que des poésies fugitives. Ses meilleures pièces ont paru dans le Journal de l'Instruction publique, *dont il était l'un des rédacteurs.*



NOTRE-DAME DE MONTRÉAL.

(1857)

C'EST un bloc de calcaire aux énormes assises.
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier !

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix ?
Un goût sévère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la louche critique est devant lui sans voix !

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers !

O demeure tranquille ! ô sainte basilique !
Monument élevé sur la place publique
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil !

LES LABOUREURS

(1857)

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras pour notre seul bien-
S'usent à force de labeurs, [être
Ni ces robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

Notre avenir est là ! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli ;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les : savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître,
Les hommes aimant les labeurs ;
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

OCTAVE CRÉMAZIE

OCTAVE CRÉMAZIE

(1827-1879)

OCTAVE CRÉMAZIE, *né en 1827, était libraire à Québec. Une catastrophe financière l'enleva, en 1862, aux lettres et à sa patrie. Il mourut au Havre (France), en 1879, après avoir connu tout ce que l'exil a de privations et de tristesses. Ses poésies, avec une biographie et des extraits de sa correspondance, ont été publiées en 1882 sous les auspices de l'Institut canadien de Québec.*



ÉMIGRATION

(1853)

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?...
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées,
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées ?
Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain ;
C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole
Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console,
Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité ;
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie,
Écho pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,
Et nous jette au milieu de nos tristes misères
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs :
Jamais pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour ;
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.

Aimez ce beau pays, où la vie est si pure,
Où du vice hideux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi ;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

Salut, ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent !
Terre que l'étranger envie,
Et qu'il regrette en la quittant :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée,
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

LE VIEUX SOLDAT CANADIEN [7]

(1855)

Vous souvient-il des jours, vieillards de ma patrie,
Où nos pères, luttant contre la tyrannie,
Par leurs nobles efforts sauvaient notre avenir ?
Frémissant sous le joug d'une race étrangère,
Malgré l'oppression, leur âme toujours fière
De la France savait garder le souvenir.

Or, dans ces tristes temps où même l'espérance
Semblait ne pouvoir plus adoucir leur souffrance,
Vivait un vieux soldat au courage romain,
Descendant des héros qui donnèrent leur vie
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France
Ce qui restait encor de son généreux sang ;
Car dans chaque combat de la guerre suprême,
Il avait échangé quelque part de lui-même
Pour d'immortels lauriers conquis au premier rang.

Alors Napoléon, nouveau dieu de la guerre,
De l'éclat de son glaive éblouissant la terre,
Avait changé l'Europe en un champ de combats.
Puis, si vite il allait, fatiguant la victoire,
Qu'on eût dit que bientôt, trop petit pour sa gloire,
Le vieux monde vaincu manquerait sous ses pas.

Quand les fiers bulletins des exploits de la France
Venaient des Canadiens ranimer l'espérance,
On voyait le vieillard tressaillir de bonheur,
Et puis il regardait sa glorieuse épée,
Espérant que bientôt cette immense épopée
Viendrait sous nos remparts réveiller sa valeur.

Quand le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
Et là, sur ce beau fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ses beaux jours, il jetait ses regards !

Et puis il comparait, en voyant ce rivage
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui :
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière ;
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir :

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN

“ Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
“ Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
“ Je viens encor dans ma triste vieillesse,
“ Attendre ici vos guerriers triomphants.

" Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
" Sur ces remparts où je porte mes pas ?
" De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Qui nous rendra cette époque héroïque
" Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
" Renouvelaient dans la jeune Amérique
" Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
" Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
" Venaient combattre et mourir en soldats,
" Qui redira leurs charges meurtrières ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Napoléon, rassasié de gloire,
" Oublîrait-il nos malheurs et nos vœux,
" Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
" Sur l'univers se lève radieux ?
" Serions-nous seuls privés de la lumière
" Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
" O ciel ! qu'entends-je ? une salve guerrière !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre,
" Qui vient encor, porté par ses vaisseaux ;
" Cet étendard que moi-même, naguère,
" A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
" Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles
" Trouvé plutôt un glorieux trépas,
" Que de le voir flotter sur nos murailles !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

“ Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
“ Rougi depuis dans le sang de mon roi,
“ Ne porte plus aux rives étrangères
“ Du nom français la terreur et la loi.
“ Des trois couleurs l'invincible puissance
“ T'appellera pour de nouveaux combats,
“ Car c'est toujours l'étendard de la France.
“ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

“ Pauvre vieillard, dont la force succombe
“ Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
“ J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
“ Le saint espoir qui réveille ma voix.
“ Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
“ Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
“ Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue.
“ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ? ”

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
“ De ce grand jour tes yeux verront l'aurore ;
“ Ils reviendront ! et je n'y serai pas ! ”

Tu l'as dit, ô vieillard ! la France est revenue.
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la nue

Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah ! ce jour glorieux où les Français nos frères
Sont venus, pour nous voir, du pays de nos pères,
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Voyez sur les remparts cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise :
C'est le vieux Canadien à son poste rendu !
Le canon de la France a réveillé cette ombre
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu.

Et le vieux soldat croit, illusion touchante !
Que la France, longtemps de nos rives absente,
Y ramène aujourd'hui ses guerriers triomphants,
Et que sur le grand fleuve elle est encor maîtresse :
Son cadavre poudreux tressaille d'allégresse,
Et lève vers le ciel ses bras reconnaissants.

Tous les vieux Canadiens moissonnés par la guerre
Abandonnent aussi leur couche funéraire,
Pour voir réalisés leurs rêves les plus beaux.
Et puis on entendit, le soir, sur chaque rive,
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive
Un long chant de bonheur qui sortait des tombeaux.

ENVOI AUX MARINS DE " LA CAPRICIEUSE "

Quoi ! déjà nous quitter ! Quoi ! sur notre allégresse
Venir jeter sitôt un voile de tristesse ?
De contempler souvent votre noble étendard
Nos regards s'étaient fait une douce habitude,
Et vous nous l'enlevez ! Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous ce douloureux départ !

Vous partez, et bientôt, voguant vers la patrie,
Vos voiles salûront cette mère chérie !
On vous demandera, là-bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères.
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublîrons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Car, pendant les longs jours où la France oublieuse
Nous laissait à nous seuls la tâche glorieuse
De défendre son nom contre un nouveau destin,
Nous avons conservé le brillant héritage
Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
On nous a vus grandir à l'ombre tutélaire
D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
Ont maintenant chacune une part de nous-mêmes :
Albion notre foi, la France notre cœur.

Adieu, noble drapeau ! Te verrons-nous encore ?
Déployant au soleil ta splendeur tricolore,
Emportant avec toi nos vœux et notre amour,
Tu vas sous d'autres cieux promener ta puissance.
Ah ! du moins, en partant, laissez-nous l'espérance
De pouvoir, ô Français, chanter votre retour.

Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
Où vous avez trouvé vos antiques Bretagnes,
Au village de vous parleront bien longtemps.
Et quand viendra l'hiver et ses longues soirées,
Des souvenirs français ces âmes altérées
Bien souvent rediront le retour de *nos gens !*

Comme ce vieux soldat qui chantait votre gloire,
Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,
Sur ces mêmes remparts nous porterons nos pas ;
Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore,
Vous attendant toujours, nous redirons encore :
Ne paraissent-ils pas ?

LES MORTS

(1856)

O MORTS ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages ;
Le printemps, de parfums ; l'horizon, de nuages ;
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie
Ne vient plus dessécher, comme aux jours de la vie,
La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien, au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière :
Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées
Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,
Seuls et silencieux,
Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire,
Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe
Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
Une larme, un soupir ;
Vous ne demandez rien à la brise qui jette
Son haleine embaumée à la tombe muette,
Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
Dans le cœur meurt avant que le corps abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus ;
Car il ne sait aimer, dans sa joie ou sa peine,
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
O cadavres poudreux, vous êtes inutiles !
Nous vous donnons l'oubli.
Que nous importe à nous ce monde de souffrance
Qui gémit au delà du mur lugubre, immense
Par la mort établi ?

On dit que, souffrant trop de notre ingratitude,
Vous quittez quelquefois la froide solitude
Où nous vous délaissons ;
Et que vous paraissez au milieu des ténèbres,
En laissant échapper de vos bouches funèbres
De lamentables sons.

Tristes, pleurantes ombres,
Qui dans les forêts sombres
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux ;

O lumières errantes !
Flammes étincelantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives

Quand les ombres du soir,
Épaississant leur voile,
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir ;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Au nuage mouvant ;

Clameur, ombres et flammes,
Êtes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau ?

En quittant votre bière,
Cherchez-vous sur la terre
Le pardon d'un mortel ?
Demandez-vous la voie
Où la prière envoie
Tous ceux qu'attend le ciel ?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts, abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle,
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité dolente,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,

Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc, en ce jour où l'Église pleurante
Fait entendre pour eux une plainte touchante ;
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces doux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère :
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

LE DRAPEAU DE CARILLON [8]

(1858)

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,
Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où lâchement vendus
Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée ô triste et dernier chant,
Où la voix de Lévis retentissait sonore,
Plein de hautes leçons ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe, avait rencontré la mort et la victoire.
Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles ;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère ;
Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie ;
Car, privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion,
Israël en exil avait brisé sa lyre,
Et du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,
Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives ;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plain-
[tives.

L'intrépide guerrier que l'on vit des lis d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche, après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière,

Où, fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.
Là, des héros tombés dans le dernier combat
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole ;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris
L'éclatante blancheur du drapeau de la France ;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir que réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance,
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname ;
Le soldat, rappelant les beaux jours envolés,
Découvrit le projet que nourrissait son âme.

« O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
« Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
« Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur,
« Vous dit, comme autrefois, nous saurons vaincre en-
« A ce grand roi pour qui nous avons combattu, [semble.
« Racontant les douleurs de notre sacrifice,
« J'oserai demander le secours attendu
« Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

“ Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
“ J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
“ Et lui montrant de là ce joyau radieux
“ Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
“ Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir,
“ Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
“ Je trouverai peut-être un cri de désespoir
“ Pour attendrir son cœur et combler votre attente.”

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur, bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.
De Saint-Malo bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,
Et, retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voltaire alors riait de son rire d'enfer ;
Et d'un feu destructeur semant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie ;
Et la cour avec lui riant de l'Éternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,

D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ses tristes accents,
Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige !*

Qu'importaient, en effet, à ce prince avili,
Ces neiges où pleuraient, sur les plages lointaines,
Ces fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli !. . .
La Dubarry régnait : de ses honteuses chaînes
Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront ;
Lui livrant les secrets de son âme indécise,
Il voyait, sans rougir, rejaillir sur son front
Les éclats de la boue où sa main l'avait prise.

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
Le pauvre Canadien perdit toute espérance.
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi,
En pleurant avec lui consolaient sa souffrance. . .
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de douleur,
Enfin il s'éloigna de la France adorée.
Trompé dans son espoir, brisé par le malheur,
Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Du soldat, poursuivi par un destin fatal,
Le navire sombrait dans la mer en furie,
Au moment où ses yeux voyaient le ciel natal.
Mais, comme à Carillon, risquant encor sa vie,
Il arrachait aux flots son drapeau vénéré,
Et bientôt retournant à sa demeure agreste,
Pleurant, il déposait cet étendard sacré,
De son espoir déçu touchant et dernier reste.

A ses vieux compagnons cachant son désespoir,
Refoulant les sanglots dont son âme était pleine,
Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons mettre un terme à leur peine.
De sa propre douleur il voulut souffrir seul ;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis, ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs armes en silence,
Et retrouvaient encor la valeur d'autrefois
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance ;
Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut emportant sa bannière ;
Et vers lui revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

Sur les champs refroidis jetant son manteau blanc,
Décembre était venu. Voyageur solitaire,
Un homme s'avançait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du lac Champlain. Sur sa figure austère
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline,
De Carillon bientôt il prenait le chemin,
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France.
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.

Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta le cri de son âme éplorée :

" O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Mes compagnons, d'une vaine espérance
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : Reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie ;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de la gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous ! Apportant ma bannière
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir."

A quelques jours de là, passant sur la colline,
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte,
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
Qui nous redit encor la gloire du passé.

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où, marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux. [d'armes,
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée,
Héroïque bannière au naufrage échappée,
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière ;
Et sur les jours passés répandant ta lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi !

LE CANADA

(1859)

SALUT, ô ciel de ma patrie !
Salut, ô noble Saint-Laurent !
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.
O Canada, fils de la France,
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

Sur les plages du nouveau monde,
Pareil au phare radieux
Qui guide sur la mer profonde
Le nautonier aventureux,

Tu fais rayonner la lumière
De tes souvenirs glorieux,
Et tu racontes à la terre
Les grands exploits de nos aïeux.

Dans tes verdoyantes campagnes,
Où séjourne le vrai bonheur,
Le Canadien a pour compagnes
Les plus saintes vertus du cœur.
Fidèle au culte de ses pères,
De leur exemple il suit la loi,
Et fuyant les mœurs étrangères,
Il garde sa langue et sa foi.

Ah ! puisse cette union sainte
Qui fit nos ancêtres si grands,
Ne recevoir jamais d'atteinte
Par les crimes de tes enfants.
Et si jamais pour te défendre
Sonnait le grand jour du combat,
Comme autrefois qu'ils sachent prendre
Le glaive vainqueur du soldat.

Heureux qui dévouant sa vie
A la gloire de te servir,
Sous ton beau ciel, ô ma patrie !
Peut dire, à son dernier soupir :
O Canada ! fils de la France,
Toi qui me couvris de bienfaits,
Toi, mon amour, mon espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

L'ALOUETTE

(1858)

> Voici le jour ; n'entends-tu pas le chant de l'alouette qui s'élève sur la rive ?
>
> SHAKESPEARE.

ALOUETTE
Gentillette,
Ta voix jette
Chaque matin un chant si radieux,
Si sonore,
Que l'aurore
Doute encore
S'il naît sur terre ou s'il descend des cieux.

Dans le bois solitaire,
D'un chant mélodieux
Le rossignol, ton frère,
Jette les sons joyeux.
Toi sur la rive humide
Où s'arrêtent les flots,
Ta voix douce et rapide
Vient consoler nos maux.

C'est pour toi que l'aurore
Vient dissiper la nuit ;
Pour toi le soleil dore
Chaque fleur, chaque fruit ;
C'est pour toi que la rose,
Ouvrant ses yeux pourprés,
Répand, à peine éclose,
Ses parfums dans les prés.

Car ta voix matinale,
Saluant le soleil
Et la fleur virginale
A son premier réveil,
Répand dans la nature
Tous ses brillants accords,
Et se mêle au murmure
Des vagues sur nos bords.

Quand la nuit de son voile
Assombrit l'horizon,
A la première étoile
Tu redis ta chanson ;
Ainsi, douce alouette,
Ta voix chante toujours,
Et la mort seule arrête
Tes chants et tes amours.

Au matin de nos jours, quand l'avenir en fleurs
Étale devant nous ses riantes couleurs,
Nous trouvons dans notre âme,
Pour saluer la vie, un chant pur et joyeux,
Car le bonheur alors brille devant nos yeux
Comme un rayon de flamme.

Mais, comme l'alouette, à l'approche du soir,
Brisés par la douleur, trompés dans leur espoir,
Nos cœurs pleins de tristesse
Ne trouvent plus, hélas ! leurs accents du matin,
Car ils ont vu se perdre aux ronces du chemin
Les chants et les vertus qui charmaient leur jeunesse.

Mgr LAVAL, PREMIER ÉVÊQUE DE QUÉBEC[9]

(1859)

O CANADA, plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où, tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque,
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon, au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient, pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où, passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts, portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'orignaux géants ?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au pied de tes grands bois.
Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au Maître du ciel adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau, ces hommes au teint pâle
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé ;
Et devant cette croix qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois, terrassé par la valeur huronne,
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskoui lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encor pu trouver une place.
De l'étendard français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire
Qui vient, tout rayonnant des feux de la victoire,
Déposer à Québec son glaive triomphant ;
Celui vers qui s'élève, en ce jour d'allégresse,
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant.

Le signe rédempteur qui brille à sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les combats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France ;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme
Partout il fait briller la bienfaisante flamme ;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants dont les flèches aiguës
Au sauvage étonné montrent du doigt le ciel.

Affrontant les dangers des vagues mugissantes,
On le voit ranimer les églises naissantes
Qui s'élèvent au bord du Saguenay lointain ;
Comme un soleil ardent répandant sa lumière,
En passant il console et la pauvre chaumière
Et le grand chef huron pleurant sur son destin.

Quand Mésy, d'Avaugour, abusant de leur force,
Osent donner appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infamant de la liqueur de feu,
Intrépide gardien de la morale austère,
Il sait faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Des bords gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quand il a fait briller ces trois saintes compagnes,

La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encor sur nous ses torrents de lumière ;
Où, des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile,
Deux siècles sont passés, et toujours immobile
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces collèges sans nombre
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie
Dans les nombreux combats où s'épuise sa vie.
Donnant à Saint-Vallier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse
Dans ce paisible asile objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare à la paix du tombeau.

Et quand la mort parut au sein de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore,
Les chênes attristés, dans la forêt sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

CASTELFIDARDO [10]

(1860)

Dans les sombres forêts de la vieille Armorique,
Au milieu des dolmens du monde druidique,
Avez-vous vu briller le vieux glaive breton ?
Avez-vous entendu l'héroïque Vendée,
Terre par les martyrs tant de fois fécondée,
A l'appel de ses fils bondir comme un lion ?

Triste comme Israël exilé de Solyme,
Quand Rome a fait entendre une plainte sublime,
A ces récits navrants dont leur âme s'émeut,
Ces enfants des Croisés, comme autrefois leurs pères
Allant des Sarrasins braver les cimeterres,
Prennent leur forte épée en criant : Dieu le veut !

La trompette a sonné l'heure de la bataille.
Au bruit des lourds canons vomissant la mitraille,
Comme ces paladins que célébrait Tasso,
Ils font étinceler leur glaive formidable,
Et pendant tout un jour leur ardeur indomptable
A fait trembler le sol de Castelfidardo.

Enveloppant leur mort dans un linceul de gloire,
Ils tombent en léguant leurs grands noms à l'histoire,
Comme tombait Roland aux champs de Roncevaux.
La victoire, en pleurant, délaisse leurs bannières ;
Car la gloire, fidèle à ces âmes guerrières,
Refuse de la suivre et garde leurs tombeaux !

Pimodan ! ô héros digne d'une épopée !
Homme des temps anciens, dont la puissante épée

Pour ceux que l'on opprime a toujours combattu ;
Toi que Rome païenne eût mis au Capitole,
Les siècles salûront l'immortelle auréole
Qui couronne ton front, ô glorieux vaincu !

Fille des chevaliers, ô vieille et forte race, [peur,
Comme aux jours de Bayard, sans reproche et sans
Tu gardes fièrement le drapeau de l'honneur,
Sans craindre les clameurs de la foule qui passe.

Dans cette sombre nuit qui pèse sur nos têtes,
Toi seule as retrouvé l'éclat des anciens jours ;
Dans les cieux assombris ton nom brille toujours,
Aussi grand, aussi pur qu'au temps de tes conquêtes.

Tu n'as pas oublié les leçons immortelles [bats,
Que te donnaient les preux aux grands jours des com-
Ni les saintes vertus qui marchaient sur leurs pas,
Belles comme la gloire, et comme elle éternelles.

Non, tu n'as pas appris ces funestes doctrines
Qui faussent les esprits et flétrissent le cœur,
Et qui sèment partout le doute et la douleur
Pour moissonner la mort au milieu des ruines.

Ah ! qu'il nous soit permis de chanter votre gloire,
O vous dont les aïeux, en répandant leur sang
Pour le nom de la France aux bords du Saint-Laurent,
Ont fait les plus grands jours de notre jeune histoire !

Car ce vieux drapeau blanc aux splendeurs séculaires,
Qui vit tant de combats et brava tant de feux,
A gardé, confondu dans ses plis glorieux,
Le sang de vos aïeux et celui de nos pères.

Ces enfants des Normands et ces fils des Bretons,
Que la France a laissés aux rives canadiennes,
En chantant les grandeurs de leurs luttes anciennes,
Diront avec orgueil vos exploits et vos noms.

O dix-neuvième siècle, époque de merveilles !
Ton génie a créé des forces sans pareilles ;
Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ;
Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée
Emporte dans ses bras une foule pressée,
Et détruit pour jamais les longueurs du chemin.

La matière, ton dieu, t'a donné sa puissance,
Les trésors de son sein et toute sa science ;
Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;
Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes,
Sous tes pieds dévorants les monts n'ont plus de cimes,
Et, glorieux, tu dis : L'avenir est à moi !

Eh bien ! dans l'avenir, ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu :
Ce sera la légende, immortelle et bénie,
De ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

Dans vos asiles solitaires,
Vous qui priez, vous qui pleurez,
Offrant l'encens de vos prières
A l'ombre des parvis sacrés,
Consolez-vous : bientôt le monde
Qui vient d'enfanter ces héros,
Reverra dans sa nuit profonde
Resplendir les divins flambeaux.

Foyer de force et de science,
O vieille et sainte Papauté,
Qui brilles comme un phare immense
De gloire et d'immortalité !
Malgré les fureurs de la haine,
Malgré les peuples ameutés,
Toujours ta majesté sereine
Domine les flots irrités.

Bien souvent les rois en délire,
Frappant la main qui les bénit,
Ont voulu briser ton empire
Plus solide que le granit.
Ils s'écriaient dans leur démence :
Renversons ce faible vieillard
Qui n'a, contre notre puissance,
Que sa faiblesse pour rempart.

Mais, rendus au pied de ce trône
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne
Porté leur sacrilège main,
Ces fiers souverains de la terre,
Éperdus, s'arrêtèrent là :
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova.

Et quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines,
Ta voix bénissait l'univers.
Et dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seule tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps.

LOUIS-J.-C. FISET

LOUIS-J.-C. FISET

(1827)

M. L.-J.-C. Fiset *est né en 1827. Il a été longtemps protonotaire de la ville de Québec. Ses poésies ont paru, à diverses époques, dans nos recueils de littérature nationale.*



LES VOIX DU PASSÉ

(Pour la fête de saint Jean-Baptiste)

(1858)

I

C'EST la fête du peuple, il la veut grande et fière !
La nature sourit à sa noble bannière ;
Le soleil annonce un beau jour !
Le Tout-Puissant exauce et la vierge qui prie
Et les bons citoyens offrant à la patrie
L'humble tribut de leur amour.

Que ne puis-je, en son nom, fixant tes destinées,
O Canada français, t'annoncer des années
De gloire et de félicité !
Que ne puis-je, de Dieu l'élu comme Moïse,
Mourir en signalant une terre promise
A ta nationalité !

Mais les temps ne sont plus où de divins oracles,
Aux peuples dévoyés, par d'éclatants miracles
Indiquaient un chemin tracé :
Aveugles, pour guider nos pas dans la nuit noire,
Écoutons, saisissant le fil de notre histoire,
Écoutons les voix du passé...

II

— " Peaux blanches, abordez sans crainte ce rivage,
" Oubliez parmi nous les périls du voyage
" A travers le grand lac salé :
" Nous vous offrons nos bois, nos fleuves, nos montagnes
" Et l'épi de maïs cueilli par nos compagnes
" Aux dents de perle, au teint hâlé.

" Partagez avec nous ! dans nos vastes domaines,
" Le castor vit en paix avec les douces rennes
" Qui viennent boire à son étang ;
" L'esprit de feu qui brille au-dessus de nos têtes,
" En chef hospitalier, convie aux mêmes fêtes
" Le guerrier rouge et l'homme blanc.

" Soyez les bienvenus ! mais quand nos solitudes
" Se rempliront du bruit d'étranges multitudes
" Qui sur vos pas vont accourir,
" Laissez à nos enfants les signes de leur race,
" Leur vie errante et libre et leur pays de chasse,
" Nos os et notre souvenir !..."

III

Des siècles expirés franchissant les ténèbres,
Race éteinte, pourquoi, sur des tons si funèbres,
Viens-tu jeter dans nos festins,
Comme un reproche amer, l'hymne de l'espérance
Où, jadis, saluant l'étendard de la France,
Tu croyais charmer les destins ?

Viens-tu nous annoncer que l'espoir n'est qu'un rêve,
Que tout change ici-bas sans retour et sans trève,

Que tout sentier mène au néant ?
Qu'avec Tyr et Sidon, Babylone et Palmyre,
Des peuples, des héros, grands noms, que l'on admire,
Nul n'échappe au gouffre béant ?

Que semblable au torrent de la marée avide,
Des enfants d'Albion l'invasion rapide
Nous fera sentir ses rigueurs ?
Que nos fils parleront une langue étrangère,
Que les traditions apprises de leur mère
Ne feront plus battre leurs cœurs ?

Ah ! cesse de troubler nos fêtes patronales !
D'un plus noble avenir nos brillantes annales
Offrent des gages glorieux.
Silence !... un chant plus doux module à notre oreille
Les refrains endormis que ce beau jour réveille :
Écoutons la voix des aïeux !

IV

" Quand au sommet d'un mont stérile,
" Le royal habitant des airs,
" Loin des sentiers de l'univers
" A su se choisir un asile,
" Ce n'est pas que des aquilons
" Le cortège ait pour lui des charmes ;
" Mais il ressent moins d'alarmes
" Pour l'avenir de ses aiglons.

" Tel, de l'heureuse Normandie
" Quittant la rive en soupirant,
" Aux bords lointains du Saint-Laurent
" Champlain fonde une autre patrie.

" Ce n'est pas l'exil de la cour
" Qui le pousse vers cette plage ;
" Non, son cœur y voit l'héritage
" Des Français qui viendront un jour !

" Ainsi commença l'épopée
" Qu'au prix de son sang généreux
" La France grava dans ces lieux
" Avec la hache, avec l'épée ;
" Ce fut une œuvre de géant !
" Qui nous rendra nos jours de gloire ?
" Pourquoi faut-il que la victoire
" Nous ait trahis au dernier chant !

" D'Israël le bras tutélaire
" Succombe aux coups de Dalila ;
" Montcalm que, seul, Wolfe égala,
" Cède à la fortune arbitraire !
" Mourons, pour la dernière fois
" Sur nos drapeaux a lui l'aurore.
" Vivons ! si Dieu nous laisse encore
" L'honneur, notre langue et nos lois !

" Dépôt sacré, pour ta défense,
" Nos fils, quand nous ne serons plus,
" S'armeront de mâles vertus,
" Seuls dons que nous laisse la France !
" Mais si par le sort envieux
" Leur âme, aux faux dieux asservie,
" Sur leurs autels te sacrifie,
" Viens, viens nous retrouver aux cieux ! "

Vos vœux s'accompliront : dormez, ombres chéries,
Dormez ; nous le jurons par l'immortel Cartier !
Ce dépôt illustré par vos mains aguerries,
Gardé par notre amour depuis un siècle entier,
Cet auguste héritage, aujourd'hui que nous sommes,
Éprouvés par la lutte, un demi-million d'hommes,
Qui songe à le sacrifier ?

Le trahir ? nous ! comment ? par peur ? comme le lâche
Tout couvert de mépris justement prodigué !
Comme le serf obscur qui, courbé sur sa tâche,
Se plie au joug honteux de père en fils légué !
Par un sordide espoir ? comme le mercenaire
Qui livrerait son Dieu pour un hideux salaire !...
Mais nous étions à Châteauguay !

Nous n'étions que trois cents à notre Thermopyle :
Pour défendre nos droits, nous serions trois cent mille
Invoquant la foi des traités ;
Et votre sang soudain, s'allumant dans nos veines,
Déroberait encore aux Parques inhumaines
Nos immuables libertés !

Tels, des nochers rivaux que la discorde anime,
Unissent leurs efforts pour soustraire à l'abîme
Les débris de leur seul vaisseau :
Les torts sont oubliés, le péril les efface ;
De leurs divisions s'évanouit la trace,
Comme celle des vents sur l'eau.

V

Ainsi puisse Albion sur l'océan du monde,
Bénissant un accord si fécond en bienfaits,
Aux splendides couleurs de la reine de l'onde
Allier pour toujours le pavillon français ;
Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,
L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,
Croître unis et fleurir en paix !

L'AURORE BORÉALE [11]

(1860)

[rent,
QUAND la nuit se fait belle au bord du Saint-Lau-
Voyez-vous quelquefois, au fond du firmament,
Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs
Leurs manteaux de phosphores ?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leurs jeux toujours nouveaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
De leurs essaims sans nombre,
A vos regards charmés se dérobant soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin,
Ils s'effacent dans l'ombre.

Et vous, peuples heureux des bords du Saint-Laurent,
Quand la nuit vous verrez, au fond du firmament,
Courir les météores,
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés
Ces mobiles phosphores.

LA CHAPELLE DE TADOUSSAC [12]

(1864)

I

SALUT, ô nuit d'été ! rumeurs harmonieuses
Qui montez de la grève aux collines poudreuses
Qu'un jour Cartier foula !
Salut, humble clocher de l'antique chapelle
Qui domine les flots et dont la voix rappelle
Les fils de Loyola !

Dis-moi, tandis qu'épris des soupirs de la brise,
De la vague qui pleure et se roule et se brise
Au pied de ces talus,
Je crois ouïr au loin comme une âme qui prie
Et, montant vers le ciel, parle à ma rêverie
Des jours qui ne sont plus ;

Dis-moi, que cherchaient-ils ces bons missionnaires
Dont les mains ont béni tes lambris séculaires ?
L'or ou la volupté ?
Au siècle où nous vivons ces dons plaisent aux hommes;
A nous le temps suffit, aveugles que nous sommes !
Eux ont l'éternité !

II

" Longtemps, pareil au lynx à l'œil faux et perfide,
" Le mal, à notre insu, nous imposa ses lois ;
" Prions ! prions, enfants des bois !
" Prions ! laissons le mal aux cruels Iroquois :
" Le soleil des chrétiens nous éclaire et nous guide !

" Il donne leur arome aux fleurs,
" Il enseigne au castor à bâtir ses cabanes ;
" Sa parole a séché nos pleurs,
" Sa main verse la paix autour de nos savanes.

" Plus suave qu'un soir d'été,
" A ses festins d'amour notre Dieu nous appelle.
" Pour nous, de nos maux attristé,
" Il vient chaque matin visiter sa chapelle !

" Ô Dieu ! c'est toi qui nous soutiens
" Au fond de nos forêts, dans nos chasses lointaines ;
" Qui fais tomber dans nos liens
" Et les oiseaux de l'air et le gibier des plaines.

" Toi seul, tu calmes la douleur,
" Quand la dent de la faim ronge notre poitrine !
" Souffrir ! c'est encor le bonheur !
" N'es-tu pas mort pour nous, là-bas, sur la colline ?

" Tes prêtres nous ont enseigné
" A craindre des méchants la présence funeste ;
" Mais pour eux ton cœur a saigné :
" Pour nous tous, ô Jésus, que ton pardon nous reste.

" Pareils à la taupe sans yeux,
" Ils errent dans la nuit au fond de leur ornière :
" Par pitié, fais briller pour eux
" Le plus petit rayon de ta grande lumière !

" Dieu, descends sur nos coteaux !
" Viens dans ta magnificence !
" Pour t'adorer en silence,
" Les tribus, dans leurs bateaux,
" Ont franchi l'espace immense :
" Dieu, descends sur nos coteaux ! "

Plus doux que la chanson des lointaines cascades,
Qui grandit, murmure et s'enfuit,
Résonnaient les accents des naïves peuplades,
Montant sur l'aile de la nuit...

Ils s'élevaient encor ; la mer impétueuse,
Aplanissant son large dos,
Vint mêler sur la plage à leur note pieuse
Le chant moins grave de ses flots...

III

Ces jours sont déjà loin dans la brume des âges
Où chantaient et priaient les peuplades sauvages
Dans l'anse au sable d'or !...
Leur trace a disparu dès longtemps de ces rives ;
Mais on entend, le soir, leurs voix lentes, plaintives,
Qui s'éveillent encor.

Elles semblent pleurer le destin de leur race
Qui recule sans bruit, s'amoindrit et s'efface
Pour nous céder le pas,
Semblable à ses forêts, naguère si voisines,
Dont le feu dévorant a rongé les racines,
Qui ne renaîtront pas.

Phare du voyageur, seule au bord de la dune,
Leur chapelle a bravé la ruine commune
Et triomphe du temps !
Comme pour annoncer que l'Église de Pierre
Jusques au dernier jour bénira de la terre
Les derniers habitants !

LE VŒU DE MARIETTE

ENFIN le soleil luit au jour de ma naissance
" Et je fais mes adieux aux hochets de l'enfance,
" A ses jeux séduisants !
" Mon cœur chante et s'élance ainsi que l'alouette :
" Vierge sainte, bénis ton enfant Mariette,
" Fière de ses quinze ans.

" Hier encore, hier, on me disait : " Petite,
" Cessez votre babil ; allez, mais allez vite
" Réciter la leçon. . . ."
" Aujourd'hui, je suis grande ! on dit : " Mademoiselle,
" Il vous faut essayer une robe nouvelle,
" Riche en point d'Alençon."

' D'harmonieuses voix partout sur mon passage
" Ont murmuré ces mots : " Elle est belle, elle est sage ;
" L'avenir lui sourit ! "
" L'avenir ! doux mystère où mon âme se plonge,
" Et se laisse bercer comme au milieu d'un songe
" Que l'espoir embellit.

" Mon avenir à moi c'est ce bouton de rose
" Où mon ange gardien chaque soir vient et pose
" Ses lèvres de carmin !
" Je veux, pour te l'offrir, que sa bouche le cueille,
" Et que tous ses parfums s'exhalent feuille à feuille
" De mon cœur dans ta main ! "

En soupirant ainsi sa naïve prière,
Mariette, à genoux, sur le degré de pierre
Place un gentil rosier,
Un rosier dont la fleur est sur le point d'éclore,
Belle comme le jour qui d'un rayon colore
Sa corbeille d'osier.

De la cloche des morts la lugubre volée
Attristait de ses sons l'écho de la vallée
Vers le temps de Noël....
J'accourus en tremblant à l'autel de Marie....
Une mère y pleurait: la rose était flétrie
Pour refleurir au ciel.





ALFRED GARNEAU

ALFRED GARNEAU

(1836)

ALFRED GARNEAU *est le fils de notre historien national. Né en 1836, il exerce à Ottawa les fonctions de traducteur français au Sénat. Il n'a écrit que des poésies fugitives, que l'on trouve éparses dans nos recueils de littérature nationale.*



PREMIÈRES PAGES DE LA VIE

(A un ami)

(1857)

PRENDS ces vers en retour de ta fraîche missive :
Ce sont petites fleurs qu'en secret je cultive,
Et qui n'ont, je le sais, ni parfum, ni couleurs ;
Mais novembre jamais fut-il propice aux fleurs ?

I

Ce soir, pensif et seul, j'écoutais près de l'âtre
Le rire pétillant d'une flamme folâtre ;
Je disais en penchant mon front pâle d'ennui :
“ Toute chose en ce monde a besoin d'un appui :
“ Le pétrel bleu s'attache à l'algue qui surnage ;
“ La vigne qui fléchit se suspend au treillage,
“ Et la nuée en feu, noir groupe de démons,
“ Va s'abattre en tonnant sur la pointe des monts.
“ Je voudrais reposer aussi mon front qui penche ;
“ Oui, j'ai besoin d'une âme où la mienne s'épanche,
“ D'une âme de mon âge, à l'instinct noble et bon.”
Et mes lèvres soudain ont prononcé ton nom.

Je t'appelais ; ma mère ouvrit ma porte close ;
Riante, elle agitait, au bout de son doigt rose,
Un petit carreau blanc de timbres constellé :
Ma main pour le saisir aussitôt a volé,

Comme un enfant après la vive luciole.
Adieu, mon spleen anglais ! le noir vautour s'envole.
Penché sur l'âtre même à la fauve clarté,
J'ai dévoré ta lettre avec avidité.
Ma muse, en la lisant, par sa grâce inspirée,
A relevé son voile ; et, la joue empourprée,
D'une voix qui d'abord tremble un peu de frayeur,
C'est elle qui me dit ces vers en ton honneur.
Tel l'oiseau, s'il est seul, cherche l'ombre, sans joie ;
Mais au fond de l'azur qu'une aile se déploie,
On le voit à l'instant, aussi prompt que l'éclair,
S'élancer en chantant sur les vagues de l'air.

II

Tu m'écris : " Que fait donc l'amitié dans ton âme ?
" Les vents légers d'automne ont-ils tué sa flamme,
" Que tu ne songes plus, oublieux citadin,
" A celui qui va seul dans un âpre chemin ?
" Faudra-t-il que je dise, ô la pensée impie !
" Que mon ami d'enfance, âme éprouvée, oublie
" Ainsi qu'une aube d'or notre printemps vermeil ! "
—Cher Eugène, ah ! causons de ces jours de soleil,
Où, plus bruyants cent fois qu'un essaim qui s'envole,
Nous renversions nos bancs en sortant de l'école.
Nous n'avions pas encor vu quatorze moissons,
Nous refusions déjà d'apprendre les leçons.
" Est-ce là, disions-nous, l'œuvre de jeunes hommes ?
" Mais le monde jamais ne saura que nous sommes ! "
" Non, non, c'est au grand jour qu'il nous faut travailler.
" Quand l'oiseau dans sa cage apprit-il à voler ?
" Et la gloire, où luit-elle ? Est-ce à l'école sombre ?
" La gloire est une fleur qui ne croît point à l'ombre :

" Elle aime les hauts lieux, colonnes, piédestaux,
" Et quelquefois, dit-on, le sommet des tombeaux.
" Il faut, pour la cueillir, s'élever dès l'aurore
" Aux yeux du monde, au bruit de sa clameur sonore ;
" Car la gloire est coquette, et cette étrange fleur
" Veut qu'on la cueille au bruit d'un murmure flatteur.
" Assez, amis, assez de maîtres, âmes dures,
" Et de bancs enrichis par nous de ciselures ;
" Assez de noirs bouquins, grimoires incompris ;
" On ne recueille pas grande gloire à ce prix.
" La gloire est dans la lutte avec la vie amère ;
" Allons gagner le pain de notre bonne mère."

Et nous partions, le bras sur l'épaule, gaîment.
Mais bientôt un vent frais, un frelon bourdonnant,
Une feuille entraînée, au tournant d'une source,
Soufflait sur notre ardeur, suspendait notre course ;
Et quand le jour nouveau ramenait le matin,
Nous reprenions sans bruit l'affreux livre latin.

Mais une fois venu le mois bleu des vacances,
C'étaient des ris, des chants, de fantastiques danses ;
On passait la nuit blanche à faire des projets.

As-tu vu voltiger des troupes d'oiselets ?
Comme elles en chantant et rapide comme elles,
Tout l'essaim s'envolait aux ruches paternelles.
Quel plaisir de jouer alors sur le gazon,
De pêcher dans l'étang, d'aider à la moisson,
De poursuivre un oiseau qui fuit le long des haies,
De cueillir à genoux au bois de rouges baies,

De ramener au pré le cheval écumant,
Et le soir, quand le bleu s'assombrit doucement,
De suivre du regard, à l'ombre du village,
Un char retentissant fuyant dans un nuage !

O mes frais souvenirs, vous me rendez joyeux !
Surtout je me souviens de ce mois où tous deux,
A travers les grands blés pressant nos pas agiles,
Courbés, inaperçus sous les épis mobiles,
A l'heure où les oiseaux s'enfoncent dans le mur,
Nous volions détacher la nef au lac d'azur.
Nous n'étions pas de ceux qui rasent le rivage,
Tremblants comme une femme à l'aspect d'un nuage :
—Enfants !—Soit ; il fallait nous voir, au sein des flots,
Gouverner aussi droit que de vieux matelots ;
Jouets d'un souffle d'air, d'une voix argentine
Nous chantions, enivrés par la brise marine ;
Entre chaque refrain, c'était de longs propos
Sur les verts alentours et la grotte aux échos,
Et sur le couchant d'or qui dans l'eau se reflète ;
Car nous étions déjà, toi peintre, moi poète...

La barque cependant, sur un lac sans rocher,
Au milieu des glaïeuls échouait sans danger.

LE BON PAUVRE

(1866)

AH ! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous ;
Vos chants toutes les nuits m'éveillent dans ma [cave :
Frères, je ne suis pas jaloux.

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
Le beau cèdre au riche manteau,
Et le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau ?

Malheur au pauvre aigri qui de sa lèvre torse
Où flotte une écume de fiel,
Insulte à la justice, à l'amour, à la force
De ce Dieu qui créa le ciel !

O Christ ! devant ton front que les épines ceignent,
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit : " Heureux celui dont les pieds saignent
Sur les ronces derrière moi ? "

" Il faut que l'homme souffre en son corps, en son âme ;
Mais une larme est un trésor.
Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme,
Et tiendront une palme d'or."

Mon pauvre cœur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
Reste vide après tant de coups. . .
Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle,
O Christ, à verser sur tes clous !





LÉON-PAMPHILE LEMAY

L.-P. LEMAY

(1837)

LÉON-PAMPHILE LEMAY *est né à Lotbinière en 1837. Il a été longtemps bibliothécaire de l'Assemblée législative à Québec. Son œuvre poétique est considérable. Il a publié une traduction en vers de l'*Évangéline *de Longfellow ; un poème héroïque,* Tonkourou ; *un volume de fables ; deux autres volumes de poésies diverses :* Petits poèmes ; Deux poèmes couronnés à l'université Laval, *etc.*



LE RETOUR

A TRAVERS les rameaux d'une forêt épaisse
Le vent faisait entendre un long gémissement ;
La neige, en tourbillons, roulait, roulait sans
Et les ombres du soir montaient au firmament. [cesse,

Au bord de la forêt était une chaumière
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir ;
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière
Et la lueur du poèle était sa lampe au soir.

Une femme, encor jeune et portant comme un voile
Sur son front incliné les traces du chagrin,
Était assise seule à la porte du poèle,
Et filait sa quenouille en chantant un refrain.

Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,
Doucement s'endormait en priant le bon Dieu.
Ernest avait dix ans : sa parole était douce ;
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.

Et puis, de temps en temps, la solitaire femme
Regardait une croix pendant aux murs noircis :
Alors un long soupir s'échappait de son âme,
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.

De temps en temps encor sa paupière baissée
Laissait couler des pleurs qui semblaient superflus.
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée
Elle disait : O ciel ! il ne reviendra plus !

Et comme elle chantait, unissant son cantique
A ce gémissement du vent impétueux,
Un homme vint frapper à sa porte rustique.
Il entra s'appuyant sur un bâton noueux.

Elle trembla de peur ainsi qu'une colombe
Tremble, au fond de son nid, à l'aspect du vautour.
" Femme, dit l'étranger, de fatigue je tombe :
Puis-je ici de l'aurore attendre le retour ? "

Elle lui répondit : " Le Seigneur me préserve
" De rester insensible à la voix du malheur !
" Asseyez-vous, monsieur, et que Dieu vous conserve !
" Qu'il vous donne la paix et calme ma douleur ! "

L'étranger vint s'asseoir près du feu sans attendre.
De sa robuste épaule un manteau noir pendait ;
Son œil, couleur du ciel, était brillant et tendre ;
Sa barbe en ondoyant sur son sein descendait.

" Femme, votre douleur est-elle sans remède ?
" Votre cœur abattu ne peut-il espérer ?
" Au temps, vous le savez, toute amertume cède ;
" S'il n'emporte la peine, il sait la tempérer.

— " Hélas ! reprit la femme essuyant une larme,
" J'ai connu le bonheur et j'ai béni mon sort ;
" Mais pour moi, maintenant, le jour n'a plus de charme ;
" Je n'aime plus la vie et pourtant crains la mort !

" Par mon travail constant j'éloigne la misère ;
" Et mon petit Ernest est si beau, si vermeil ! [mère
" Pauvre ange, il ne sait pas tous les pleurs que sa
" Verse pendant qu'il dort d'un paisible sommeil !

“ Le cher petit n’a point souvenir de son père,
“ Car il ne laissait pas encore mes genoux
“ Quand cet homme adoré, sur la rive étrangère,
“ Pour recueillir de l’or, s’en alla loin de nous.

“ Quel besoin avions-nous de ces richesses vaines ?
“ Nous nous aimions tous deux et c’était le bonheur.
“ Souvent la pauvreté voit des heures sereines,
“ Et l’or ne guérit point les blessures du cœur !

“ Ah ! si je le voyais avant que de descendre
“ Dans le sombre tombeau que m’ouvrent les ennuis !
“ Je prie en vain le ciel, il ne veut pas m’entendre,
“ Et les jours ont pour moi plus d’ombres que les nuits ! ”

Elle disait ainsi les chagrins de sa vie,
Et des larmes tombaient des yeux de l’inconnu ;
Il se jette soudain dans ses bras et s’écrie :
“ Femme, console-toi, ton époux est venu ! ”

LE CANTIQUE DU BON PAUVRE

QUAND la feuille d’ormeau tapisse la vallée,
Que l’enfant ne suit plus la solitaire allée
Pour prendre un papillon, [gerbes,
Que les champs sous la faux ont vu tomber leurs
Que l’insecte prudent trottine sous les herbes
Et se cache au sillon,

Seigneur, j'espère en toi, car l'heure qui s'avance,
Sur son aile glacée apporte la souffrance
Au seuil de l'indigent ;
Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure
Tu reposes toujours, de ta sainte demeure,
Un regard indulgent.

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume,
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,
Mon cœur toujours soumis !
Après elle traînant sa lamentable escorte,
La misère, en haillons, s'est assise à ma porte,
Je suis de ses amis ! ...

Que le riche demeure à l'abri des orages ;
Que la froide saison réserve ses outrages
Pour tous ceux qui n'ont rien ;
Que chaque heure qui vient m'apporte sur son aile
Un pénible regret, une angoisse nouvelle ;
Si Dieu le veut, c'est bien.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,
Le grillon au foyer,
Pourrait-il, en voyant son enfant sur la terre
Élever vers le ciel un cœur pur et sincère,
Ne pas s'apitoyer ?

Si la vie, à mes yeux, n'offre guère de charmes,
Si je mange mon pain détrempé de mes larmes,

Mon âme est dans la paix.
Quand à mon crucifix mes regards se suspendent,
Des soucis dévorants, des douleurs qui m'attendent
Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année
Nous disent que bientôt l'on verra terminée
Notre course en ce lieu :
Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,
Le redoutable jour où luira tout entière
La justice de Dieu.

LE BIEN POUR LE MAL

(Récit)

JEAN Dumas habitait, non loin de la cité,
Une blanche maison sous les bois. En été,
Les oiseaux voltigeaient sur les branches des hêtres
Et venaient, le matin, jusque dans les fenêtres
Pour chanter au réveil leurs joyeuses chansons ;
En hiver, le fléau battait dru les moissons,
Et puis l'on festoyait comme c'est la coutume.

Or, les coups répétés du marteau sur l'enclume
Disaient que près de là vivait un forgeron ;
Il se nommait, je crois, Cyprien Bergeron.
Si je l'appelle ainsi, ce n'est pas pour la rime.
Les deux voisins heureux se montraient de l'estime,
Mais ils ne marchaient pas sous la même couleur ;
L'un était libéral, l'autre, conservateur.

Ils eurent à la fin une ardente dispute
Au sujet des héros qui commençaient la lutte
Pour un siège d'un jour dans notre parlement.
Jean dit à Bergeron :
—Tu parles sottement ;
Ton candidat est fourbe et ta cause est mauvaise.

Et l'autre répliqua, bondissant sur sa chaise :

—Ma cause est bonne et mon homme vaut mieux que [vous !

—Tiens ! si je le voulais, tu serais avec nous.

—Comment ?
—Tu n'es pas libre.
—Est-ce quelque menace ?
—Je puis, si je le veux, te chasser de la place.
—Me chasser ? .
—Te chasser !
—Tu ne le feras pas !
—Je le ferai, bien sûr, si demain tu ne vas
Pour l'homme de mon choix enregistrer ton vote.
—Jamais !
—Tu me dois ?
—Oui.
—Tu me paîras.
—Despote !
—Un grand mot que j'ai lu dans ton petit journal.
Je ne te ferai pas, moi, de discours banal,
Mais je te chasserai de ta pauvre boutique !
—Bah ! j'aurai pour abri mon drapeau politique.

La querelle dura longtemps et fit du bruit.
Dumas ne dormit point, rêvant, toute la nuit,
Aux moyens d'exercer le plus tôt sa vengeance.
Il fit vendre la forge et rit de l'indigence
Où tomba tout à coup son malheureux voisin ;
Puis ensuite il noya ses remords dans le vin.

II

Trente ans sont écoulés. Dans les vertes prairies
Qui s'étendent au Nord, comme des mers fleuries,
Au bord du lac Saint-Jean, derrière nos grands monts,
Il s'élève un village où nombre de maisons,
Pleines de frais enfants, grouillent comme des ruches.
Dans l'âtre, aux jours de froid, flambent gaîment les
Lorsque le vent se tait et que les cieux sont clairs,[bûches.
On voit de tout côté s'élever dans les airs
Les colonnes d'argent de la molle fumée.
Le givre émaille alors la fenêtre fermée.
Plus tard, la porte s'ouvre et le joyeux soleil
Jusqu'au cœur du foyer plonge un reflet vermeil,
Et les bois tout en fleurs y versent leurs dictames,
Doux comme les vertus de ses naïves âmes.

Dans l'une des maisons, en face du châssis
Qui donnait sur la route, un homme était assis,
Un vieillard. Il avait la chevelure blanche,
Le dos courbé, l'air doux et la figure franche.
Il fumait en silence, et son regard rêveur
Suivait, au bord du lac, une étrange vapeur
Que le vent déployait comme un voile de soie.
La maison de cet homme était pleine de joie :

Le bonheur l'inondait de ses divins rayons.
On voyait à l'entour onduler les sillons ;
Les vergers lui donnaient des fruits tout pleins d'arome,
Et les pins toujours verts la couvraient de leur dôme.
Elle était comme un nid enfoui sous les fleurs ;
Le rire éclatait là, là s'essuyaient les pleurs.

En face s'élevait une forge ; et sans cesse
Sous l'enclume de fer qui tintait d'allégresse
On entendait tomber l'implacable marteau.
Le soufflet, haletant sous son large manteau,
Attisait le foyer. Se brisant en parcelles,
Le fer rouge battu lançait mille étincelles
Autour de l'ouvrier content de son labeur.
Bien souvent le vieillard encor plein de vigueur
Venait à l'atelier pour reprendre sa tâche.
Il n'aurait pas voulu s'affaisser comme un lâche,
Au sein de son foyer, sous le fardeau des ans,
Comme font de nos jours tant de vieux artisans.
Mais son fils, toutefois, le plus souvent peut-être,
Faisait seul la besogne, et la faisait en maître.
Il rentrait à son tour, les bras noirs de charbon,
Mais qu'importe ? il avait travaillé, c'était bon.

Pendant que le vieillard fumait, souriant d'aise,
Assis moelleusement dans une grande chaise,
Et que Paul, son garçon, était à l'atelier,
La mère, alerte encor, surveillait le cellier,
Et les filles, chantant quelques chansons nouvelles,
Cousaient le linge blanc ou nouaient des dentelles.
Le temps que Dieu donnait on savait l'employer.
Un Christ, les bras tendus, protégeait le foyer.

III

Non loin, sur le chemin bordé de bois d'érable,
Tiré par un cheval poussif et misérable,
Venait un chariot. Il était encombré :
Des lits, des bancs, des sacs ! Tout cela délabré,
Tout cela revêtu de cet air de détresse
Qui choque le regard et même vous oppresse.
Ce pénible attelage était, hélas ! guidé
Par un homme bien vieux. Son front chauve et ridé,
Penché presque toujours sur la route de sable,
Gardait d'un long chagrin la trace impérissable.
Et les essieux criaient, et leurs cris agaçants
Faisaient, par-ci par-là, sourire les passants.
Derrière la voiture, un bœuf qui se lamente,
Un chien la tête basse et que la soif tourmente,
Et deux femmes. La fille, une jeunesse encor,
Blonde avec un œil tendre, avec des cheveux d'or,
Belle malgré ses pleurs et sa pâleur extrême ;
La mère, bien âgée et s'oubliant soi-même
Pour ne songer toujours qu'à ceux qu'elle chérit.
Et toutes deux s'en vont songeant dans leur esprit
Aux beaux jours d'autrefois qui sont passés si vite.
On dirait que, honteux, le vieillard les évite ;
Et lorsqu'ils sont ensemble aux heures de repos,
Rarement il se mêle à leurs tristes propos.

Tout à coup cependant le chariot se brise :
Une ornière, un caillou, l'on ne sait. La surprise
Pour les trois voyageurs est grande assurément.
On regarde, on soupire, on demande comment
On pourra supporter une pareille épreuve.
La voiture, c'est vrai, n'était pas toute neuve,

Mais enfin l'on s'était bien rendu jusqu'ici,
Pourquoi ne pas aller un peu plus loin aussi ?
Le forgeron, toujours à sa fenêtre ouverte,
Regardant le lac bleu dans sa ceinture verte,
Regardant chaumes, vals et prés d'un œil distrait,
Aperçut la voiture au moment qu'elle entrait
Dans le petit village avec sa charge lourde ;
Il entendit aussi, je crois, la plainte sourde
Des essieux mal ferrés qui se rompaient soudain.
" Paul, cria-t-il, allons donner un coup de main
A des colons nouveaux qu'un accident, sans doute,
Vient d'arrêter là-bas, au milieu de la route."

Vous le savez déjà, Paul, c'était son garçon ;
Il forgeait en chantant comme un joyeux pinson.
Il sort, et tous deux, le fils avec le père
Vont aider le vieillard qui pleure et désespère.
On porte à la maison le pauvre mobilier ;
Le chariot boiteux se traîne à l'atelier,
Et les deux forgerons se mettent à l'ouvrage :
Faire la charité leur donne du courage.
Le soufflet bourdonnant allume un feu d'enfer
Et les pesants marteaux tombent dru sur le fer.

Quand le travail fut fait, il était soir. La grive
Éparpillait déjà sur la paisible rive,
Comme des diamants, les notes de sa voix.
L'ombre s'épaississait sous le dôme des bois.
L'hôte du forgeron, malgré l'heure avancée,
Voulut poursuivre alors sa route commencée.
" Je vais partir, dit-il, mais il faudrait d'abord
Payer ce que je dois.

—Pour qu'on reste d'accord,

Ne m'offrez rien du tout, non ! pas la moindre somme ;
Passez ici la nuit et dormez un bon somme, "
Reprit le forgeron avec un franc souris.

Les jeunes gens se sont toujours vite compris.
Un tendre sentiment, une amitié sincère
Entre Paul et ses sœurs et la jeune étrangère
Naquit à l'instant même. On descendit gaîment,
Par un sentier de fleurs, au bord du lac dormant,
Et, sur un tronc moussu, les pieds tout près de l'onde,
On alla s'asseoir. Paul, près de la fille blonde
Se trouva, par hasard ou volontairement.
Il était tout heureux, parlait joyeusement...

Cependant les vieillards, assis devant la porte,
Aspirant cet air pur que le soir nous apporte
Quand on est dans les champs, sous les pins, près des flots,
Causaient en attendant le moment du repos.

" Pour aller, pauvre ami, défricher une terre
Vous êtes bien trop vieux, je ne saurais le taire, "
Disait le forgeron au colon étranger.
—Je le sais bien, hélas ! mais n'y puis rien changer !
Je ne demande pas, soyez sûr, l'abondance,
Mais le pain qu'au travail donne la Providence.
J'ai connu de beaux jours et je les ai perdus.
Je possédais des biens ; ils ont été vendus.
Mes fils se sont enfuis—à vous je le raconte—
Mes fils ont déserté quand ils ont vu ma honte,
Quand ils ont vu la faim s'asseoir à notre seuil.
Où sont-ils maintenant ? où leur coupable orgueil

Les a-t-il entraînés ? Je ne saurais le dire.
Je n'ai pas cependant le droit de les maudire,
Parce que je fus lâche et que Dieu me punit."
Et ce fut en pleurant que le vieillard finit.

" Quelle était, demanda l'hôte, votre paroisse ?
Et quel est votre nom ? "
Oppressé par l'angoisse,
Le malheureux pouvait à peine se tenir.
Sa femme qu'attristait aussi ce souvenir,
Répondit aussitôt, essuyant sa paupière :
—Nous avons demeuré bien longtemps à Saint-Pierre,
Saint-Pierre d'Orléans.
Et, parlant presque bas,
L'homme reprit alors :
—Mon nom est Jean Dumas.

—Jean Dumas, dites-vous ? Quoi ! Jean Dumas, de l'Ile ?
Cria le forgeron : Non ! non ! c'est inutile !
Tu n'es point Jean Dumas ! je te reconnaîtrais...
Approche donc un peu que je lise tes traits !...
Ah ! sous nos cheveux blancs et sous nos peaux tannées
On ne retrouve plus nos jeunesses fanées !

—Quoi ! vous me connaissez ! quoi ! vous m'avez connu !
Lorsque j'étais heureux êtes-vous donc venu,
Comme je fais ici, vous asseoir à ma table ?
Ah ! j'en éprouverais un bonheur véritable !

—Nous nous sommes connus, mais voilà bien longtemps ;
Nous sommes à l'hiver, nous étions au printemps.

[homme,
—Vraiment, c'est bien heureux ! mais dites-moi, brave
En quel endroit c'était et comment l'on vous nomme.

—C'était à l'Ile, Jean, reprend le forgeron,
Et je me nomme, moi, Cyprien Bergeron. "

Dumas reste muet de stupeur ; et sa femme,
Poussant de ces sanglots qui vous déchirent l'âme
Et fondant tout à coup en pleurs, s'écrie alors :
" Vengez-vous, Cyprien, et jetez-nous dehors ! "
Et Dumas, demandant le pardon de sa faute,
Tomba dans la poussière aux genoux de son hôte.

" Viens, dit le forgeron tout ému ; lève-toi !
Ne t'agenouille point comme ça devant moi,
Cela me rend honteux, et je crois qu'on me raille.
Entrons. "
Le crucifix pendait sur la muraille.
Il s'en fut à ses pieds se jeter à genoux
Et dit, levant les mains :
" Mon Dieu, pardonnez-nous
Comme nous pardonnons à ceux qui nous offensent ! "
Puis, quand il fut debout :
" Jean, les moissons commencent,
Et je cultive un peu tout en forgeant beaucoup.
J'ai besoin que l'on m'aide, et je fais un bon coup
En vous gardant ici, toi, ta femme et ta fille.
Nous ferons désormais une seule famille. "

Les jeunes gens rentraient juste à ce moment-là :
" Mon père, ajouta Paul, je songeais à cela."

LE RETOUR AUX CHAMPS

ENFIN, j'ai secoué la poussière des villes ;
J'habite les champs parfumés.
Je me sens vivre ici, dans ces vallons tranquilles,
Sur ces bords que j'ai tant aimés.

L'ennui me consumait dans tes vieilles murailles,
O fière cité de Champlain !
Je ne suis pas, vois-tu, l'enfant de tes entrailles,
Et ton cœur me semble d'airain.

Je suis né dans les champs ; je suis fils de la brise
Qui passe en caressant les fleurs ;
Je suis fils du torrent qui mugit et se brise
Sur le roc avec des clameurs !

Je suis né du désert, du désert sans limite
Où règnent le calme et l'effroi ;
Je suis né des forêts que la tempête agite,
Des cimes dont l'aigle est le roi !

Mes premières amours, douces fleurs des vallées,
N'ont-elles pas été pour vous,
Pour vous, rocs au front nu, forêts échevelées,
Vagues des fleuves en courroux ?

Pour vous, charmants oiseaux qui semez, à l'aurore,
Les doux accords de votre voix,
Comme des diamants qu'égrène un vent sonore,
Après l'orage, sous les bois ?

Je souffrais dans ces murs où s'entasse la foule,
Où l'herbe ne reverdit pas,
Où la fleur ne naît point, où la poussière roule
Comme un flot sale sous nos pas !

J'avais bien assez vu comme le fort repousse
Le faible à son boulet rivé,
Comme de son orgueil la sottise éclabousse
L'esprit qui traîne le pavé !

Nul vent harmonieux ne passait sur ma lyre,
Et mes chants étaient suspendus.
Je ne retrouvais plus le souffle qui m'inspire,
Et je pleurais les jours perdus !

Il me fallait de l'air, le parfum des prairies
Où fleurissent les blancs muguets ;
Il me fallait l'espace et ces courses chéries
Le long des onduleux guérets !

Il me fallait le calme, alors que chaque étoile
Sourit comme un regard de Dieu,
Calme que rien ne rompt, si ce n'est une voile
Qui retombe sur le flot bleu !

Il me fallait revoir, au milieu de la plaine
Ou sur le penchant du coteau,
Le laboureur qui rêve à la moisson prochaine
En ouvrant le sillon nouveau !

Il me fallait l'odeur du foin qui se dessèche
Sur le champ où passe la faux,
L'odeur du trèfle mûr que flairent dans la crèche,
En hennissant, les fiers chevaux !

Il me fallait encore entendre l'harmonie
Du nid que berce le rameau ;
Il me fallait entendre encor la voix bénie
Du vieux clocher de mon hameau !

DULCIA LINQUIMUS ARVA

Pourquoi donc fuyez-vous notre belle patrie,
Jeunes gens aux bras vigoureux ?
N'a-t-elle plus besoin ni de votre industrie,
Ni de votre sang généreux ?
Est-ce ainsi que fuyaient, en d'autres temps, nos pères
Qui virent tant de jours mauvais ?
D'un rivage étranger les gloires mensongères
Ne les séduisirent jamais.

Quoi ! vous vous exilez ! Mais dans nos vastes plaines
N'est-il pas de place pour tous ?
Craignez-vous de l'hiver les rigides haleines ?
L'été n'est-il pas assez doux ?
Sont-elles sans parfums les fleurs de nos charmilles ?
Sans ombre nos grandes forêts ?
L'amour et la vertu croissent dans nos familles
Comme les blés dans nos guérets.

Aiguillonnez les flancs de la glèbe féconde ;
Traînez partout le soc vainqueur ;
Des sueurs du travail que votre front s'inonde ;
Le travail retrempe le cœur.

Transformez nos déserts ; que la ronce sauvage
Fasse place à l'or du froment ;
Laissez à vos enfants, pour premier héritage,
L'exemple d'un grand dévoûment.

Un son qui vient de loin vous trouble et vous enivre :
Est-ce donc un concert si beau ?
C'est la voix de l'airain, c'est la clameur du cuivre,
Le cri du fer sous le marteau !
Ah ! combien plus sacrés sont les accents rustiques
Qui font retentir nos hameaux !
Voix de nos gais enfants, chants des vierges pudiques,
Soupirs du vent dans les rameaux !

Écoutez ! écoutez l'implacable musique !
Écoutez l'étrange clameur !
C'est le sourd grondement de l'immense fabrique
Où les engins chantent en chœur !
Le râle des pistons plongeant dans les chaudières
Leurs énormes jambes d'acier,
Comme plongent parfois, aux gués de nos rivières,
Les sabots d'un fougueux coursier !

C'est le bruit des marteaux qui font hurler l'enclume
Comme un taureau dans l'abattoir !
C'est le pétillement de la flamme qu'allume
L'haleine d'un grand soufflet noir !
Ce sont les cris stridents des ardentes bobines,
Des cylindres vertigineux !
C'est le concert bruyant de toutes les machines
Qui rendent l'homme paresseux !

Et, parmi tous ces bruits, une plainte s'élève,
La plainte du pauvre ouvrier
Qui travaille dès l'aube et jusqu'au soir sans trève,
Et n'a pas le temps de prier.
Sa femme, ses enfants, comme d'humbles esclaves,
Sont tous les jours à leurs métiers.
Ils vieillissent ainsi sans briser les entraves
Qui les enchaînent tout entiers !

Ah ! si les habitants des villes ouvrières
Avaient l'ombre de nos grands pins !
S'ils avaient les parfums de nos fleurs printanières,
L'air embaumé de nos matins !
S'ils pouvaient, comme nous, en s'armant de la hache,
Défricher un sol plantureux,
Comme ils accompliraient leur glorieuse tâche,
Et qu'ils se trouveraient heureux !

Aimez, Canadiens, le sol qui vous vit naître,
Et qu'il ne soit jamais qu'à vous !
Sur des bords étrangers chacun est votre maître :
Demeurez libres parmi nous !
Aimez votre village et vos temples champêtres
Où Dieu vous parla tant de fois.
Aimez le cimetière où dorment les ancêtres
Sous l'humble égide de la croix !

LE CHEF INDIEN ET LA CROIX [13]

(Fragment épique)

(1867)

C'ÉTAIT l'heure où les bois s'éveillent aux ramages
Des ruisseaux babillards et des oiseaux sauvages ;
Où du soleil levant les radieux reflets
Redonnent leur couleur aux feuilles des forêts ;
Où le pétrel hardi de la plage s'élance
Vers les flots menaçants que l'orage balance.
Sur les bords inconnus où le vaillant Cartier,
A Dieu comme à son roi se vouant tout entier,
Était venu naguère élever la croix sainte,
Un vieillard cheminait jetant au vent sa plainte.
La tristesse ridait son visage cuivré ;
Comme un arbre fleuri, comme un tapis ouvré,
Son corps était orné de figures bizarres ;
Et nouant ses cheveux, les plumes les plus rares
S'élevaient sur sa tête en panache éclatant.
Sur les vagues d'azur son œil allait flottant
Comme le frêle jonc ou bien l'algue légère,
Et paraissait chercher une rive étrangère.
Et quand il était las de regarder les flots,
Le vieillard exhalait de lugubres sanglots :
Et d'une main tremblante armant son arc de frêne,
Vers une haute croix qui dominait la plaine,
Il lançait, furieux, son trait empoisonné.
De son audace alors il semblait étonné
Et reprenait pensif sa marche solitaire.
Cet homme au regard sombre, au cœur plein de colère,

C'était un Indien dont la puissante voix,
Pour repousser Cartier et renverser la croix,
Avait jadis tâché, sur ces mêmes rivages,
D'éveiller les soupçons des peuplades sauvages.
Mais, de l'homme des bois l'inutile fureur
Dans l'âme du marin ne mit point la terreur,
Et Cartier s'éloigna de cette étrange plage
Emmenant du vieillard les deux fils en otage.
Le père infortuné suivit longtemps des yeux
Le vaisseau qui portait ses fils sous d'autres cieux :
Maintenant il revient, au lever de l'aurore,
Promener ses chagrins sur la rive sonore.
La haine et la douleur se peignent sur ses traits ;
Pour lui la solitude a seule des attraits.
Il demande ses fils au soleil qui se lève,
Il les demande aux flots qui roulent sur la grève !
Mais sur le sein des mers, comme une aile d'oiseau,
Il ne voit point s'ouvrir la voile du vaisseau
Qui doit lui ramener les fils de sa tendresse.
" Vaillant Domagaya, dit-il dans sa détresse,
" Noble Taiguragny, me serez-vous rendus ?
" Ah ! si mon bras plus fort vous avait défendus
" Contre la cruauté de ces Visages-Pâles,
" Je ne pleurerais point ! Et comme les rafales
" Chassent dans les jours froids les feuillages légers,
" Nous aurions de nos bords chassé les étrangers.
" A ces rochers déserts pendant combien de lunes
" Raconterai-je encor mes tristes infortunes ?
" Quand viendrez-vous reprendre, ô fils que j'ai perdus,
" Vos carquois pleins de traits et vos arcs détendus ?"
Pendant que sur la rive où déferle la lame,
Le vieux chef indien épanche de son âme

Une haine inutile et des regrets amers,
Un esprit malfaisant, envoyé des enfers,
A pris d'un vieux jongleur la hideuse figure,
Et la démarche lente et la haute stature.
Il s'approche aussitôt du chef de la tribu :
Ils sont amis d'enfance ; ils ont ensemble bu,
Au milieu des forêts, à la même fontaine :
Ensemble ils ont fait plus d'une chasse lointaine.
" Pourquoi te consumer, dit-il, en vains regrets,
" Toi le premier guerrier de nos vastes forêts ?
" Ton corps est décharné comme un arbre qui sèche !
" Le chevreuil ne craint plus la pointe de ta flèche !
" Attends-tu que les Blancs te ramènent tes fils ?
" Ou bien regrettes-tu d'avoir craint leurs défis ?
" Les feuilles jauniront et laisseront les branches,
" La neige bien des fois tendra ses nattes blanches,
" Et les petits oiseaux tisseront plusieurs nids
" Avant que tes enfants soient ici réunis.
" Te le dirai-je, ô chef ? oui, j'ai vu dans mes rêves
" Cette fatale croix s'étendre sur nos grèves,
" Dominer nos forêts, écraser nos hameaux,
" Et sur ses larges bras se perchaient les oiseaux,
" Et nos traits aiguisés ne pouvaient les atteindre ;
" Et nos fiers ennemis semblaient ne plus nous craindre,
" Et j'ai vu sur nos bords venir les guerriers blancs ;
" Nous étions devant eux stupéfaits et tremblants !
" Je t'ai vu le premier (qu'au moins nul ne le sache)
" Porter le calumet, puis enterrer la hache !
" Pour détourner les maux qui nous menacent tous,
" J'ai déjà consulté les puissants manitous ;
" Il faut bannir la croix de nos forêts antiques,
„ La croix où sont gravés des mots cabalistiques !

" C'est alors seulement que sous nos bois épais,
" Sans craindre d'ennemis, nous chasserons en paix."
Ainsi parle au vieux chef le malfaisant génie....
Le vieillard, plein de trouble, entra dans sa cabane ;
Et sur le seuil couvert de feuilles de platane,
Cachant dans ses deux mains son front plein de soucis,
Immobile, il resta tout un long jour assis.
Quand les ombres du soir noyèrent le feuillage,
Il passa comme un spectre au milieu du village,
Ordonnant aux anciens de tenir leur conseil,
Avant que de la mer s'élevât le soleil.
Aussitôt les vieillards laissent leurs toits d'écorce,
Sur les pas de leur chef une invinsible force
Les pousse tour à tour avec docilité....
Leurs calumets remplis d'un tabac délectable
Exhalent la fumée en orbes gracieux,
Pendant qu'assis en cercle et tout silencieux,
Ils écoutent le chef dont l'ardente parole,
Plus souple qu'au matin le ramier qui s'envole,
Leur dépeint à grands traits son trouble et sa douleur,
Et son long entretien avec le vieux jongleur.
Et quand il eut parlé, le vaillant chef sauvage
Ayant poussé trois cris, se cacha le visage.
Le plus vieux du conseil prit la parole alors.
" Je ne sais quel génie a jeté sur nos bords [dre ;
" Ces hardis guerriers blancs que tu sembles tant crain-
" Ils t'ont ravi tes fils ; ton grand cœur peut se plaindre.
" Cependant, je les crois moins cruels que rusés ;
" Ils n'ont pas bu leur sang dans leurs crânes brisés !
" Ils auraient pu, sans peur, nous déclarer la guerre,
" Car leurs mains pour tuer s'emparent du tonnerre...
" Et s'ils sont les amis des esprits malfaisants,

“ Pourquoi nous ont-ils fait de si riches présents ?
“ Ils veulent à tes fils enseigner leur langage,
“ Et cette croix, ô chef, est peut-être le gage
“ De leur prochain retour au milieu de nos bois.
“ C'est peut-être leur Dieu ; tous vinrent à la fois
“ Se jeter, devant elle, à genoux sur la terre.
“ Si nous la renversons, redoutons leur colère.
“ Mais pourquoi le jongleur n'est-il donc pas ici ?
“ Lui qui se plaît, ô chef, à nourrir ton souci,
“ Il n'ose pas venir nous raconter de songe.
“ Craindrait-il d'être enfin convaincu de mensonge ?
“ Tapi comme un renard au fond de son terrier,
“ Il ne redoute pas la flèche du guerrier ! [pièges ?
“ Pourquoi les hommes blancs nous tendraient-ils des
“ Tu reverras tes fils avant que plusieurs neiges
“ Aient aux bois suspendu leurs éclatants flocons,
“ Car le grand Manitou sait consoler les bons.
“ J'ai dit.” Et le vieillard vint s'asseoir en silence.
Il était le plus sage, et sa mâle éloquence
Savait faire toujours prévaloir son conseil.
Quand il eut pris sa place, un murmure pareil
Au grondement lointain d'une haute cascade,
Fit trembler l'humble toit du chef de la bourgade.
Tous ne se rendaient pas à ses sages avis.
La vengeance était douce à des cœurs asservis,
Des cœurs pliés au joug des passions brutales.
Pendant qu'ils accusaient tous les Visages-Pâles
D'être venus troubler la paix de leurs vieux jours,
Et que le chef pleurait sur ses fils, ses amours,
La cabane s'ouvrit. Haletante, effarée,
Comme le cerf atteint d'une flèche acérée,
Une jeune Indienne entra soudainement.

Son œil noir scintillait comme le diamant :
Elle vint vers le chef : " Je ne sais pas, dit-elle,
" Si tu daigneras croire à ce récit fidèle
" Que va faire à la hâte une naïve enfant ;
" N'attaque pas la croix, un esprit la défend !
" J'ai vu, tout près, assise, une femme plus blanche
" Que l'écume des flots où la lune se penche,
" Plus belle que la fleur éclose le matin !
" Son langage, plus doux qu'un chant d'oiseau lointain,
" Faisait au loin vibrer le verdoyant feuillage ;
" Ses vêtements de neige et son divin visage
" Brillaient comme un foyer allumé sous les bois ;
" Ses bras avec amour enveloppaient la croix.
" Écoute, me dit-elle, ô ma pauvre Indienne,
" Écoute les conseils de la Vierge chrétienne.
" J'ai porte dans mon sein le Fils du Grand Esprit.
" Le Grand Esprit peut tout. Heureux ceux qu'il chérit,
" Car il ne permet pas que le mal leur arrive.
" Il aime les tribus qui peuplent cette rive,
" Et c'est pour leur apprendre à saintement prier,
" Que vers elles un jour vint un pieux guerrier.
" Les blancs sont ses amis. Ils sont cléments et braves ;
" Ils n'apporteront pas de cruelles entraves
" Au poignet vigoureux de l'homme des forêts,
" Mais d'un bonheur plus grand vous diront les secrets.
" Si vous osiez pourtant briser cette croix sainte,
" Le Grand Esprit du ciel écouterait la plainte
" Des guerriers d'Occident qui vont bientôt venir,
" Et vous ferait alors cruellement punir."
" Ainsi parla la Vierge, et sa bouche adorable
" Répandait autour d'elle un parfum agréable ;
" Puis elle disparut dans les ombres du soir ;

“ Je la cherchai partout, mais ne pus la revoir.”
La voix de Naïa, son accent de franchise,
Son visage agité d’une extrême surprise,
L’amour pour la vertu qu’on lui connut toujours,
Tout fit croire aux vieillards ses étranges discours :
Et le chef consolé se berçant d’espérance, [ces ;
Dit aux vieux de son peuple : “ Oublions nos vengean-
Puisque les guerriers blancs n’outragent pas nos droits,
Laissons dormir la hache et respectons la croix.”

L’ÉGLISE DES HURONS [14]

(1864)

LA-BAS, sur les hauteurs, au pied des Laurentides,
S’élève, solitaire, un modeste hameau.
La rivière Saint-Charle, avec ses eaux limpides
Que voile, en maint endroit, l’ombre d’un jeune ormeau,
Caresse, en murmurant, le seuil de ce village,
Et, quand elle le quitte, on dirait que de rage
Sur son lit de cailloux elle s’agite et fuit.
Comme un daim effaré, qu’une meute poursuit,
Dans un gouffre profond qui tout à coup s’entr’ouvre,
L’onde vertigineuse arrive avec fureur,
Rebondit sur le roc, le déchire et le couvre
De flots d’écume et de vapeur.

Le village est paisible et son aspect est triste.
Des enfants basanés à l’œil noir et mutin
Y suivent pas à pas chaque nouveau touriste,
Pour lui vendre un panier qu’ils ont fait le matin,

Ou, pour avoir un sou, tendent une main sale.
D'autres un peu plus grands, d'une fierté royale,
Armés d'un arc de frêne et d'un léger carquois,
Semblent chercher encor le féroce Iroquois ;
Car ces petits enfants au visage de cuivre
Ont appris de l'aïeul à détester ce nom ;
Et c'est dans ce hameau que nous voyons survivre
Le descendant du fier Huron !

Naguère une chapelle à l'antique façade,
Donnant un air joyeux à la pauvre bourgade,
Élevait vers le ciel la croix de son clocher.
Les Hurons à la messe arrivaient le dimanche
Avec leurs souliers moux et leur chemise blanche.
Les femmes, comme ailleurs, promptes à s'approcher
De la maison de Dieu, dès qu'elle était ouverte,
Revêtaient, ce jour-là, leur plus belle couverte.
Bientôt un chant pieux montait vers le Seigneur
Avec les flots d'encens et la voix du pasteur.

Mais, hélas ! aujourd'hui le béni sanctuaire
N'est qu'un mur délabré !
Le sauvage n'a plus son temple tutélaire,
Son refuge sacré !
Il erre, sombre et triste, au milieu des ruines
Que l'herbe vient couvrir,
Cherchant de quel forfait les vengeances divines
Ont voulu le punir.

Il n'entend plus la voix de sa joyeuse cloche
Annonçant, tour à tour,
Que déjà du repos l'heure calme s'approche
Ou qu'enfin il est jour !
Il n'entend plus jamais les chants des brunes vierges
Élevant vers le ciel
Une âme toute en feu comme les pâles cierges
Qui brûlaient sur l'autel !

Le dimanche, autrefois, c'était fête au village :
Aujourd'hui tout est deuil !
De son humble maison le timide sauvage
Ne laisse plus le seuil !
Son cœur se refroidit et sa vertu chancelle
Sous le vent du malheur,
Comme on voit chanceler une frêle nacelle
Sur la mer en fureur !

Et l'on dit que le soir, lorsque d'épaisses ombres
Enveloppent ce lieu,
On voit passer souvent au milieu des décombres
De la maison de Dieu,
Une forme suave, agile et plus exquise
Que les plus douces fleurs ;
Elle paraît s'asseoir sur une pierre grise
Et répandre des pleurs.

Et plus loin sur les bords de la belle cascade
Quand on approche un peu,
On voit un spectre nain qui sautille et gambade
Et de ses yeux de feu

Regarde fixement, riant avec malice,
Le saint temple détruit ;
Puis soudain, il s'élance au fond du précipice,
Dès qu'une étoile luit.

Et l'on croit au hameau que cette forme exquise,
Ce fantôme brillant
Qui visite la nuit les restes de l'église
Et s'assied en pleurant,
C'est l'ange à qui le ciel a confié la garde
Du village huron,
Et que le spectre affreux qui rit et le regarde,
Est un méchant démon.

Qui donc sera vainqueur dans cette lutte étrange
Entre l'esprit céleste et le spectre maudit ?
Le sourire du nain ou la larme de l'ange ?
Écoutez ce qu'un jour une femme entendit :

Une jeune Huronne allait senle, en silence,
Pleurant son bien-aimé qui tardait à venir.
Sous un feuillage épais que la brise balance,
Elle vient s'arrêter pour mieux se souvenir.

Comme un saule rompu son front pâle s'incline ;
Ses regards enivrés commencent à languir !
Tout flotte vaguement !... le jour au loin décline...
Elle entend des accords qui la font tressaillir :

" C'est en vain que tu veux, démon de la vengeance,
" A ce peuple ravir sa plus chère espérance
" Et le germe sacré de sa vieille croyance !

" De ses débris fumants le temple sortira !
" Au-dessus du hameau la croix de fer luira !
" Et sur le saint parvis le sauvage prîra !

" Et la vierge huronne ira dans la prairie
" Cueillir, comme autrefois, la fleur la moins flétrie,
" Pour orner chaque jour l'image de Marie !

" Car la vierge est pieuse avec simplicité :
" Et sur ces bords heureux la douce charité
" Auprès de l'indigence a toujours habité."

Et ce chant prophétique était comme un dictame
Pour le cœur affligé de cette jeune femme !

Elle vit aussitôt l'ange tout radieux
Essuyer sa paupière et remonter aux cieux !

Sur la chute elle vit le petit nain immonde
Grincer des dents, rugir et s'élancer dans l'onde !

Elle vit s'élever, au milieu du hameau,
Sur les cendres du temple, un beau temple nouveau !

. . . .

Que ton rêve était doux, jeune fille huronne !
Ce temple que tu vis, que le ciel te le donne !



A.-BASILE ROUTHIER

A.-B. ROUTHIER

(1839)

M. A.-Basile Routhier *est né le 8 mai 1839, à Saint-Placide des Deux-Montagnes. Il fut admis au barreau en 1861. Il est juge de la cour supérieure à Québec, et professeur de droit international à l'université Laval.*

Il a publié en 1882 un volume de poésies : Les Échos. *Son œuvre littéraire comprend en outre un volume d'études diverses,* Les Causeries du Dimanche *; plusieurs volumes d'impressions de voyage:* A travers l'Europe, A travers l'Espagne, De Québec à Victoria ; *un volume d'études littéraires,* Les Grands Drames ; *un volume de* Conférences et Discours, *etc.*



LE VERBE

Il est, et sa parole a créé toutes choses.
Il faisait tout hier, il fait tout aujourd'hui ;
Il est dans les effets, il gît au fond des causes,
Et rien de ce qui vit n'a de vie hors de lui !

C'est lui dont la voix parle au fond des consciences,
Éveillant le remords, enseignant le devoir ;
Il est le dernier mot de toutes les sciences :
Qui ne le connaît pas n'a pas le vrai savoir !

La nature et les cieux, tout me parle du Verbe,
Et tout ce que j'admire et tout ce que je vois,
La mer et les grands bois, l'étoile et le brin d'herbe ;
Tout bruit harmonieux me rappelle sa voix.

Sa voix ! Elle mugit au milieu de la nue,
Lorsque dans la nuit noire étincelle l'éclair ;
Elle gronde au sommet de la montagne nue,
Aux flancs de la colline elle chante dans l'air.

Je l'entends murmurer au sable de la rive,
Dans la brise qui passe et dans le flot mouvant ;
Quelquefois elle pleure, et quand l'orage arrive,
De douleur elle crie, et se plaint dans le vent.

De quoi vous plaignez-vous, voix suave et divine ?
Hélas ! je le sais trop : c'est que vous nous aimez,
Et qu'à ce grand amour qui vers nous vous incline,
Qui nous poursuit partout, nos cœurs restent fermés !

Ouvrez-les, ô Jésus ! allumez-y vos flammes,
Attirez tout à vous par vos charmes puissants ;
De vos douces clartés illuminez les âmes,
Et faites de nous tous des fils obéissants.

AU PIED DE LA CROIX

O Christ ! que de savants et de prétendus sages
Jusqu'au pied de ta croix le monde a vus venir,
Pour constater ta mort dans la suite des âges !
Combien qui, pleins d'orgueil, n'ont pu se maintenir
Dans le sentier tracé par ta vertu sévère,
Et qui, pour rassurer leurs esprits chancelants,
Comme l'Esprit du mal sont venus au Calvaire
Poser leurs doigts nerveux sur tes membres sanglants !
Combien se sont haussés sur leurs pieds de pygmée,
Enflés de leur science et le scalpel aux mains,
Pour disséquer cent fois de ta chair bien-aimée
Les artères, les nerfs et les muscles humains !
Et quand ils avaient fait leur examen perfide,
Terminé leur travail savant, mais toujours vain,
Leur orgueil prononçait cet arrêt déicide :
Dans cet homme étonnant, il n'est rien de divin !

Mais plus ils répétaient dans leurs aréopages
Que tu n'étais qu'un homme, un homme comme nous,
Et plus sous tous les cieux, et sur toutes les plages,
Ils voyaient devant toi les peuples à genoux !
Ils revenaient troublés à la montagne sainte,
Examinaient, palpaient ton cadavre glacé ;
Puis, déposant enfin la pudeur et la crainte,
Ivres, ils se hissaient jusqu'à ton flanc percé
Pour y verser à flots leur encre empoisonnée !
Alors ils s'en allaient attester ton trépas,
Disant : Sa dernière heure est, cette fois, sonnée ;
Il est bien mort enfin, et ne revivra pas !

Nestorius et Celse, Arius et Porphyre,
Plus près de nous Voltaire, et Strauss, Renan, Havet,
A leur tâche perverse espéraient bien suffire ;
Mais ta gloire, ô mon Christ, toujours leur survivait !

Où sont ceux qui sont morts et leurs œuvres infâmes?
Où s'en iront demain leurs disciples vivants ?
Ah ! qu'il ait pitié d'eux dans le monde des âmes
Celui qu'ils ont trahi dans leurs livres savants !
Au delà de la tombe où leur haine insensible
A cru l'ensevelir, ils le retrouveront
Victime transformée en un juge inflexible,
Le glaive dans la main, le diadème au front !
Et quand leurs yeux troublés reverront face à face,
Vainqueur et triomphant, le Dieu de l'univers,
Pourront-ils espérer que sa clémence efface
Leur crime survivant dans leurs écrits pervers ?

Fiers ennemis du Christ, chantez bien vos victoires !
Césars de tous les temps, fulminez vos décrets !
Pilates de nos jours, siégeant dans vos prétoires,
Lavez-vous bien les mains en dressant vos arrêts !
Le monde retentit de vos voix solennelles,
Il proclame bien haut vos triomphes d'un jour ;
Mais gare à vous, demain, ô dupes éternelles ;
Car, demain dans la mort du Christ aura son tour !

O Jésus ! à cette heure où ton cadavre tombe
Et suspend ses lambeaux aux deux bras de la croix,
Aussi bien qu'au Thabor et jusque dans la tombe,
Je te proclame Dieu, je t'adore, je crois !

LA FRANCE AU CANADA [15]

I

SUR ce rocher lointain que baigne l'Atlantique,
Où Saint-Malo se dresse avec son château fort,
Et contemple du haut de sa muraille antique,
Les navires nombreux qui rentrent dans son port,
Voyez-vous cette foule attendrie et pensive
Qui se presse aux abords des quais tumultueux ?
Et ces trois brigantins qui, non loin de la rive,
Creusent languissamment le flot majestueux,
Comme des alcyons que les vagues limpides
Balancent mollement dans leurs plis onduleux ?

Et, plus loin, voyez-vous ces marins intrépides
Qui s'en vont deux à deux vers le temple divin,
Choisir le Tout-Puissant et ses anges pour guides
A travers les écueils d'un Océan sans fin ?
A leur tête est Cartier, dont la nef voyageuse
A déjà sillonné toutes les mers du Nord ;
Hardi navigateur, que la vague orageuse
N'a jamais vu trembler en face de la mort !
Cartier, que deux flambeaux éclairent sur sa route,
Deux phares lumineux : le génie et la foi !
Cartier dont l'âme simple a triomphé du doute
Et nourrit deux amours : son Seigneur et son Roi !

Où vont-ils donc ces preux à l'allure guerrière ?
—Écoutez cette voix qui monte des autels :
“ En ce jour, l'Esprit-Saint, la divine lumière
“ Descendit autrefois sur douze humbles mortels :
“ Mes frères, dans vos cœurs, il va descendre encore,
“ Et sera votre phare au milieu des dangers.
“ Partez, et ses rayons, comme ceux de l'aurore,
“ Dissiperont la nuit sous les cieux étrangers.
“ Allez planter la croix sur la rive lointaine
“ Que vous découvrirez dans les mers d'Occident ;
“ De l'empire du monde elle est la souveraine,
“ Qu'à ses pieds se prosterne un nouveau continent !
“ Loin de vous ces projets de grandeur chimérique,
“ Et ce rêve de l'or, le tourment des humains !
“ Descendants des croisés, allez en Amérique
“ Avec une âme pure, avec de blanches mains ;
“ Annoncez de Jésus la féconde parole,
“ Et soyez comme lui des messagers d'amour :
“ Devant vous de Satan se brisera l'idole,
“ Et le règne du Christ enfin aura son jour... ”

Ainsi parla longtemps le pasteur vénérable.
Mais l'heure du départ va bientôt retentir ;
L'ancre est déjà levée, et le vent favorable
Enfle la voile blanche : à bord, il faut partir.

A quelques jours de là, comme des hirondelles
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Les trois voiles glissaient, comme trois sœurs jumelles,
Sur des flots jusqu'alors ignorés des vaisseaux.

II

Loin des vieux continents, sur des mers inconnues,
S'élevaient des rochers et des falaises nues,
Dont les bords entr'ouverts comme un gouffre béant
Sous les efforts puissants de la vague en démence,
De leurs bras arrondis formaient un golfe immense,
Où la mer refluait dans un fleuve géant.

Large, majestueux, roulant des flots verdâtres,
Où ses bords, dentelés de montagnes bleuâtres,
Se miraient en penchant leur sommet verdoyant,
Le grand fleuve arrosait un pays pittoresque
Et prolongeait au loin sa course gigantesque,
Tantôt calme, et tantôt écumeux et bruyant.

Sur les bords s'étendaient des solitudes mornes,
Des chaînes de rochers et des forêts sans bornes,
Qui, comme un long ruban, découpaient l'horizon ;
Des vallons se cachaient sous de vertes arcades,
Et de larges ruisseaux bondissaient en cascades,
Ou chantaient doucement sur un lit de gazon.

Plus loin, sur le versant des collines penchées
S'élevaient des amas de cabanes, perchées
Comme des nids d'oiseaux sur les sommets brumeux :
Ici, Stadaconé se perdant dans la nue,
Là-bas, Hochelaga dans une île inconnue,
Villages renommés de deux peuples fameux.

Et, comme un roi superbe entre ses deux rivages,
Le fleuve, fécondant tous ces pays sauvages,
Promenait son flot pur et plein de majesté ;
Et des bois de sapins, comme une écharpe sombre,
S'étendaient sur sa rive, et projetaient dans l'ombre
Leurs étranges profils sur son front argenté.

Or, un jour de septembre où la brise d'automne
Mêlait ses fiers accents au refrain monotone
Que la vague chantait aux rivages boisés,
Trois vaisseaux inconnus, ayant d'étranges formes,
Surmontés de grands mâts et de voiles énormes,
Apparurent soudain, brillants et pavoisés.

Glissant légèrement sur les ondes rebelles,
Comme des goélands avec leurs blanches ailes,
Ils mouillèrent un soir près de Stadaconé ;
Et lorsque, le matin, les Indiens s'éveillèrent,
Du haut de leurs rochers longtemps ils contemplèrent
Les trois monstres flottants, d'un regard étonné.

O Cartier ! quelle joie en ton cœur a dû naître !
De quels tressaillements devait frémir ton être,
Quand, vainqueur obstiné de la mer et des vents,
Tu voyais tes vaisseaux toucher enfin les grèves
De ce pays immense, objet de tant de rêves,
Où bientôt ta patrie enverrait ses enfants !

Tu venais de fonder une nouvelle France !
Tu venais d'arracher un monde à l'ignorance,
Et Satan éperdu s'enfuyait devant toi !
A l'horizon des temps ton regard de prophète
Voyait déjà flotter sur ta noble conquête
Le drapeau de la France à l'ombre de la Foi !

III

Trois siècles sont passés, et les peuples sauvages
Qui foulaient autrefois l'herbe de nos rivages,
Comme une ombre sont disparus.
Il est vaincu ce dieu de l'Iroquois terrible,
Et les adorateurs de la croix invincible
Comme les blés se sont accrus.

Stadaconé n'est plus, et sur son promontoire
Québec dresse son front tout rayonnant de gloire,
Du passé vivant souvenir !
Les murs d'Hochelaga sont tombés en poussière,
Et Montréal, drapant une robe princière,
Marche à grands pas vers l'avenir.

Les moissons et les fleurs reculent les savanes,
Et les grandes cités remplacent les cabanes
Sur les rives du Saint-Laurent ;
Les villages riants émaillent nos campagnes,
Et des bocages verts aux flancs de nos montagnes
S'élancent les clochers d'argent.

Ah ! si tu revenais sur la rive fleurie
Que ton cœur généreux nous légua pour patrie,

Noble père de nos aïeux !
Comme ton cœur charmé bondirait d'allégresse
En voyant tes enfants tout brillants de jeunesse,
Grandis, prospères et joyeux !

O Cartier, gloire à toi ! L'œvre de ton génie
Était sublime et sainte, et ton Dieu l'a bénie
En récompense de ta foi.
Ce grain de sénevé de l'œuvre évangélique
Va produire bientôt un arbre magnifique !
O Cartier, gloire à toi !

LA MORT DU PÈRE ANNE DE NOUE [16]

Un soir, le vent pleurait comme un glas funéraire ;
La neige sur les champs roulait ses tourbillons :
Les forêts se plaignaient et tordaient leur crinière,
Et la lune mourante éteignait ses rayons.

Un vieillard cheminait à travers la campagne ;
Les raquettes aux pieds, il marchait à grands pas :
Convaincu que son Dieu le voit et l'accompagne,
Il suivait un chemin qu'il ne connaissait pas.

Il allait au hasard, et, comme une avalanche,
La neige autour de lui croulait du firmament,
Et semblait un réseau tissu de laine blanche,
Pour servir de linceul au voyageur errant.

Pas une étoile d'or au front de la nuit sombre,
Pas une trace humaine indiquant le chemin;
Sur le désert glacé tout s'effaçait dans l'ombre:
Où s'en allait-il donc le pauvre pèlerin?

Il allait où s'en vont ceux que le Christ rallie,
Et qui du Golgotha gravissent le sentier;
Où s'en allaient jadis ses maîtres dans la vie,
L'illustre saint Ignace et saint François Xavier!

Il allait dans la nuit répandre la lumière,
Et dans les cœurs glacés jeter le feu sacré;
Aux souffrants il allait enseigner la prière,
Cet élixir de l'âme et du cœur ulcéré...

Son cœur est toujours ferme, et son âme inflexible;
Mais ses membres, raidis par le froid de la nuit,
Refusent de servir son courage invincible,
Et, malgré lui, sa marche, hélas! se ralentit.

A travers ses haillons un vent glacé pénètre;
De fatigue et de faim son corps est épuisé;
Un sommeil accablant s'empare de son être,
Et sur un banc de neige il est tombé brisé.

Entrevoyant alors la fin de sa carrière,
Il creusa dans la neige un lit pour son sommeil:
Au ciel il adressa sa dernière prière,
Et, calme, il attendit l'heure de son réveil.

A genoux et les bras en croix sur sa poitrine,
Il regarda le ciel et s'écria: Jésus!
Il venait d'entrevoir la demeure divine,
Et s'endormit en paix du sommeil des élus.

Le vent pleurait toujours comme un glas funéraire ;
La neige sur les champs roulait ses tourbillons :
Les forêts se plaignaient et tordaient leur crinière,
Et la lune mourante éteignait ses rayons.

CHANT NATIONAL

O Canada ! terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix ;
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits ;
Et ta valeur de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits.

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant,
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière ;
Béni fut son berceau.
Le ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau :
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau.

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel.

Parmi les races étrangères
Notre guide est la loi ;
Sachons être un peuple de frères
Sous le joug de la foi :
Et répétons, comme nos pères,
Le cri vainqueur : Pour le Christ et le Roi !

NOS PETITS CERCUEILS

I

CHAQUE fois que je passe auprès du cimetière,
Mes yeux, involontairement,
Y relisent mon nom gravé sur une pierre ;
Et je m'émeus profondément.

Je m'imagine alors qu'au delà du mur sombre,
Mon nom soudain a résonné,
Et que la mort est là, qui m'appelle dans l'ombre,
Comme si l'heure avait sonné !

C'est la chair de ma chair qui dans ce lieu sommeille,
Un fils que nous nommions Henri ;
Et l'aspect de sa tombe en mon âme réveille
Son souvenir toujours chéri !

Il était né là-bas, sur le sol de la France ;
Mais de Paris, son lieu natal,
Il avait rapporté ce germe de souffrance
Qui lui devait être fatal.

Je n'oublîrai jamais la profondeur étrange
De ses grands yeux d'azur bruni,
Qui semblaient posséder quelque chose de l'ange,
Et regarder vers l'infini !

En vérité, la vie est un pèlerinage
Accompagné de bien des deuils !...
Et nul n'y peut longtemps poursuivre son voyage
Sans y semer quelques cercueils !

II

Ils sont trois maintenant qui dans la mort attendent
Les auteurs de leurs jours...
C'est le terme fatal où toutes choses tendent,
Avec tous nos amours !

Au début du voyage, à la céleste voûte
Ils se sont élancés !
Et dans des lieux divers j'ai laissé sur ma route
Leurs tombeaux dispersés.

Boutons à peine éclos à l'arbre de la vie,
Ils s'en allaient fleurir,
Quand les anges de Dieu, pour orner la Patrie,
Sont venus les cueillir !

L'un mourut en naissant ; l'autre semblait promettre
De vivre de longs jours,
Lorsqu'un décret subit et sévère du Maître
Vint en trancher le cours.

Nous l'avons bien pleuré, notre petit Gustave !
Il était si charmant,
Avec ses yeux rêveurs, sa figure suave,
Et son babil constant !

Quand je retourne aux lieux où repose leur cendre,
Je sens qu'ils sont heureux,
Et que mes pleurs, hélas ! j'aurais dû les répandre
Sur moi, non pas sur eux !

Que de chagrins, mon Dieu ! dans une vie entière !
Si nous comptions nos deuils,
Nous voudrions aller rejoindre au cimetière
Tous nos petits cercueils !

LA NUIT

La nuit sur l'horizon étend ses grandes ailes ;
Mais, grâce à Dieu, la nuit n'a pas d'ombres ce soir.
La lumière rayonne aux voûtes éternelles,
Et sur un pan du ciel, comme un grand ostensoir,
La lune monte, monte, et de clartés inonde
Les montagnes, la mer, les vallons et les bois.
La nature se tait : on dirait que le monde
Pour mieux voir ce tableau retient sa grande voix.

Au firmament d'azur, d'innombrables étoiles
Étincellent partout comme des diamants,
Pendant qu'à l'Occident, pliant ses sombres voiles,
Un lourd nuage fuit leurs rayons éclatants.

De célestes lueurs scintillante, embrasée,
La mer, en se calmant, semble se réjouir.
Le rivage s'endort, et la vague apaisée
Ose à peine se plaindre en y venant mourir.

Je chante en contemplant ces scènes toujours belles,
Et mon âme vers Dieu se plaît à remonter.
Qui sait si cette lune, aux splendeurs immortelles,
N'est pas son œil divin, revenant visiter
Notre globe qu'il aime en dépit de ses fanges ?
Et ces astres sans nombre illuminant la nuit,
Qui sait s'ils ne sont pas les prunelles des anges
Dont la troupe fidèle en l'adorant le suit ?

AU COLISÉE

On dit que le boa, le grand serpent d'Afrique,
Quand il est bien repu de chair vive et de sang,
Se recourbe et s'endort d'un sommeil léthargique,
En serrant les anneaux de son orbe impuissant.

Quand je te vois gisant sur ton lit de poussière,
Immense Colisée aux arceaux surannés,
Je me dis que sans doute, ô grand monstre de pierre,
Tu cuves les festins que César t'a donnés !

Hélas ! il t'a servi tant de chair virginale,
Versé tant de sang pur pour apaiser ta faim,
Que tu n'as pu survivre à l'orgie infernale,
Et que ton lourd sommeil n'aura jamais de fin !

Éternel monument de haine et de luxure,
Je suis à ton aspect tenté de t'exécrer ;
Mais le sang des martyrs a lavé ta souillure,
Et quand je viens à toi, c'est pour te vénérer !

Je le baise en pleurant ton marbre séculaire,
Et, tremblant de respect, d'amour et de terreur,
Je pétrirais mon pain de ta sainte poussière,
Sûr d'y puiser un sang qui me rendrait meilleur !

DANS LES MONTAGNES

LA neige couronnait le front des Laurentides,
Et, de sa toison blanche entassant les flocons,
Étendait son tapis sur les sommets arides,
Ou dans les sapins verts suspendait ses festons.

A l'horizon brumeux, derrière les collines,
S'annonçait du soleil le disque radieux ;
Mais il ne colorait de teintes purpurines
Que les crêtes des monts se perdant dans les cieux.

Dans les flancs ténébreux de la montagne altière
Et sous les bois touffus la nuit régnait encor ;
Mais bientôt le soleil, poursuivant sa carrière,
Jusqu'au fond des ravins lança ses rayons d'or.

Et je songeais au temps où, dans l'ombre du vice,
Après avoir longtemps dormi son lourd sommeil,
Le monde vit enfin le Soleil de justice
Se lever rayonnant à l'horizon vermeil !

Mais l'Homme-Dieu, pensais-je, en luisant sur le monde,
N'éclaira pas d'abord les sommets et les grands ;
Les humbles, les premiers, à sa lueur féconde
Virent la vérité pénétrer dans leurs rangs.

Le rayon du soleil descend des hautes cimes ;
Mais celui que Jésus versé sur l'univers,
Avant de s'élever à des hauteurs sublimes,
Éclaira les vallons, les grottes, les déserts.

Des huttes des bergers, du seuil de la chaumière,
Il monta lentement ; puis on le vit grandir,
Inonder les palais d'un fleuve de lumière,
Et sur le monde entier s'étendre et resplendir !

AUX COLLÉGIENS

Peut-être vous aurez quelque peine à me croire
(Car il s'agit d'un fait qui date de longtemps),
Mais c'est vrai : vous lirez un jour dans mon
[histoire]
Qu'autrefois, comme vous, je n'avais pas vingt ans.

Oh ! que la vie alors est un charmant voyage !
Les cœurs sont pleins d'espoirs et d'élans généreux ;
Tout devrait être joie ! et cependant c'est l'âge
Où l'homme connaît mieux l'art d'être malheureux.

Oui, cet art, croyez-m'en, est bien dans la nature,
Il existe déjà dans les cœurs de vingt ans,
Qui recherchent toujours un bonheur en peinture,
Et ne goûtent le vrai que lorsqu'il n'est plus temps.

Évitez, mes enfants, cette erreur de jeunesse,
Et, grâce à tous les dons de l'esprit et du cœur
Dont Dieu vous a doués sans doute avec largesse,
Jugez mieux, et goûtez votre présent bonheur.





LOUIS FRÉCHETTE

LOUIS FRÉCHETTE

(1839)

M. Louis Fréchette *est né à Lévis, le 16 novembre 1839. Il fut admis au barreau en 1864. Il a été député au Parlement fédéral et remplit aujourd'hui les fonctions de greffier au Conseil législatif de Québec.*

M. Fréchette a publié plusieurs volumes de poésie : Mes Loisirs, *1863* ; la Voix d'un Exilé (*Chicago*), *1867 ;* Pêle-Mêle, *1877* ; les Fleurs boréales et les Oiseaux de neige (*Paris et Montréal*), *1880 ;* la Légende d'un peuple (*Paris*), *1887 ;* Feuilles volantes (*Montréal*), *1890.*

Les Fleurs boréales *ont été couronnées par l'Académie française.*



SAINT-MALO [17]

VOICI l'âpre Océan.
La houle vient lécher
Les sables de la grève et le pied du rocher
Où Saint-Malo, qu'un bloc de sombres tours crénelle,
Semble veiller, debout comme une sentinelle.
Sur les grands plateaux verts, l'air est tout embaumé
Des aromes nouveaux que le souffle de mai
Mêle à l'âcre senteur des pins et des mélèzes
Qu'on voit dans le lointain penchés sur les falaises.
Le soleil verse un flot de rayons printaniers
Sur les toits de la ville et sur les blancs huniers
Qui s'ouvrent dans le port, prêts à quitter la côte.
C'est un jour solennel, jour de la Pentecôte.

La cathédrale a mis ses habits les plus beaux ;
Sur les autels de marbre un essaim de flambeaux
Lutte dans l'ombre avec les splendeurs irrisées
Des grands traits lumineux qui tombent des croisées.

Agenouillé tout près des balustres bénits,
Un groupe de marins que le hâle a brunis,
Devant le Dieu qui fait le calme et la tempête,
Dans le recueillement prie en courbant la tête.

Un homme au front serein, au port ferme et vaillant,
Calme comme un héros, fier comme un Castillan,
L'allure mâle et l'œil avide d'aventure,
Domine chacun d'eux par sa haute stature.
C'est Cartier, c'est le chef par la France indiqué ;
C'est l'apôtre nouveau par le destin marqué
Pour aller, en dépit de l'Océan qui gronde,
Porter le verbe saint à l'autre bout du monde !
Un éclair brille au front de ce prédestiné.
Soudain, du sanctuaire un signal est donné,
Et, sous les vastes nefs pendant que l'orgue roule
Son accord grandiose et sonore, la foule
Se lève, et, délirante, en un cri de stentor,
Entonne en frémissant le *Veni, Creator !*

De quels mots vous peindrais-je, ô spectacle sublime ?
Jamais, aux jours sacrés, des parvis de Solime,
Chant terrestre, qu'un chœur éternel acheva,
Ne monta plus sincère aux pieds de Jéhova !

L'émotion saisit la foule tout entière,
Quand, du haut de l'autel, l'homme de la prière,
Ému, laissa tomber ces paroles d'adieu :
“ Vaillants chrétiens, allez sous la garde Dieu ! ”

O mon pays, ce fut dans cette aube de gloire
Que s'ouvrit le premier feuillet de ton histoire !
Trois jours après, du haut de ses mâchecoulis
Par le fer et le feu mainte fois démolis,
Saint-Malo regardait, fendant la vague molle,
Trois voiliers qui doublaient la pointe de son môle,

Et, dans les reflets d'or d'un beau soleil levant,
Gagnaient la haute mer toutes voiles au vent.
Le carillon mugit dans les tours ébranlées ;
Du haut des bastions en bruyantes volées
Le canon fait gronder ses tonnantes rumeurs ;
Et, salués de loin par vingt mille clameurs,
Au bruit de l'airain sourd et du bronze qui fume,
Cartier et ses vaisseaux s'enfoncent dans la brume !

LA FORÊT

CHÊNES au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents fu-
Dans votre rêverie éternelle et hautaine, [rieux,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Qui, groupés sous l'abri de vos branches compactes,
Mêlaient leur chant de guerre au bruit des cataractes ?

Sous le ciel étoilé, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de ses repaires ?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
Ils passaient sous votre ombre en criant : " Dieu le
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles, [veut ! "
Et, le soir, réunis sous vos vastes coupoles,

Toujours préoccupés de mille ardents travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nou-
[veaux ?

Oui, sans doute ; témoins vivaces d'un autre âge,
Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis ;
Et, sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
A tous les vents du ciel chante notre épopée !

PREMIÈRE MESSE [18]

VOICI du Saguenay la gorge énorme et sombre !
Notre steamer, au fond d'une anse pleine d'ombre,
Dormait tout essoufflé comme un grand cachalot.
Nous avions pris pour guide un jeune matelot
Qui, nous avait-on dit, connaissait bien la côte.
Nous gravîmes d'abord une berge assez haute ;
Puis un sentier, perdu sous les arceaux géants
De vieux ormes penchés sur des ravins béants
Au fond desquels grondaient d'invisibles cascades,
De détour en détours et d'arcade en arcades,
Nous conduisit au bord d'un plateau rétréci,
Où le guide fit halte, et nous dit :
— C'est ici !

Nous étions parvenus sur un coin de falaise,
Véritable balcon d'où l'on pouvait à l'aise

Contempler dans sa fière et rude majesté
Du morne Tadoussac l'horizon tourmenté.

Du haut de ce plateau, dans cette nuit tombante,
L'ombre était solennelle et la scène absorbante.
Ici, le Saint-Laurent qu'on entend bourdonner
Vaguement, et qui laisse à peine deviner
Ses lointains vaporeux noyés dans les ténèbres.
Là, le Saguenay noir, avec ses pics célèbres
Qui, jetant des flots d'ombre opaque aux alentours,
Semblent comme un amas de fabuleuses tours
Pleines de je ne sais quel farouche mystère,
Dressé là pour garder la ténébreuse artère.
A nos pieds le bateau bondé de voyageurs,
Dont les fanaux, hissant leurs sanglantes rougeurs,
Ainsi que des reflets de brûlante oriflamme,
Dans la pénombre, au loin, font brasiller la lame.
Et puis, par-dessus tout, un beau ciel étoilé
Faisant, cintre d'azur de points d'or constellé,
Comme un dôme féerique à ce sombre estuaire...

Derrière nous, dans l'ombre, un petit sanctuaire,
Temple paroissial de cet obscur canton,
Dressait son humble seuil au lieu même où, dit-on,
Quelque cent ans passés, sur un autel rustique,
Pendant que le refrain de quelque vieux cantique
Étonnait les échos de ces monts inconnus,
Devant Cartier et ses hardis marins, venus
Pour arracher ces bords aux primitifs servages,
Pour la première fois sur ces fauves rivages,
Un vieux prêtre breton, humble médiateur,
Offrit au Dieu vivant le sang du Rédempteur.

La lune me surprit là, plongé dans mes rêves,
Seul, et prêtant l'oreille à la chanson des grèves,
Qui m'arrivait mêlée aux cents bruits indistincts
De la forêt voisine et des grands monts lointains :
Car, après un coup d'œil, devant la nuit croissante,
Mes compagnons avaient tous repris la descente,
Sans jouir plus longtemps du nocturne concert ;
Et j'étais resté seul sur le plateau désert.

Alors de souvenirs quelles vagues pressées
Envahirent soudain mon âme et mes pensées !
O sainte majesté des choses d'autrefois,
Vous qui savez si bien, pour répondre à ma voix,
Peupler de visions ma mémoire rebelle,
Que vous fûtes pour moi, ce soir-là, grande et belle !

Je vous revis, là, tous ensemble agenouillés,
Rudes marins bretons, dans vos sarraus souillés
Et raidis sous l'embrun des mers tempétueuses,
Au milieu de ce cirque aux croupes montueuses,
Au fond de ce désert, loin du monde connu,
Offrant à l'Éternel, tête basse et front nu,
Sur le seuil redouté d'un monde ouvrant ses portes,
L'holocauste divin qui fait les âmes fortes.

Entre l'homme et le ciel sublime effusion !
C'était l'enfantement, c'était l'éclosion,
Sur ces rives par Dieu lui-même fécondées,
D'un nouvel univers aux nouvelles idées :
C'était l'éclair d'en haut perçant l'obscurité :
C'était l'esprit chrétien, l'esprit de liberté,
Ouvrant, sur cette terre entre toutes choisie,
L'aile de la prière et de la poésie !

Et quand, le cœur ému, rêvant et méditant,
J'évoquais ce passé si loin de nous pourtant,
Je croyais voir ce prêtre, en élevant l'hostie,
Des haines d'autrefois proclamer l'amnistie.
Je croyais voir aussi, du fond des bois épais,
Labarum bienfaisant de concorde et de paix,
Comme une grande main fraternelle se tendre. . .
Et, dans l'ombre du soir, il me semblait entendre
Une voix qui disait, venant je ne sais d'où :
" Devant moi seul ici l'on plîra le genou ! "

LE PIONNIER [19]

J'AI bien connu jadis le vieux Baptiste Auclair.
C'était un grand vieillard jovial, ayant l'air
Déluré d'un ancien capitaine en retraite.
Autrefois au Nord-Ouest il avait fait la traite,
Et sa fortune aussi, disait-on dans le temps ;
Mais cela n'était pas bien sûr, car à trente ans
Il était retourné, sans le moindre étalage,
Reprendre la charrue et sa place au village,
Héritier de la terre et du toit paternels.
C'est là que je l'ai vu, dans les jours solennels,
Rieur, et se faisant craqueter les jointures,
Nous raconter ce qu'il nommait ses aventures.

Il avait élevé seize enfants : huit garçons
—Là-dessus je ne sais plus combien de bessons—
Et huit filles, tous seize installés en ménage.
Il n'en portait pas moins gaillardement son âge.

“ J’ai, disait-il, bon pied, bon œil, et sapristi !
Sans me vanter, jamais je ne me suis senti
Si jeune et si dispos que lorsque la cohorte
De mes petits-enfants vient frapper à ma porte.
Et j’en ai, Dieu merci, cent dix-sept, bien comptés !
Beau chiffre, n’est-ce pas ? Tenez, vous plaisantez,
Vous autres, lorsque vous discutez politique,
Nation, avenir ; l’œuvre patriotique,
Jeunes gens, c’est la mienne ! Un homme est éloquent,
Et peut se proclamer bon patriote. . . quand ?
Quand il a cinquante ans labouré la prairie,
Et donné comme moi cent bras à la patrie.
Mettez cela dans vos papiers, beaux orateurs ! ”
Et, parcourant des yeux son cercle d'auditeurs,
Il éclatait de rire, attendant la réplique.

Le vieillard conservait une étrange relique
Au fond d’un vieux bahut à moitié ruiné :
Il tenait ce trésor de son père, et l’aîné
De ses enfants devait en avoir l’héritage. . .
Il ne lui plaisait pas d’en dire davantage.

Un beau soir cependant qu’on le sollicitait,
Il exhiba l’objet devant nos yeux ; c’était
Un petit vêtement de gros chanvre, une espèce
De chemise d’enfant, lourde, grossière, épaisse,
Mal cousue, et portant sur son tissu taché
Quelques traces d’un brun noirâtre et desséché.

“ C’est là du sang, messieurs, du sang de race fière ! ”
Dit le vieillard. Et puis, roulant sa tabatière
Entre ses doigts noueux, il nous fit le récit
De la simple et navrante histoire que voici :

" C'était bien avant nous, au temps où les sauvages
Faisaient dans le pays tant de sanglants ravages,
Commença tristement le vieux Baptiste Auclair.
Au penchant du coteau baigné par le flot clair
Où le beau Nicolet, à deux pas du grand fleuve,
Mire aujourd'hui gaîment sa cathédrale neuve,
A l'ombre d'un bouquet de pins au faîte altier,
Que les siècles n'ont pu terrasser tout entier,
Trois hardis pionniers, en ces jours de tourmentes,
Avec l'espoir prochain de saisons plus clémentes,
Avaient planté leur tente à la grâce de Dieu.

" L'un d'eux se nommait Jacque. Il avait dit adieu
Aux droits, à la corvée, à la taille, aux gabelles,
Pour s'en venir chercher avec d'autres rebelles,
Sous des cieux où le fisc n'eût pas encore lui,
Un peu de liberté pour les siens et pour lui.
Sa femme, une robuste enfant de Picardie,
Trois fois avait doté leur famille agrandie
D'un nouveau-né gaillard, alerte et bien portant.
Et l'œil des deux époux allait à chaque instant,
Avec un long regard, hélas ! souvent morose,
Des aînés tout brunis au bébé frais et rose.
Or ce dernier n'avait que six mois seulement
Lorsque se déroula l'affreux événement
Qui sur un lit d'horreur le jeta seul au monde.

" Pour les colons l'année avait été féconde.
La pente des coteaux et le creux des vallons
Étalaient, souple et lourd, un manteau d'épis blonds,
Qui, comme un lac doré que le soleil irise,
Flottait luxuriant au souffle de la brise.

L'heure de la moisson était venue ; aussi
Le cœur des défricheurs, oubliant tout souci,
Montait reconnaissant vers Celui dont l'haleine
Enrichit les sillons et fait jaunir la plaine.

" Un soir, notre ami Jacque, après mûr examen,
Prépara sa faucille, et dit : — C'est pour demain !—
Puis il pria longtemps, et dormit comme un juste.
Hélas ! si par hasard, ce soir-là même, juste
A l'heure où les colons se livraient au sommeil,
En amont du courant, prêt à donner l'éveil,
Quelqu'un eût côtoyé la rive solitaire,
Il eût sans doute vu, furtifs, rasant la terre
Dans l'ombre de la berge, et pagayant sans bruit,
Trois longs canots glisser lentement dans la nuit.
C'étaient des Iroquois, ces maraudeurs sinistres
Dont les premiers feuillets de nos anciens registres
Racontent si nombreux les exploits meurtriers.

" Rendus non loin des lieux où nos expatriés
Avaient fortifié leur petite bourgade,
Dans un enfoncement propice à l'embuscade,
Ils prirent pied, masqués par un épais rideau
De branchages touffus inclinés à fleur d'eau ;
Puis sur le sable mou hâlèrent en silence
Leurs pirogues au fond le plus obscur de l'anse,
Et, sous les bois, guettant et rampant tour à tour,
Tapis dans les fourrés, attendirent le jour.

" Celui-ci se leva radieux et superbe.
C'est fête aux champs le jour de la première gerbe ;
Aussi nos moissonneurs, les paniers à la main,
Dès l'aube, tout joyeux, se mirent en chemin.

Les aînés, que la mère avec orgueil regarde,
S'avançaient tapageurs en piquet d'avant-garde,
Tandis que Jacque, ému, riait d'un air touchant
Au petit que sa femme allaitait en marchant;
Car, suivant la coutume, on était en famille.

" Bientôt, au bord d'un champ où l'épi d'or fourmille,
On fit halte. Partout, des prés aux bois épais,
Nul bruit inusité, nuls indices suspects,
Rien qui troublât la paix des vastes solitudes.
Du reste on n'avait nul sujet d'inquiétudes:
Pas une bête fauve, et, quant aux Iroquois,
Ils n'osaient plus tirer leurs flèches du carquois,
Refoulés qu'ils étaient au fond de leurs repaires.
On pouvait donc compter sur des jours plus pros-
[pères.
Enfin, l'espoir au cœur, et ne redoutant rien,
Jacque — après avoir fait le signe du chrétien —
Près du marmot dormant au creux d'une javelle,
Commença les travaux de la moisson nouvelle.

" Un ravissant tableau ! Dans le cadre assombri
De l'immense forêt qui lui prête un abri,
Une calme clairière où l'on voit, flot mouvant,
Les blés d'or miroiter sous le soleil levant ;
A genoux sur la glèbe, et tête découverte,
Les travailleurs penchés sur leur faucille alerte ;
Deux enfants poursuivant le vol d'un papillon ;
Et puis ce petit ange, au revers d'un sillon,
Parmi les épis mûrs montrant sa bouche rose. . .
C'était comme une idylle au fond d'un rêve éclose.

Qu'advint-il ? On ne l'a jamais su tout entier.

“ Ce matin-là, quelqu'un, en suivant le sentier
Qui conduisait du fort à la rive isolée,
Entendit tout à coup, venant de la vallée
Où Jacque était allé recueillir sa moisson,
Quelque chose d'horrible à donner le frisson.
C'étaient des cris stridents, aigus, épouvantables ;
Et puis des coups de feu, des plaintes lamentables,
Appels désespérés et hurlements confus
Frappant lugubrement l'écho des bois touffus.
Les farouches rumeurs longtemps se prolongèrent ;
Longtemps dans le lointain des clameurs s'échan-
[gèrent ;
Et puis, sur la rivière où le bruit se confond,
Succéda par degrés un silence profond...

“ Le soir, lorsque les deux colons du voisinage
Osèrent visiter la scène du carnage,
Un spectacle hideux s'offrit à leurs regards :
Trois cadavres sanglants, défigurés, hagards,
Jacque et ses deux enfants, pauvre famille unie
Dans une même atroce et fatale agonie,
Mutilés, ventre ouvert, le crâne dépouillé,
Gisaient là sur le sol par le meurtre souillé.
Quant à la mère, hélas ! elle était prisonnière,
Sans doute condamnée à mourir la dernière
A quelque affreux gibet par l'enfer inventé.

“ On plia le genou sur le champ dévasté ;
Et, de ces cœurs naïfs glacés par l'épouvante,
La prière des morts allait monter fervente,

Lorsqu'au *De profundis clamavi*, faible et doux,
Un long vagissement venant on ne sait d'où
Répondit aussitôt comme un cri d'âme en peine.
Les colons étonnés retinrent leur haleine...

" C'était comme un sanglot d'enfant ; et, stupéfait,
Quelques instants plus tard, on trouvait en effet,
Dans le creux d'un sillon, la face contractée,
Perdu sous nn amas de paille ensanglantée,
Un enfant de six mois suffoquant à demi.
Sans doute que la mère avait de l'ennemi
Par cet ingénieux moyen trompé la rage,
Et, dévoûment sublime, avait eu le courage
De marcher à la mort d'un cœur déterminé,
Sans trahir d'un regard le pauvre abandonné !

" Or ce pauvre orphelin, ce pauvre petit être,
Dit le vieux plus ému qu'il ne voulait paraître,
Voici le vêtement qu'il portait ce jour-là ;
Et, si je le conserve avec respect, cela
Ne surprendra bien fort personne ici, j'espère,
Car cet enfant... c'était mon arrière-grand-père ! "

MISSIONNAIRES ET MARTYRS

Sceptiques ou croyants, oui, tous tant que nous
[sommes,
Courbons ici nos fronts ; ceux-là furent des
[hommes,
Des soldats du progrès, des héros et des saints.
Peut-être surent-ils, mieux encor que les autres,
Du Dieu dont ils s'étaient faits les humbles apôtres,
Comprendre ici les grands desseins.

On n'avait guère vu spectacle plus étrange
Que cette courageuse et modeste phalange
Pleine d'ardeur mystique et de projets virils,
Qui, nouveaux messagers de la parole sainte,
Traversaient l'univers pour se jeter sans crainte
Au-devant des plus grands périls.

Sol natal, amitiés, rang, fortune, espérance,
Famille, ils quittaient tout avec indifférence ;
Pas un seul qui faiblît au moment de partir ;
Et pourtant qu'allaient-ils chercher sur nos rivages,
Sinon, après la vie errante des sauvages,
La mort sanglante du martyr ?

Oh ! lorsque je parcours nos annales naissantes,
Et que, tournant du doigt ces pages saisissantes,
J'essaie à suivre un peu par la pensée, au fond
De la forêt immense encore inexplorée,
Ces immortels semeurs de la moisson sacrée,
J'en éprouve un trouble profond.

Vieux prêtres au front chauve ou lévites imberbes,
Pieds nus mais souriants, harassés mais superbes,
Aux plus mortels dangers prodiguant leurs défis,
Je crois les voir encor, dans leur ardeur sans borne,
S'enfoncer à travers l'horreur du désert morne,
Sans autre arme qu'un crucifix.

Fleuves, monts et torrents, chaleurs, pluie ou tempête,
Rien ne les décourage et rien ne les arrête ;
Narguant les jours sans pain, bravant les nuits sans [feu,
Poursuivis par les loups et guettés par lès fièvres,
L'Évangile à la main et le sourire aux lèvres,
Ils vont sous le regard de Dieu.

Où ? qu'importe ! leur zèle embrasse un hémisphère.
Sous des cieux incléments si loin que vont-ils faire ?
Quel but rêvent-ils donc qui les fait tant oser ?
Où donc est le secret du feu qui les consume ?
C'est que leur mission en deux mots se résume :
Convertir et civiliser !

Devant ces deux grands mots point d'obstacle qui [tienne !
Oui, ces fiers envoyés de la France chrétienne
N'ont qu'un vœu, qu'un désir et qu'une ambition :
Conquérir, par l'effort de vertus surhumaines,
Des âmes à l'Église, et de nouveaux domaines
A la civilisation.

Et l'un d'eux meurt de faim dans la forêt profonde ;
Un autre sur le seuil d'un village qu'il fonde,

D'un coup de tomahawk a le crâne entr'ouvert ;
Celui-ci s'engloutit sous la vague écumante ;
Celui-là disparaît, perdu dans la tourmente
D'une terrible nuit d'hiver.

Ici c'est Daniel expirant sous les balles ;
Là c'est Jogue et Goupil sur qui les cannibales
De leur instinct féroce épuisent tout le fiel ;
Plus loin c'est Lallemant, Brebeuf, d'autres encore
Qui, sous le fer cruel et le feu qui dévore,
Meurent les yeux levés au ciel.

Bien plus, ce même Jogue, indomptable nature,
Après mainte agonie au poteau de torture,
Réussit par miracle à tromper ses bourreaux ;
Mais perclus, mutilé, vers ces lieux où l'attire
La soif du sacrifice ou l'amour du martyre,
Il revient mourir en héros.

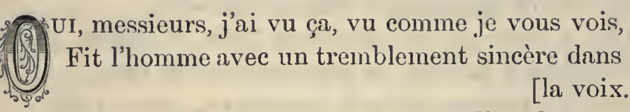
Et puis, à chaque instant, nouvelles découvertes !
Jour après jour, ce sont d'autres routes ouvertes
A travers la savane ou les fourrés épais ;
Et l'homme primitif, que tant de zèle touche,
Devenu par degrés moins sombre et moins farouche,
Offre le calumet de paix.

De nouveaux dévoûments ces preux toujours en quête,
Cent ans marchent ainsi de conquête en conquête,
Distribuant l'aurore à toute cette nuit...
Et l'Europe applaudit ces sublimes cohortes
Qui d'un monde inconnu brisent ainsi les portes
Devant le progrès qui les suit.

O mon pays, au cours des siècles qui vont naître,
Puissent tes fiers enfants ne jamais méconnaître
Ces humbles ouvriers de tes futurs destins !
Ils furent les premiers défricheurs de la lande :
Qu'on réserve toujours la plus fraîche guirlande
Pour ces vaillants des jours lointains !

Et nous, qui recueillons—oui, croyants ou scepti-
[ques—
Les éternels bienfaits que ces âmes antiques
Sur notre terre vierge ont semés en passant,
N'oublions pas qu'un jour l'arbre aux rameaux sans
[nombre
Qui protège aujourd'hui nos enfants de son ombre,
A germé dans leur noble sang !

APPARITION [20]


UI, messieurs, j'ai vu ça, vu comme je vous vois,
Fit l'homme avec un tremblement sincère dans
[la voix.
C'était par un matin brumeux du mois d'octobre ;
J'étais bien éveillé, dans mon bon sens, et sobre. . .
Ah ! pour ça, parlez-en au capitaine Augé,
Qui me vit revenir pâle et le sang figé,
Quasiment comme un mort sorti du cimetière.

J'étais allé parer ma chaloupe côtière,
Sur la pointe, là-bas, en amont des brisants,
Pour un voyage au Bic. D'après les médisants,

Dieu voulut me punir, car c'était un dimanche.
Pas plus de vent que sur la main ; mais en revanche,
Un brouillard, mes enfants, à couper au couteau.

J'avais à peine mis le pied sur le plateau,
Boum !... un coup de canon. Allons, me dis-je, qu'est-ce?
Et puis des roulements lointains de grosse caisse,
De brefs commandements en anglais, des jurons,
Des sifflements aigus, des appels de clairons,
Des bruits de porte-voix et d'armes qu'on décharge...
Le diable ! Et tout cela venant tout droit du large,
Indistinct, indécis, mystérieux, confus,
Un vrai rêve ! et sortant du grand brouillard diffus,
Comme un charivari parti de l'autre monde.

Alors, messieurs,—tenez, que le ciel me confonde
Et me punisse aussi longtemps que je vivrai,
Avec tous mes enfants, si je ne dis pas vrai,—
Par un trou du brouillard qu'on ne soupçonnait guère,
J'aperçus tout à coup huit gros vaisseaux de guerre,
De voilure inconnue et d'ancien gabarit,
Qui, poussés par un vent dont l'effet m'ahurit,
Pavillons à la corne et tout couverts de toile,
Vers les rochers du bord couraient à pleine voile.

Cette apparition dura bien peu d'instants ;
Mais, dans les déchirés des brumes, j'eus le temps
D'entrevoir à peu près comme de vagues formes
D'anciens soldats couverts d'étranges uniformes,
Qui, par masses, groupés sur les gaillards d'avant,
Jetaient mille clameurs sinistres dans le vent.

Naufrage inévitable, horrible...

—Sainte Vierge !
M'écriai-je ; et ma foi, j'allais promettre un cierge ;
Mais je n'eus pas le temps de marmotter mon vœu :
Cric ! crac !. . . dans un fracas du tonnerre de Dieu,
Je vis là, devant moi, tous ensemble, et tout proches,
Les huit grands voiliers noirs s'abîmer sur les roches.....

—Et puis ?

—Et puis plus rien ; tout comme auparavant,
Moins le brouillard chassé par le soleil levant.
Messieurs, par mon patron, le grand saint Chrysostôme,
J'avais vu les vaisseaux de l'amiral fantôme !
Ne soyez pas surpris si mes pas sont tremblants ;
C'est depuis ce jour-là que mes cheveux sont blancs !

Celui qui nous parlait était un vieux pilote,
Qui jurait ses grands dieux, son âme et saprelotte,
Que jamais il n'avait, même en vidant son broc,
Fait à la vérité le plus petit accroc.
Quoi qu'il en fût, chacun, même le plus sceptique
De ceux qu'intéressait ce récit fantastique,
En écoutant cela conté de bonne foi,
Se sentait frissonner sans trop savoir pourquoi.

Tout s'y prêtait un peu, du reste ; la chaloupe
Qui nous portait avait, sous son tribord, le groupe
Des Sept-Iles ; et là, tout près, devant nos yeux,
Moutonnaient les fatals brisants de l'île aux Œufs,
Témoins d'un des plus grands naufrages de l'histoire.

Par tout ce que la guerre a de plus vexatoire,
L'Angleterre, depuis plus de cent ans déjà,
Harassait le pays. Un jour elle jugea

Qu'il était enfin temps d'en finir. Bonne aubaine,
Les colons haletaient et respiraient à peine.
Un grand coup, hardiment et brusquement porté,
Lui conquérait un sol trop longtemps convoité,
Ruinant pour jamais la France au nouveau monde.

Sa force l'enhardit, la saison la seconde :
Vite, une grosse flotte, une armée !... Et bientôt
Québec désespérée, aux abois, ou plutôt
Comme fatalement écrasée à l'avance,
Apprend avec effroi que l'ennemi s'avance,
Et, vainqueur sans merci, sillonne en conquérant,
De ses nombreux vaisseaux le golfe Saint-Laurent.

Devant cet horizon de tempête qui gronde,
On peut se figurer l'anxiété profonde
Qui, gagnant les plus forts, bientôt régna partout
Dans le pays surpris, cerné, manquant de tout.
Québec, le boulevard, était à l'agonie ;
Et Québec prise, adieu toute la colonie !

Enfin, la garnison était au désespoir,
Quand de la citadelle on entendit, un soir,
Dans le bruit du tambour et du tocsin qui clame,
Monter de tous côtés ce cri :

—A Notre-Dame !

C'était la ville entière, hommes, femmes, enfants,
Qui, fidèles pieux ou chrétiens peu fervents,
Procession d'instinct que la foule improvise,
En masse suppliante envahissait l'église...

Et, pendant que, dans l'ombre, au pied de l'Éternel,
Résumant sa prière en un vœu solennel,
Québec s'agenouillait dans son modeste temple,
Catastrophe inouïe, horrible, sans exemple,
Sur ces rocs où, dit-on, son fantôme revient,
La flotte de Walker se perdait corps et bien !

On dit que l'amiral, par force ou perfidie,
En route, à la nuit close, en un port d'Acadie,
Avait pris à son bord un loup de mer errant
Qui connaissait à fond les eaux du Saint-Laurent,
Et, pistolet au poing, l'avait, fatal pilote,
Imprudemment forcé de diriger la flotte.

L'obscur héros, trompant nos agresseurs haïs,
S'était suicidé pour sauver son pays !

SOUS LA STATUE DE VOLTAIRE

CECI, c'est donc Voltaire !
Oui, je reconnais là
Ce " sourire hideux " que Musset flagella.
Le bronze grandit l'homme et lui donne du torse ;
Mais c'est bien là toujours la même lèvre torse,
Qui, de miel pour les rois—ô rictus exécré !—
Soixante ans insulta tout ce qui fut sacré,
Et dont, ô mon pays, sur ta sainte blessure,
Vint rejaillir un jour la lâche éclaboussure.
Donc te voilà, Voltaire ! eh bien, lève un instant
La membrane qui bat sur cet œil clignotant ;

Dresse la tête, et puis laisse tomber le tome
Que tu tiens à la main. Bien! maintenant, grand homme,
De ta bouche détends un peu les plis amers,
Et regarde là-bas, au bout des vastes mers!

Vois-tu ces champs sans nombre où les moissons abon- [dent?
Ce fleuve sillonné par des flottes que bondent
Les richesses des deux hémisphères? Vois-tu
Ce progrès qui, sortant de tout sentier battu,
Loin du pâle émeutier comme des cours serviles,
Défriche la forêt pour y fonder des villes?
Vois-tu ces bourgs nombreux et ces fières cités,
Où fleurissent en paix toutes les libertés,
D'où les produits du sol et celui des usines
S'en vont alimenter les nations voisines,
Où tout un peuple enfin, généreux et vaillant,
Grandit, et sait encor prier en travaillant?

Tu vois tout, n'est-ce pas?
Très bien, regarde encore!

Plus loin! vois ce pays immense que décore
Un ciel fait pour nourrir des poitrines d'airains,
Sol auquel il ne faut que des bras et des reins
Pour que ses prés sans borne et ses plaines fécondes
Deviennent à jamais le grenier des deux mondes!
Enfin, vois tous ces grands territoires ouverts
Aux avatars futurs d'un nouvel univers,
Où serpente déjà la route colossale
Qu'avait rêvée un jour Cavelier de La Salle,
Empire qui, baigné par ses trois océans,
Peut embrasser l'Europe entre ses bras géants!

Et dis-moi maintenant, de ta voix satanique
Qui crut pouvoir flétrir par sa verve cynique,
Dans un libelle atroce, ignoble, révoltant,
L'héroïne que tout bon Français aime tant!
De ta voix qui, mêlant l'ironie à l'astuce,
Raillait la France afin de mieux flatter la Prusse,
Et qui savait si bien, ô galant troubadour,
En huant Jeanne d'Arc chanter la Pompadour !
Dis-moi, de cette voix tant de fois sacrilège,
Ce que valaient pourtant *quelques arpents de neige !*

RENOUVEAU

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souviens :—c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de mai dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arome printanier.

Ce jour-là, tout riait ; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux ;
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante ;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds. .
La linotte chantait sa gamme éblouissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours·

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,
Mon cœur,—j'ai quelquefois de ces heures moroses,—
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums ;
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons ?
Épanouissement du cœur qui se révèle !
Des naïves amours mystiques floraisons !

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore. .
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

II

Et je revins chez moi, ce soir-là, sombre et triste..
Mais quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande, ranimée,
Étaler au soleil son prisme aux cent couleurs;
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs!

La nature avait mis sa robe des dimanches..
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec ces plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

O Temps! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,
Sois béni! car, par toi, les tiges moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur!

Dans l'épreuve, par toi l'espérance nous reste..
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes:
Après les jours de froid viennent les jours de mai;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé!

LE PREMIER JANVIER

Tempus edax rerum.

VENTS qui secouez les branches pendantes
Des sapins neigeux au front blanchissant ;
Qui mêlez vos voix aux notes stridentes
Du givre qui grince aux pieds du passant ;

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
Quand l'onde glacée entre en ses fureurs ;
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues
Qui troublez du soir les saintes horreurs ;

Craquements du froid, murmures des ombres,
Frissons des forêts que l'hiver étreint,
Taisez-vous !.. Du haut des vastes tours sombres,
La cloche a jeté ses sanglots d'airain !...

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,
Le bronze a sonné douze coups,—minuit !
C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême
Que le présent jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,
Rapide moment sitôt emporté,
Cet instant qui naît et qui nous échappe
A fait faire un pas à l'éternité !

Plus prompt que l'éclair ou l'oiseau qui vole,
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus,
Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus.

Un an vient de fuir, un autre commence...
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,
Vous qui disséquez la nature immense,
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils ?

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre ;
Où vont nos destins à peine aperçus ;
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre
Avec nos bonheurs nos espoirs déçus ;

Ils vont où s'en va la vaine fumée
De tous nos projets de gloire et d'amour ;
Où va le géant, où va le pygmée,
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour ;

Où vont nos sanglots et nos chants de fête,
Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants,
Où va le zéphyr, où va la tempête,
Où vont nos hivers, où vont nos printemps !...

Temps ! éternité ! mystère insondable !
Tout courbe le front devant vos grandeurs ;
Problème effrayant, gouffre inabordable,
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs ?

Atomes sans nom perdus dans l'espace,
Nous roulons sans cesse en flots inconstants ;
Seul le Créateur, devant qui tout passe,
Immuable, plane au-dessus des temps.

LA TOMBE DE CADIEUX [21]

Sur un îlot désert de l'Ottawa sauvage,
Le voyageur remarque, à deux pas du rivage,
Un tertre que la ronce achève de couvrir :
Un jour, quelqu'un ici s'arrêta pour mourir.

L'humble tombe des bois n'a ni grille ni marbre ;
Mais, poète naïf, à l'écorce d'un arbre
Cet étrange mourant confia son regret,
Jetant sa plainte amère au vent de la forêt.
La légende a doré cette histoire touchante :
L'arbre n'est plus debout ; mais le peuple qui chante,
Bien souvent, au hameau, fredonne en soupirant
La complainte qu'alors chanta Cadieux mourant.

. . . .

O sinistre Ottawa, combien de sombres drames
Dieu n'a-t-il pas écrits dans le pli de tes lames
Et sur les flancs rugueux de tes âpres récifs !
Dans les ombres du soir, combien de cris plaintifs,
Combien de longs sanglots, combien de plaintes vagues
Ne se mêlent-ils pas aux clameurs de tes vagues ?
Ah ! c'est que, sous tes flots et dans les sables mous,
Bien des corps délaissés dorment dans les remous !

Ceux-là n'ont pas même eu leurs quelques pieds de [terre :
Leur linceul est l'oubli, leur tombe est un mystère.
Jamais, au fond des bois, le touriste rêvant
Ne lira leurs adieux sur le bouleau mouvant ;

Et, le soir, au foyer, nulle voix printanière
Ne mêlera leurs noms aux chants de la chaumière.
Pour eux nuls souvenirs, nul bruit de pas aimés...
Dans vos tombeaux errants, pauvres perdus, dormez !

LE NIAGARA

L'ONDE majestueuse avec lenteur s'écoule ;
Puis, sortant tout à coup de ce calme trompeur,
Furieux, et frappant les échos de stupeur,
Dans l'abîme sans fond le fleuve immense croule.

C'est la chute ! son bruit de tonnerre fait peur
Même aux oiseaux errants, qui s'éloignent en foule
Du gouffre formidable où l'arc-en-ciel déroule
Son écharpe de feu sur un lit de vapeur.

Tout tremble ; en un instant cette énorme avalanche
D'eau verte se transforme en monts d'écume blanche,
Farouches, éperdus, bondissant, mugissant...

Et pourtant, ô mon Dieu, ce flot que tu déchaînes,
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,
Respecte le fétu qu'il emporte en passant !

LES OISEAUX DE NEIGE

Quand le rude Équinoxe, avec son froid cortège,
Quitte nos horizons moins inhospitaliers,
Sur nos champs de frimas s'abattent par milliers
Ces visiteurs ailés qu'on nomme *oiseaux de neige.*

Des graines nulle part! nul feuillage aux halliers!
Contre la giboulée et nos vents de Norvège,
Seul le regard d'en haut les abrite, et protège
Ces courriers du soleil en butte aux oiseliers.

Chers petits voyageurs, sous le givre et la grêle,
Vous voltigez gaîment, et l'on voit sur votre aile
Luire un premier rayon du printemps attardé.

Allez, tourbillonnez autour des avalanches;
Sans peur, aux flocons blancs mêlez vos plumes blan-
[ches :
Le faible que Dieu garde est toujours bien gardé!

PREMIÈRE COMMUNION

Près de toi, ce matin, Jeanne, chacun s'empresse;
On te choie, on t'embrasse; et ceux que tu chéris,
Pour te manifester leur joie et leur tendresse,
Ne peuvent pas trouver de mots assez fleuris.

Dès l'aurore, on t'a mise en belle robe blanche ;
Tu devrais te sentir radieuse ; et pourtant
Ton front si doux, si pur, ainsi qu'un lis qui penche,
S'incline tout rêveur sous son voile flottant.

Je comprends : aujourd'hui les choses de la terre
Ne sauraient captiver ton oreille ou tes yeux ;
Tremblant et recueilli devant le grand mystère,
Ton cœur se ferme au monde et s'ouvre pour les cieux.

Ah ! c'est que, tout à l'heure, à la lueur des cierges,
Au parfum de l'encens, au bruit des saintes voix,
Tu vas rompre le pain des anges et des vierges,
Et recevoir ton Dieu pour la première fois !

Ton Dieu, le Dieu de tous, le Tout-Puissant, le Maître
Devant qui le ciel même hésite épouvanté,
Le Roi, le Saint des saints !. . . Et ton cher petit être
S'émeut d'effroi devant l'auguste majesté.

Tu frémis en songeant que l'arbitre du monde,
Que le souverain chef qui commande en vainqueur
Aux étoiles des cieux comme aux gouffres de l'onde,
Jeanne, dans un instant, va descendre en ton cœur.

Dieu, pour toi, c'est Celui qui d'un mot peut dissoudre
Et plonger au néant des milliers d'univers ;
C'est le mont Sinaï tout couronné de foudre ;
C'est le grand Juge au seuil des firmaments ouverts.

Enfant, détrompe-toi ! Ne tremble pas, espère !
Dieu n'est pas seulement le puissant créateur ;
S'il est le souverain, il est aussi le père ;
Plus encor que le Maître, il est le bon Pasteur.

Il s'éprend de pitié devant sa créature ;
Les humbles sous son aile ont toujours un abri ;
C'est la grande bonté planant sur la nature,
L'universel amour sur son œuvre attendri !

Pour son immensité tu n'es pas trop petite ;
Bergers et potentats à ses yeux sont pareils ;
S'il créa l'astre, il fit aussi la clématite ;
Le brin d'herbe pour lui vaut le roi des soleils.

Il a fait le printemps, la lumière, les roses,
Le vol de l'hirondelle et le chant du bouvreuil ;
Et c'est lui qui, charmante entre toutes ces choses,
Fait luire en ce moment cette larme en ton œil.

Rassure-toi ; Jésus est un Dieu doux et tendre ;
Il aime à se pencher sur tous les cœurs fervents ;
Et puis, n'a-t-il pas dit (heureux qui sait l'entendre) :
"Laissez venir à moi tous les petits enfants ?"

A genoux ! ne crains rien, souris : la faute d'Ève,
Pour ta sainte candeur Dieu l'efface aujourd'hui ;
Car la communion, c'est un coin qu'il soulève
Du voile qu'elle a mis entre la terre et lui.

Et quand il descendra sur ta lèvre profane,
Que tu t'épancheras dans son doux entretien,
Prie un peu pour celui qui voudrait bien, ô Jeanne,
L'aimer avec un cœur aussi pur que le tien !

———

MESSE DE MINUIT

C'est Noël. Bébé dort sous ses tentures closes,
Rêvant, les poings fermés sur ses yeux alourdis,
De beaux jouets dorés, de fleurs fraîches écloses
Dans les jardins du paradis.

Au dehors on entend des voix ; la foule passe,
Calme, écoutant au loin le clocher plein de bruit,
Qui jette sa clameur sonore dans l'espace
A tous les échos de la nuit.

Maîtres et serviteurs, qu'un symbole égalise,
De crainte d'éveiller le bébé rose et frais,
Pieux et recueillis, pour se rendre à l'église,
Passent le seuil à pas discrets.

Il est minuit bientôt. Seule, la jeune mère
Reste auprès du berceau que son amour défend,
Oubliant tout, chagrins, soucis, la vie amère,
Pour ne songer qu'à son enfant.

Il est là sous ses yeux, son trésor, qui sommeille,
Innocent et serein, tandis qu'au ciel profond
Resplendit pour lui seul la vision vermeille
Que les blonds chérubins lui font.

La mère enfin se lève, anxieuse, attentive,
Et, dans les petits bas au chevet suspendus,
D'une main tout émue elle glisse, furtive,
Joujoux et bonbons confondus.

Puis, tombant à genoux, jusqu'aux pleurs attendrie,
Plus folle que son fils, plus riche que Crésus,
Murmure en son orgueil :—Comme vous, ô Marie,
J'ai mon petit Enfant-Jésus !

LE PREMIER DE L'AN

C'EST le premier de l'an ! Allégresse partout !
On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se [choie...
Mais le premier de l'an, pour les petits surtout,
Est un jour d'ineffable joie.

Pour les enfants la vie est un céleste accord,
Chaque nouvelle année au bonheur les invite :
A cet âge naïf on ne sait pas encor
Combien le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est profond ;
Ces cœurs que rien ne blesse ont en eux leur dictame ;
Et pourtant qui dira ce qui se passe au fond,
Quelquefois, de la petite âme ?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux,
Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide,
Des sanglots plein la voix, des larmes plein les yeux,
Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti, par la mort emporté ;
—Pères qui m'entendez, Dieu vous garde les vôtres !—
Ils ne blasphèment pas, non, car en sa bonté
Le ciel leur en a donné d'autres.

Tous trois sont là, groupés au milieu de monceaux
De cadeaux radieux : bonbons, tambours, épées,
Chevaux de bois, soldats de plomb, frêles berceaux
Où dorment de roses poupées.

Oh ! les bons cris de joie ! oh ! la franche gaîté !...
Doux échappés du ciel, que je voudrais décrire
Ce timbre d'innocence et de sérénité
Qui sonne en votre éclat de rire !

Le cœur gonflé, le père ose à peine parler ;
Et, tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue,
La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler
Deux grosses larmes sur sa joue.

—Allons, dit le brave homme, en couvrant de baisers
Les petits innocents à la voix de mésanges,
Ces jouets sont à vous. prenez et divisez
Entre vous trois, mes petits anges..

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné :
" Pour qui, dit le papa, cette autre part entière ? "
Et, levant ses grands yeux : " C'est, répondit l'aîné,
Pour petit frère au cimetière ! "

LES ROIS

Voici les Rois. La joie est vive à la maison.
De la cuisine on sent comme une exhalaison
De mets appétissants, de choses succulentes ;
Ustensiles brunis, lames étincelantes,
Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis,
En tintements joyeux mêlent leur cliquetis.
Dans la salle à manger tout prend un air de fête ;
Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête ;
Au salon quelqu'un joue un air étourdissant ;
Le lustre du plafond rutile incandescent,
Et met des plaques d'or sur les argenteries.
La porte entre-bâillée a des chuchoteries
Au rythme clair et gai comme un allegretto.
C'est la voix des petits qui parlent du *gâteau*,
Du gâteau merveilleux à la croûte dorée,
A la mie odorante, et qui, pour la soirée,
Désignera bientôt, dans ce groupe enfantin,
La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines,
Petits voisins avec les petites voisines,
Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants...
Oh ! les moments bénis que ces fêtes d'enfants !
—Je serai roi, dit Paul.
—Et moi, je serai reine,
Dit Louise.
—Attendez, c'est moi la souveraine,

S'écrie Héva ; j'aurai des tas de bijoux d'or.

—Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor

De soldats.

—Pas du tout, dit Albert qui s'approche ;

C'est moi le roi : j'aurai des bonbons plein ma poche !

—Non, non !

—Si ! si !

Les voix se taisent tout à coup :

On venait de frapper à la porte ; et, debout
Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,
Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.
Cette apparition ne dura qu'un instant.

—Allons, cria le père ; à table, on nous attend !
Il ne faut pas laisser froidir ces bonnes choses.

Et tous ces blonds minois et ces figures roses,
Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,
Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire,
Lorsque, tout étonnée :

—Hein ! voyons, dit la mère,

Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?

Tout aussitôt,

Chacun de s'écrier :

—Où donc est le gâteau ?

—Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne.

—Plus de gâteau ! reprend le père ; elle est bien [bonne !
Qu'est-il donc devenu ? Quelqu'un l'aurait-il pris ?

Et les petits enfants protestent tout surpris.
Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse,
Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

—Toi, Jeanne ?...

Et la petite avoue en bégayant :

—Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé, que l'aveu rassérène :

—Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne ; c'est toi, la reine !

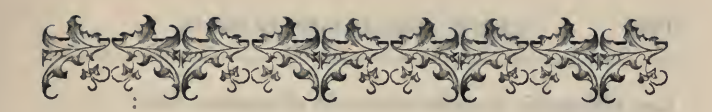


L'ABBÉ APOLLINAIRE GINGRAS

L'ABBÉ A. GINGRAS

(1847)

M. L'ABBÉ APOLLINAIRE GINGRAS *est né à Saint-Antoine de Tilly, le 8 mars 1847. Ordonné prêtre en 1873, il est aujourd'hui curé à Château-Richer: il l'avait été auparavant à Saint-Fulgence du Saguenay, à Saint-Édouard de Lotbinière et à Sainte-Claire, dans le diocèse de Québec. L'abbé Gingras a publié, en 1881, un volume de poésies :* Au foyer de mon presbytère, poèmes et chansons.



FEU DE JOIE AU CIMETIÈRE

VOYEZ : déjà l'automne empourpre nos érables.
Les beaux jours ont pâli : dans ses chaudes éta-
Le laboureur déjà fait rentrer chaque soir [bles
Son grand troupeau beuglant, roux, cendré, blanc et
[noir.
Ces foins verts, ces blés d'or, qu'ont surveillés les
[anges,
Vont sur des chars plaintifs s'abriter dans les granges ;
La faux du moissonneur a bien passé partout. . .
Un champ seul par oubli semble rester debout :
Un pré jaune, et taillé dans l'ombre de l'église,
Ondule encore et jase au souffle de la brise.
C'est un étrange enclos : il y pousse à la fois
De sauvages rosiers, des foins hauts et des croix.
Quelque matin, le prêtre, au sortir de sa messe,
Dit au bedeau : " Remi, coupe ce foin qui presse."
Et le bedeau s'en va couper ces foins épais
Que la grange, pourtant, n'abritera jamais.
Ce foin reste au saint lieu : l'agneau, le bœuf et l'âne
Ont le pied trop vulgaire et la dent trop profane
Pour broyer sans respect, dans leurs repas hideux,
Le foin sacré qui pousse au-dessus des aïeux !
Dans un coin retiré de l'humble cimetière,
Un feu, le soir venu, s'élève avec mystère.

Les villageois bientôt arrivent chapeaux bas :
On prie, on se regarde, on ne se parle pas,
Mais l'on semble écouter : dans l'ombre et le silence,
Le mystique brasier parle avec éloquence.
Ils viennent des tombeaux, ces foins longtemps discrets,
Et la tombe chrétienne a de si doux secrets !
Chaque brin qui pétille ou se tord dans la flamme,
Semble rire ou pleurer comme ferait une âme.
Il semble que ce soir, sur les ailes du feu,
Les amis disparus montent vers le ciel bleu.
C'est pour nous consoler par ces aimables rêves,
Doux brasier, que dans l'air tu brilles et t'élèves !
Voilà pourquoi surtout, doré de ton reflet,
Le vieux prêtre te fait flamber avec respect.
Il sait que ce qui brûle est sorti d'une terre
Fécondée avant tout par l'Église en prière.
Ces foins perdus, poussés sur le champ de la mort,
Ces rosiers, ces glaïeuls, cette ronce qui mord,
Ont germé dans un sol imprégné d'eau bénite,
Et sont purs comme sont les cheveux d'un lévite.
Le pasteur veut qu'ici, dans le calme et l'amour,
Les cendres du bûcher restent jusqu'au grand jour !
Car, tout ce qui nourrit cette flamme sereine
A poussé dans un sol fait de poussière humaine.
Cette moisson du deuil, ces foins, ces arbrisseaux,
Tout cela prit racine au sein des noirs tombeaux.
Aux jours les plus dorés de l'été, quand la brise
Passait sur cet enclos comme une hymne d'église,
Elle semblait tout bas, en frôlant le gazon,
Dire un *De profundis* qui donnait le frisson.
Et quand le vent, la nuit, secouait la crinière
Des vieux saules, des ifs, de la haute bruyère,

Le passant s'arrêtait, collait l'oreille au mur,
Et disait: " Les défunts parlent ce soir, bien sûr ! "
Dans cet enclos fermé, les enfants du village
Ne cueillaient ni les fleurs, ni la mûre sauvage:
Seuls, dans ces doux gazons, les oiseaux du bon Dieu
Becquetaient sans clameurs les fraises du saint lieu.
Et le bedeau lui-même (un brave chrétien, certe !)
Avait fauché ce pré la tête découverte.

***

Frères ! le feu se meurt: gardons comme un trésor
Le doux enseignement qui s'en dégage encor :
C'est que la sainte Église, oubliant leurs misères,
Honore ses enfants jusque dans leurs poussières !

MIRAGE

Au cap Tourmente, un jour, je m'étais hasardé
De grimper. Sans mourir, j'avais escaladé
L'un de ces monts hardis qui de nos Laurentides
Font comme un long ruban de vertes pyramides:
Déserts voisins du ciel, déserts frais et riants
Où mènent bien ou mal des escaliers géants.
Si près du firmament, à l'ombre, et sur la mousse,
Vous l'avez éprouvé, la rêverie est douce.
Les bluets étaient verts ! je laissai mon regard
—Papillon philosophe— errer loin au hasard.

Encadré de verdure, et souriant de joie
Comme un enfant couché sur des coussins de soie,
Un lac, miroir d'azur, dormait dans le lointain ;
C'était un lac superbe, un féerique bassin.
A l'entour, des bosquets, la tête renversée,
Comme une autre forêt fraîchement nuancée,
Formaient silencieux, au fond, sous le flot noir,
Un mirage immobile et bien splendide à voir.
Le lac semblait profond. Voyez ce blanc nuage
Qui le traverse au loin, bien loin ! sa molle image
Comme en un second ciel vogue au fond du bassin.
De quelle profondeur est donc ton large sein,
O beau lac transparent ! O lac ! tu parais être,
Donnant sur l'infini, quelque riche fenêtre !

J'y descends. Je détache un canot de pêcheurs
Qu'embarrassaient un peu des nénuphars en fleurs.
Je détache, et je pousse... Illusion magique !
Qu'était donc devenu mon petit Pacifique,
Si limpide, de loin, et surtout si profond ?
Mon aviron tout court en atteignait le fond !
Je pousse jusqu'au large, et même phénomène :
Ma nacelle d'écorce y flottait avec peine.
Ce bassin, cet abîme,—un mirage réel !
Ce lac, de loin profond, profond comme le ciel,
Où vous eussiez à peine osé jeter la sonde ;
Ce lac, mince et brillant, c'est l'amitié du monde !
Et qu'eût-il fallu faire, en effet, pour trouver
L'insondable infini que l'homme aime à rêver ?
Monter à ce vrai ciel, océan sans rivage,
Dont ce beau lac n'était qu'un miroir, qu'une image.!

PEINE INCONNUE

(L'enfant mort sans baptême.)

Vers l'église, à travers l'humble et riant village,
La carriole emportait l'élégant compérage
Dont les éclats de rire, heureux et spontanés,
Couvraient parfois le chant des grelots argentés.
Pas un n'eût critiqué cette allure bruyante :
Au hameau, l'étiquette est facile, indulgente.
Du reste, un compérage est toujours en humeur :
Un chrétien pour le ciel ! mais, c'est un vrai bonheur !
Presque à chaque maison, si l'on voit la carriole,
On jette aux braves gens quelque bonne parole :
–Salut, Pierre !–Eh ! bonjour !–Vive le fruit nouveau !–
Courage, sapristi ! Ton blé sera plus beau !—
Encore un ? Est-ce pour compléter la douzaine ?—
Allons, Pierre, à l'année engage une marraine !—
Une pièce de terre ! Encore une !—A ce train,
Tu vas payer la dîme !–Au moins, c'est du beau grain !

Et le père, enchanté, rit dans sa barbe grise.
Il a déjà porté dix marmots à l'église ;
Mais, bah ! calme et joyeux, il a l'air de songer :
" Quand Dieu fait une bouche, il fait de quoi manger !
Dieu fait l'hiver et fait au bois pousser les bûches.
Il peuple les berceaux, mais il remplit les huches ! "
A cette foi naïve, à ce bonheur serein,
Répond la bonne humeur de Joseph, le parrain.

“ Sur mon credo, dit-il souvent à la marraine,
Je ne suis pas très ferme : aide-moi, Madeleine !
Si je m'enbrouille un peu, je baisserai le ton,
Ou je ferai semblant d'ajuster un bouton. . .
Toi, pousse ton latin : secours-moi de la gorge.
Tiens, voici comme acompte un chèque en sucre d'orge.
—Ah ! du latin, tu sais, j'en ai juste pour moi :
Charité, par chez nous, ça commence par soi ! ”

Parfois, de son côté, la porteuse est novice.
Elle ne sait pas trop quand il faut qu'on déplisse
Ce maillot, compliqué de rubans, de galons.
Elle connaît bien mieux sa rubrique aux chaudrons !
—Mère, calmez-vous donc ! le curé n'est pas bête :
Il saura bien sans nous lui déterrer la tête !
—Tenez, ne riez pas : je suis toute à l'envers,
Et je ferai bien sûr des choses de travers.
Dame ! pour vous, farceurs, bien facile est la tâche :
Vous dites cinq, six mots, que le curé vous mâche !
—Chut ! trève de babil ! car le curé dira
Que nous avons chômé les noces de Cana ! ”

Et l'on filait au trot des fumantes montures,
Le cœur dans la gaîté, le nez dans les fourrures.

Dieu les garde !
Au logis, la mère, presque en deuil,
Sur son oreiller blanc ne pouvait clore l'œil.
Le rose petit être avait paru si frêle !
Un noir pressentiment s'était emparé d'elle.
On avait près du lit placé le berceau neuf :
Vrai nid d'enfant Jésus, moins la paille et le bœuf.

A son âme inquiète, à son cœur en délire,
Le berceau radieux tantôt semblait sourire
Comme un nid printanier qui demande un oiseau,
Tantôt prenait les airs d'un froid petit tombeau !
C'était long, pour l'enfant, qu'un voyage à l'église !
A travers tout son cœur soufflait la froide brise !
Et puis elle entr'ouvrait ses blancs rideaux de lin,
Jetait, par la fenêtre, un regard au chemin.
Elle prêtait l'oreille, et trouvait, sans reproches,
Qu'il tardait à venir, le son joyeux des cloches !
Elle disait : “ Voisin, sortez de la maison :
De nos grelots d'argent n'est-ce pas la chanson ? ”
On la calmait un peu par des plaisanteries
Tout pleines d'assurance et de gaîté remplies.
Mais elle, sans prêter l'oreille aux doux propos,
Fiévreuse, et repoussant l'espoir et le repos :
“ Mon Dieu, pardonnez-moi : j'ai des terreurs étranges :
A ce même lit blanc j'ai déjà vu dix anges,
Au retour de ce bain qui fait enfant de Dieu,
M'arriver tout vermeils, l'œil et la joue en feu.
N'aurais-je pas goûté, comme je devais faire,
Le bonheur de baiser, moi pauvre indigne mère,
Le front, l'auguste front de ces purs chérubins ?
Dieu veut-il m'en punir ? ”
Les grelots argentins
Chantant alors au loin leur chant mélancolique,
Faisaient japper le chien couché sous le portique.
Le tardif compérage arriva, mais, hélas !
Plus pâle par le deuil que par les blancs frimas,
Morne !—Ce n'était plus cet équipage en vie
Dont la joie au départ à tous faisait envie,
Dont la franche gaîté, le rire et les bons mots
Semblaient jaillir au bruit des sonores grelots !

On n'alla pas de suite au chevet de la mère :
Dans un triste silence, et comme avec mystère,
Dans la pièce voisine on déposa l'enfant,
Et l'on y chuchota l'espace d'un instant,
D'un siècle pour le cœur de la mère inquiète.

Enfin, on l'aborda : la mère était muette !
Son cœur avait compris la mort du nouveau-né,
Comme on comprend la foudre avant qu'il ait tonné.
Quand on avait ouvert, en écartant la frange,
Le maillot dans lequel devait éclore un ange,
Tout le monde à l'église avait pâli d'abord :
Dans ses bras, la porteuse avait un enfant mort !
Le front blanc, l'œil éteint, de ses lèvres de cire
Comprimant tristement un innocent sourire,
L'enfant semblait avoir en mourant murmuré :
Adieu, beau paradis ! adieu ! tu m'es fermé !

***

L'hiver s'était enfui. Le printemps gai, vivace,
Le printemps parfumé rayonnait avec grâce
Sur les cercueils voilés par de bons gazons verts
Comme sur les tombeaux fraîchement recouverts.
Tous les soirs à pas lents et presque à la même heure,
Une femme passait au seuil de sa demeure.
Qu'il plût ou qu'il fit beau, qu'il fit chaud, qu'il fit froid,
Au fond du cimetière elle poussait tout droit.
L'étrange assiduité de ce pèlerinage
Intriguait quelque peu le curé du village.
Le pasteur au village était curé nouveau :
Il n'était pas au fait des secrets du hameau.

Mais le prêtre aime à lire au fin fond de chaque âme,
Même au risque parfois d'y découvrir un drame.
Pour guérir ses chagrins, médecin plein d'espoir,
Il la suivait des yeux, maintenant, chaque soir.
Or, voici tout ce que, de sa calme fenêtre,
Voici ce que bientôt découvrit le vieux prêtre :
La mère, comme une ombre à qui manque la voix,
Allait prier tout bas devant deux pauvres croix.
Pendant qu'elle priait doucement inclinée,
Le sol buvait ses pleurs comme il boit la rosée.
Puis elle franchissait un filet d'eau perdu,
Le pied comme le cœur par des ronces mordu.
Là, d'incultes buissons, touffus mais sans mystère.
La croix, la croix pieuse au branchage sévère ;
La croix, cet arbre nu ; la croix, ce buisson noir
Sur qui l'œil ne voit rien, mais où mûrit l'espoir !
La croix dans cet endroit ne prend jamais racine :
Ce coin du sol n'est pas une terre divine !
Et la mère pourtant tombait là tout en pleurs :
Elle y priait pourtant, et plus longtemps qu'ailleurs !
Elle y versait, suivant sa poignante coutume,
Non plus quelques sanglots, mais des flots d'amertume !
Comme une urne qu'on penche et que l'on vide à net,
Son cœur semblait verser jusqu'au dernier regret !

Le pasteur (car lui-même avait un cœur sensible)
Essaya d'adoucir cette peine indicible.
" L'Église, lui dit-il, n'a jamais prononcé
Sur le sort d'un enfant qui n'est pas baptisé.
Ces enfants, il est vrai (ce dogme, il faut le croire),
Ne verront jamais Dieu rayonnant dans sa gloire.

Mais vous-même, songez : souffrez-vous bien, ma sœur,
De n'avoir jamais vu le ciel ni sa splendeur ?
Ces innocents proscrits n'ont jamais, même en rêve,
Entrevu le beau ciel où le baptême enlève :
Ils n'ont jamais vu Dieu ; Dieu leur est inconnu :
L'œil ne regrette rien de ce qu'il n'a pas vu.
Cette soif de voir Dieu, dont au ciel l'âme brûle,
Pour eux n'existant pas, leur peine serait nulle...
Sans vouloir, pauvre sœur, sans vouloir, croyez-moi,
Sécher vos pleurs amers aux dépens de la foi,
Le pieux Augustin, et saint Anselme encore,
Deux savants et deux saints que notre Église honore,
Ont émis sur ce point, et non certe au hasard,
Des doctrines qui sont un baume et non un dard.
Les Limbes, ces prisons qui font frémir la mère,
Ne sont peut-être pas sans joie et sans lumière.
On y goûte peut-être un bonheur naturel,
Et, jusqu'en ces cachots, Dieu sera paternel !"
Les pleurs ne mouillaient plus sa paupière surprise ;
Mais son cœur de nouveau soudainement se brise ;
Puis avec cet accent de désespoir profond
Qui fait voir que le cœur est meurtri jusqu'au fond :
" Mon père ! vous parlez mieux qu'un ange, oh ! sans [doute !
Mais, tenez, permettez que je file ma route :
La mort même, la mort ne pourrait adoucir
Ce chagrin qui me ronge et qui me fait mourir !
L'un de mes chers enfants a péri dans les flammes,
Un autre est mort martyr : qu'il a versé de larmes !
Ma vie, ô bon monsieur, fut un long chapelet
A grains noirs, soyez sûr ; mais il vous ennuîrait.
Je crus avoir vidé jusqu'au fond le calice :
Mon père, il me restait un plus navrant supplice !

Je crus à toute épreuve avoir enfin goûté :
J'oubliais un poignard des mères redouté,
Une peine sans nom, le seul chagrin peut être
Que ne pourrait sonder l'œil ni le cœur du prêtre !
Mon bon père, pardon, je le redis encor :
Vous ne pourrez comprendre, avec votre cœur d'or,
Ce chagrin meurtrier, cette sauvage épine,
Qui, vivante, remue au fond de ma poitrine !
Jamais ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est une vérité,
Je ne verrai jamais cet enfant regretté,
Jouant au paradis avec ses autres frères,
Mêlant avec les leurs ses chants et ses prières.
O calice rempli de vinaigre et de fiel !
Je ne verrai jamais cet enfant, même au ciel.
Ah ! le ciel ! Autrefois, dans mes jours les plus sombres,
J'aimais à l'admirer avec ses feux, ses ombres.
J'aimais à contempler ces beaux pays d'azur,
Quand mon âme était triste et que l'air était pur.
Je me disais, assise au seuil de ma demeure :
" Là l'allégresse, au moins, si dans ce monde on pleure !
Mais le ciel ! quand mes yeux s'y portent aujourd'hui,
Les étoiles m'ont l'air d'y scintiller d'ennui :
Le ciel me semble en deuil !—Est-ce un péché, mon père,
De demander à Dieu, dans une humble prière,
D'aller après ma mort dans les Limbes ? Peut-il
M'accorder comme un don ce consolant exil ?
Dans la cité divine, au milieu de merveilles
Qui surprendront nos cœurs, notre œil et nos oreilles ;
Dans ces palais d'en haut, dans ce pompeux séjour
Où l'on boira la joie et la paix et l'amour,
Comme ici-bas l'on boit dans nos champs l'eau courante,
Dieu pourra se passer, bien sûr, de sa servante !

Le ciel me manquera sans que je manque au ciel :
Mon enfant a besoin du baiser maternel !
Dieu me pardonnerait mon exil volontaire,
Et loin de Dieu mon ange aurait du moins sa mère !
Comme je volerais passer l'éternité
Avec mon seul enfant loin du ciel rejeté !

—Non, pas l'éternité, lui répondit le prêtre ;
Mais Dieu, dans son amour, vous permettra, peut-être,
De franchir quelquefois le seuil du paradis
Pour descendre au pays de ces pauvres proscrits,
Pour revoir votre enfant. . .
—Que dites-vous, mon père !. . .
—Ma sœur, Dieu pour là-haut garde plus d'un mystère!
D'abord, ton cœur en deuil appelle ton enfant :
Jésus saura combler l'endroit laissé vacant.
Et puis, qui sommes-nous pour sonder ses abîmes ?
Sied-il au moucheron de mesurer les cimes ?
Les Limbes ! à notre œil Dieu clot ce noir séjour ;
Mais nous savons ceci : son cœur est fait d'amour !
Sur ces pauvres enfants Dieu garde le silence :
Au hasard nous irions nous tourmenter d'avance ?
Qui sait si leur exil, nuageux mais vermeil,
N'aura pas comme ici ses fleurs et son soleil ?
Jamais, ma sœur, jamais le bon Dieu sur ces choses
N'a défendu d'avoir les espoirs les plus roses.
Je disais "noir séjour :" mon Dieu, qu'en savons-nous ?
Qui nous dit que plus tard, sous un ciel clair et doux,
Ces enfants n'auront pas, pour superbe héritage,
Cet univers, doré du feu de ton visage ?
C'est notre espoir, à nous, notre invincible espoir :
Ces enfants n'iront pas dans un exil trop noir !

Je crois (et plus d'un saint nourrit cette espérance),
Je crois que ces enfants vivront dans l'abondance.
Ils auront pour prison ce splendide univers,
Avec ses lacs brillants, ses bosquets toujours verts.
Pour oublier le ciel, ils auront sur la terre,
Cet Éden d'autrefois d'où fut chassé leur père.
Espoir, espoir en Dieu ! Sèche, oh ! sèche tes pleurs.
Pourquoi le jour, la nuit, te créer des douleurs ?
O mère ! ouvre à ma voix ton âme et ton oreille ;
Car voici ce que dit l'espérance vermeille :
Cet enfant qui t'est cher, cet enfant regretté,
Tu peux goûter encor son sourire enchanté !
Du ciel tu le verras folâtrer dans la plaine,
Ou cueillant, tout pensif, l'œillet, la marjolaine,
Pour en faire à sa mère un bouquet gracieux.
Et tu prendras ton vol, et le front radieux,
Tu descendras, ma sœur, couvrir de tes caresses
L'orphelin à qui Dieu garde encor des tendresses.
De ces rêves permis, berce, oh ! berce ton cœur.
On peut blesser le Ciel même par sa douleur.
Dieu veut qu'avec espoir on l'aime, on le bénisse :
Son cœur nous surprendra, bien plus que sa justice !

Seigneur ! l'esprit de l'homme est l'esprit d'un enfant :
Myope, du mystère il se fait un tourment.
Au lieu d'être au timon, quand la vague est profonde,
L'homme, aveugle marin, se fatigue à la sonde.
Pour moi, Seigneur, j'espère ! et j'attends sans pâlir
Le jour où ton soleil viendra tout éclaircir ;
Et je dis : l'Océan, bassin profond, immense,
Ne contiendra jamais les flots de ta clémence ! "

***

Et la mère immobile était là devant lui,
Comme un saule pleureur où le soleil a lui.
Avide, elle écoutait cette voix consolante
Comme un homme altéré boit une eau murmurante.
Car on avait à flots, dans son cœur maternel,
Fait descendre l'espoir, ce baume fait au ciel !

NOUVELLE ALLIANCE

(*La messe dite sur les plaines d'Abraham, le 24 juin 1880.*)

. . . .

ET la marée au loin montait, montait sans fin,
Et sa vague inondait tout l'immense terrain.
Pas de monstre hideux hurlant sous cette houle :
Mais de ces calmes flots, mais du sein de la foule,
Échangeant des accords et des refrains amis,
Réveillant mille échos dans le ciel endormis,
Cent vingt corps de musique épanchaient sur la plaine
L'enthousiasme ardent dont la foule était pleine.
De chaque peloton brillamment costumé
S'élançait, bondissant, comme un hymne inflammé !
Le peuple avec transports chômait sa grande fête,
Champ d'honneur sous les pieds, ciel ouvert sur la tête.
Des quatre vents, de tous les points de l'horizon,
La Patrie eut bientôt, d'un coup de son clairon,
Réuni, palpitants, ses enfants sous son aile.
Ma jeune nation, mon Dieu, qu'elle était belle

Ce jour-là ! Mes regards la contemplent encor,
Cette messe superbe avec son grand décor.
Ils ébranlent toujours mon oreille et mon âme,
Ces fifres, ces tambours, ces chœurs aux mille voix,
Répétant à l'envi : " Seigneur ! j'aime et je crois ! "
Faisant écho là-haut, la voix de Dieu sans doute
Disait : " Gloire et longs jours au peuple qui m'écoute !
Paix au peuple qui fut bercé par son clergé :
Un peuple ami du prêtre est du ciel protégé ! "
L'évêque, un saint vieillard, tenant la sainte Hostie,
Bénissait aussi lui notre heureuse patrie :
Comme il dut tressaillir, quand élevant les bras
Sur ce vieux champ de gloire où dorment nos soldats,
Le pontife, ombragé d'éloquentes bannières,
Vit descendre le Dieu pour qui mouraient nos pères !
Là, le sang de Montcalm semblait encor fumer :
Le sang du Christ, venant ce jour-là s'y mêler,
La jeune nation, sous sa robe de vierge,
Le firmament pour tente et le soleil pour cierge,
Entre elle et Dieu signa comme un pacte éternel :
On rivait à jamais la patrie à l'autel !
Religion, patrie,—oh ! l'union féconde !. . .
Mais ne séparons pas ces deux augustes sœurs,
Au forum, au foyer, pas plus que dans nos cœurs !
Sans la religion, l'État languit sans force :
C'est un arbre bâtard, sans sève et sans écorce.
Mais ici, dans les lois, dans l'école, partout,
Elle circule à flots : aussi, l'arbre est debout :
Debout, et tout chargé des fleurs les plus divines !
Debout, et sous le sol plongeant loin ses racines !
Debout, debout et fort, parce que, grâce au ciel,
L'arbre national fleurit près de l'autel !

O pays plein de foi, d'honneur et d'espérance,
Avec le ciel tu viens de refaire alliance !
C'est sous l'aile de Dieu que l'on t'a vu fleurir,
Et c'est là que tu veux succomber ou grandir !
Jeune peuple, ah ! courage ! et grave dans ton âme
Ce mot gravé déjà sur un bel oriflamme :
" C'est la religion qui sauve une cité :
Dieu, qui connaît les siens, combat à leur côté ! "
Peuple, rappelle-toi ton enfance orageuse.
Dans un berceau d'osier, sur une mer houleuse,
Par la vague en fureur on t'a vu ballotté ;
Mais pour veiller sur toi ton clergé t'est resté.
Quand chevaliers, seigneurs, bourgeois, fuyant l'orage,
T'abandonnaient un jour vagissant sur la plage,
Seul, ton clergé resta pour partager ton sort ;
Car ton clergé, vois-tu, t'aime jusqu'à la mort !
Il a pansé ta plaie, il a plaidé ta cause ;
Et c'est à sa chaleur, ô peuple, qu'est éclose
La vaillante phalange au cœur toujours français
Devant qui dut plier la morgue des Anglais.
Ces grands hommes d'État dont la mémoire est pleine,
Parent, Morin, Bédard, sir George, La Fontaine. . .
Tous les mâles soldats de ce fier bataillon
Devant qui l'Angleterre a baissé pavillon ;
Qui brisèrent enfin la verge de tes maîtres,
Qui donc les a formés, si ce ne sont tes prêtres ?

Tu le sais ! ton grand cœur me devance, et ta voix
Jure d'aimer toujours l'autel en qui tu crois !
Autour de ton clergé, plus que jamais tu jures
De resserrer tes rangs pour les luttes futures :

Tu veux respirer d'aise encor, sous ce drapeau
Dont la majesté sainte ombragea ton berceau !
O peuple ! à ce serment tiendras-tu ? Oui, sans doute !
Fidèle à ton passé, tu poursuivras ta route,
Saintement orgueilleux de tes grands souvenirs.
Quand on l'a baptisé dans le sang des martyrs,
Chaque fois qu'un pays trahit pareil baptême,
Souviens-toi que le ciel répond par l'anathème !



ADOLPHE POISSON

ADOLPHE POISSON

(1849)

M. Adolphe Poisson *est né à Gentilly, le 14 mars 1849. Il fut admis au barreau en 1873. Il est régistrateur à Arthabaskaville. Il a publié deux volumes de poésies :* Chants canadiens, *1880 ;* Heures perdues, *1894.*



AUX ACADIENS

Bienvenue aux enfants de la vieille Acadie !
Déjà leur tige reverdie
Étend avec orgueil ses rameaux florissants.
Aux champs témoins muets de leur lutte olympique
Ces fils d'une race héroïque,
Fidèles au passé, vont toujours grandissants.

Notre mère est la France et vous êtes nos frères !
Lorsque jadis les vents contraires
Déchiraient nos drapeaux troués par le canon,
Vous avez comme nous sur mille champs de gloire
Écrit vaillamment votre histoire
Et pour la renommée inscrit plus d'un grand nom !

Vous aimiez comme nous le feu de la bataille,
Le fauve éclat de la mitraille,
La clameur des clairons et le bruit du tambour.
Jaloux de labourer la terre américaine,
Aux vieux canons du fort Duquesne
Répondait aussitôt le canon de Louisbourg !

Avec nous vous avez succombé sous le nombre,
Mais à travers la date sombre

Rayonnera toujours l'éclat de vos exploits.
Vous fûtes en ces jours de lutte et de souffrance
Les dignes enfants de la France,
Et l'éternel honneur du noble sang gaulois.

De la proscription vous fûtes les victimes ;
Grands citoyens, soldats sublimes,
Pour cesser de vous craindre on vous a dispersés !
Vaincus et désarmés mais toujours indomptables,
Vous étiez encor redoutables !
L'Anglais tremblait devant les héros terrassés !

Pour éteindre à jamais votre race héroïque,
Sur tous les points de l'Amérique
Les vaisseaux d'Albion vous jetèrent meurtris.
Mais, spectacle inouï, l'on vous a vus renaître
Et sous les yeux du nouveau maître
D'un peuple dispersé rassembler les débris !

Car le pur sang français vous l'avez dans vos veines !
Ce n'est pas pour des œuvres vaines
Qu'avec profusion jadis il a coulé ;
Ce n'est pas pour qu'un jour, nobles fils de Bellone,
Comme les Juifs à Babylone
Se traînât malheureux tout un peuple exilé !

Aussi vous avez fui les îles meurtrières,
Les rives inhospitalières,
Tombeaux qu'on vous creusait dans des pays lointains,
Pour revenir aux champs que possédaient vos pères,
Et, fils courageux et prospères,
Poursuivre dans la paix vos superbes destins.

Entonnez avec nous, dans la fête bénie,
Les chants joyeux de la patrie ;
Mêlons nos vieux drapeaux, et donnons-nous la main.
Plus tard, s'il faut lutter, répétant notre histoire,
A ces jours rayonnants de gloire
Donnons avec orgueil un brillant lendemain.

Bienvenue aux enfants de la vieille Acadie !
Voyez ! leur tige reverdie
Relève avec effort ses rameaux florissants.
Des rivages du golfe aux bords de l'Atlantique,
Ces fils d'une race héroïque,
Fidèles au passé, vont toujours grandissants.

NOBLESSE ET ROTURE

Un roi lâche, oubliant nos luttes centenaires,
Un jour laissa tomber de glorieux enfants
Abandonnés ainsi que de vils mercenaires
Qu'on livre sans remords aux soldats triomphants.

Quand le sang de nos preux féconde l'Amérique
Des bords de l'Orégon aux monts du Labrador,
Ce roi, pour rajeunir sa vieillesse lubrique,
Du sang de ses sujets emplit ses coupes d'or !

Quand le jeu des tambours et le bruit des batailles
Dans nos champs étonnés promènent leurs concerts,
L'orgie épouvantable, enivrant tout Versailles,
Trouble de ses clameurs l'écho du Parc-aux-Cerfs.

Malgré cet abandon, la lutte fut superbe ;
Sur l'héroïsme enfin le nombre l'emporta
Et le peuple martyr, moissonné comme l'herbe,
Connut comme le Christ les pleurs du Golgotha !

Alors ceux qui craignaient la verge tyrannique
Des vainqueurs insolents, s'enfuirent par milliers ;
Alors on vit partir la noblesse héroïque,
Les comtes, les barons et les hauts chevaliers.

On les vit s'embarquer sur les flottes anglaises,
Pour aller loin d'ici redorer leur blason,
Et fuyant l'ouragan, hôte de nos falaises,
Chercher un ciel plus doux, un moins sombre horizon.

Les malheureux fuyaient les champs pleins de leur
Fatigués et vaincus, ils voulaient le repos... [gloire ;
La révolution, méprisant leur histoire,
Survint, versa leur sang et dispersa leurs os !

Sur ces rives du moins ils combattaient en braves.
Héros, on les voyait combattre des héros,
Tandis que sans honneur, de l'anarchie esclaves,
Leur tête a rencontré la hache des bourreaux.

Mais lorsqu'ils nous laissaient, ces nobles fils de France,
Pour éviter le joug des Anglais détestés,
Prêts à combattre encor, forts contre la souffrance,
Les humbles, les obscurs vaillamment sont restés.

Nous sommes tous restés, nous fils de la roture,
Pour cultiver ces champs noblement défendus,
Pour donner à nos morts la sainte sépulture
Et recueillir partout nos vieux drapeaux perdus.

Oui, nous sommes restés pour démontrer au monde
Qu'une blessure au cœur peut se cicatriser,
Que notre sang est pur, que le sol qu'il féconde
Peut enfanter des preux sans jamais s'épuiser.

Oui, nous sommes restés, braves entre les braves,
Oui, nous avons subi la morgue du vainqueur,
Et nous avons brisé de puissantes entraves,
Une fois l'arme au bras, toujours l'espoir au cœur.

Nous nous sommes groupés tous autour de nos prêtres,
Ces fidèles gardiens de la foi des aïeux,
Qui savaient affronter nos despotiques maîtres,
La croix sur la poitrine et la paix dans les yeux.

Aussi voilà pourquoi la superbe Angleterre,
Voyant des Canadiens le sang se ranimer,
A voulu laisser croître en paix sur cette terre
Des bras pour la défendre et des cœurs pour l'aimer.

Voilà pourquoi la France à travers ses orages
Salue avec orgueil ce rejeton béni,
Et reconnaît enfin sur ces lointains rivages
Le Franc régénéré, le Gaulois rajeuni.

JACQUES CARTIER

MARIN, grande est ton œuvre et sans tache est [ta gloire.
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire
Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Pourtant nul marbre ici ne redit ton histoire ;
Mon regard cherche en vain ton nom sur le granit.
Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire
Où par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid !

Console-toi ! le temps de sa puissante griffe
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe
Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.

Mais dans nos cœurs tu peux des ans braver l'outrage.
Jusqu'aux bornes du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

FRANCOPHOBIE

AMIS, entendez-vous ? Ainsi qu'une marée
Mugissant sous l'effort de ses flots révoltés,
Sur nous se précipite une race exécrée...
—Mais ces gens-là sont effrontés !

Ils entament déjà notre plus cher domaine,
Ils avancent par bande ainsi que font les loups,
Sous les yeux vigilants de la louve romaine...
—Mais ces gens-là sont des filous !

Prescott, Russell, Essex râlent sous leur contrôle ;[22]
Carleton et Renfrew sont envahis par eux ;
Encore une poussée et l'on nous jette au pôle...
—Mais ces gens-là sont dangereux !

Comme une tache d'huile on les voit se répandre
Des bords de l'Acadie aux champs américains,
Et ce qu'on leur refuse ils savent bien le prendre...
—Mais ces gens-là sont des coquins !

Voyez ces porteurs d'eau ne rêvant que conquêtes
Nous dire sans façon : Messieurs, déguerpissez !
Ils nous faut vos prés verts et vos villes coquettes...
—Mais ces gens-là sont bien pressés !

Dévorés du souci d'être propriétaires,
Ces vils envahisseurs viennent en tapinois
Avec de beaux écus nous enlever nos terres...
—Mais ces gens-là sont des sournois !

Défendant un par un tous les droits qu'on leur nie,
Par des œuvres de paix répondant aux affronts,
Quand nous soufflons la guerre, ils prêchent l'harmo-
[nie...
—Mais ces gens-là sont des poltrons !

Qu'on leur jette l'insulte, et que pour les confondre
On les traite de gueux, de Chinois, d'étrangers,
Il vont droit leur chemin sans même nous ré-
[pondre...
—Mais ces gens-là sont enragés !

Grâce à l'inique appui de nos lois arbitraires,
Ils se disent amis et se font dictateurs ;
Pour mieux nous dominer ils nous nomment leurs
[frères...
—Mais ces gens-là sont des menteurs !

Et pour vous démontrer jusqu'où va leur audace,
En face des vainqueurs ils font les conquérants,
Et se croient tous issus d'une héroïque race...
—Mais ces gens-là sont ignorants !

Ils ont des écrivains qui se mêlent d'écrire ;
Non contents de la prose, ils font même des vers !
En sauteux ? en français ? Je ne saurais vous dire...
—Mais ils ont donc tous les travers !

Ils ont des orateurs puissants qui ne le cèdent
A nul de nos meilleurs, et même, les rusés !
Notre langue et la leur également possèdent...
—Mais ces gens-là sont bien osés !

Sous la verge de Rome et sous le fouet jésuite
Se courbent tous les fronts, rampent tous les partis !
Pas un seul n'a pleuré la liberté détruite...
—Mais ces gens-là sont abrutis !

Tout en se proclamant bons sujets de la Reine,
Ils nous pressent partout, nous disputent nos droits,
Au lieu de nous céder la palme dans l'arène...
—Mais ces gens-là sont maladroits !

Ils veulent comme nous leur part de patronage ;
Être dans la milice un peu plus que sergents,
Et partager aussi la poire et le fromage...
—Mais ces gens-là sont exigeants !

Ils vont plus loin ! Ils nous volent, les misérables !
Jusqu'à nos plumpuddings et nos roastbeefs fumants !
Profanant sans remords ces mets si vénérables...
—Mais ces gens-là sont des gourmands !

Ils sont prétentieux ; même je les soupçonne,
Les naïfs ! de se croire en tous points nos égaux,
Nous qui représentons la race anglo-saxonne !...
—Mais ces gens-là sont des nigauds !

De robustes enfants leurs chaumières sont pleines,
Ils essaiment partout, passent fleuves et monts ;
Ils abattent nos bois, ils labourent nos plaines...
—Mais ces gens-là sont des démons !

Vandales d'Amérique, excités par leurs prêtres,
Sûrs des nouvelles lois et forts des vieux édits,
Ils s'emparent du sol pour devenir nos maîtres...
—Mais ces gens-là sont des bandits !

Le croirez-vous ? j'ai vu douze enfants par chaumière !
Même, au lieu d'en rougir, ils en sont triomphants !
D'excès si monstrueux la race est coutumière...
—Mais ces gens-là ont trop d'enfants !

Ils parlent une langue inconnue et barbare,
Trop vulgaire et trop rude aux gosiers écossais ;
Voilà pourquoi chez nous la parler est si rare. . .
—Mais ces gens-là sont des Français !

S'ils n'étaient que Français ! mais ils sont catholiques !
Ils entendent la messe et disent l'oraison,
Au lieu de s'inspirer de nos œuvres bibliques. . .
—Mais ils ont perdu la raison !

Pour comble de scandale, ils vénèrent leurs prêtres,
Ils s'attachent au sol où sont couchés leurs morts ;
Loyaux à la couronne, ils ignorent les traîtres. . .
—Ces Canadiens ont tous les torts !

LE VIEUX CURÉ

Je suis depuis trente ans curé de la paroisse,
Trente ans de dur labeur ! et c'est avec angoisse
Que je songe, en voyant mes cheveux tout blan-
[chis,
Qu'un jour je dois partir. Et plus je réfléchis
A mon humble existence, à mon travail modeste,
Plus je tiens à garder la force qui me reste.

J'aimerais vivre encor, mais ce n'est plus pour moi ;
Le rappel peut sonner sans me causer d'émoi.
Si je veux prolonger mon utile vieillesse
(Que le ciel me pardonne, hélas ! cette faiblesse),

C'est que je l'ai compris, toujours la même main
Apprend à mieux bénir, montre mieux le chemin ;
La même voix, malgré qu'elle soit défaillante,
Sait mieux encourager la vertu chancelante,
Et le même regard, qu'il se mouille de pleurs
Ou qu'il soit souriant, pénètre mieux les cœurs.
A la voix du berger le troupeau s'accoutume ;
Il reconnaît son pas et même son costume ;
Mais qu'un pâtre nouveau succède au vieux berger,
Le bercail n'entend pas la voix de l'étranger.

Depuis les cheveux blancs jusqu'à la tête blonde,
Intime ami de tous, je connais tout le monde ;
Fier de mon rôle obscur, de ma tâche jaloux,
J'ai baptisé l'enfant, j'ai béni les époux ;
J'ai, fardeau le plus lourd de ma rude carrière,
Conduit bien des défunts du chaume au cimetière,
Silencieux enclos que la mort a peuplé
Et que, les yeux en pleurs, tant de fois j'ai foulé !
Puis (la vie est ainsi) dans les jours de liesse,
J'ai de mes paroissiens partagé l'allégresse
Et, l'oreille tendue à leur joie, à leurs pleurs,
J'ai ri de leur gaîté, pleuré de leurs douleurs.
Tous les ans, sans manquer, je faisais ma visite
D'un bout de la paroisse à l'autre. A chaque gîte
Je frappais : on m'ouvrait, empressés et joyeux.
L'émotion des cœurs mettait des pleurs aux yeux,
Et le père et la mère, et toute la famille
(Et vous savez, monsieur, qu'au pays ça fourmille),
Tous de se mettre en cercle et de me souhaiter
Longue vie et bonheur, et de me raconter

Leurs chagrins, car ces cœurs si naïfs, si rustiques
Connaissent comme nous les peines domestiques.
Dans ces humbles foyers j'étais le bienvenu ;
J'y trouvais tous les ans plus d'un nouveau venu,
Et bien souvent aussi plus d'une place vide ;
Car dans son cours fatal la mort toujours avide,
Moissonnant sans compter les jeunes et les vieux,
Semble m'épargner seul sans faire d'envieux !

Et laisser tout cela ! laisser mon presbytère,
Ce toit qui protégea mon existence austère !
Laisser mon humble église où le ciel m'a souri,
Où du céleste pain trente ans je fus nourri !
Quitter ces braves gens confiés à ma garde
Et qui tous m'aiment tant ! Ah ! que le ciel m'en [garde !
Aussi je me redresse, et chêne encor debout,
Je me ris de la faux qui moissonne partout.
Pourtant je sens qu'un jour il faudra que je parte.
Cette pensée, hélas ! vainement je l'écarte.
Mes forces qui s'en vont, ma voix qui s'affaiblit,
Ma taille qui se voûte et mon teint qui pâlit,
Tout me dit que bientôt Dieu pour ma récompense
Va m'appeler à lui ; je pleure quand j'y pense !
Il est si bon de vivre ainsi parmi les siens !
Tant de bien reste à faire à mes chers paroissiens,
Tant d'âmes ont besoin d'un mot qui les console,
Que Dieu peut m'oublier sans que je m'en désole !

Et j'écoutais, ému, le modeste curé
Qui tout à sa paroisse, à son devoir sacré,
Sous le regard de Dieu vit dans l'oubli du monde
Et poursuit sa carrière en miracles féconde.

De sa main défaillante il bénit les berceaux,
Verse la paix suprême au-dessus des tombeaux ;
A tous ceux qu'il aimait s'étonne de survivre,
Et seul le bien qu'il fait le console de vivre !

MÉDITATION

QUAND, lassé du travail, j'interroge mon être,
Je crois voir un abîme et je reste éperdu ;
A moi-même étranger, je croyais me connaître…
Mon cœur vient défier mon esprit confondu.

Un problème est en moi que je ne puis résoudre.
Mon esprit se fatigue à ce rude labeur.
Je puis analyser la matière et la foudre,
Mais je reste impuissant en face de mon cœur !

Quand mille sentiments en même temps l'agitent
Comme le vent secoue un pauvre nid brisé,
Le calme et le bonheur, hôtes troublés, le quittent,
Et de cruels efforts il demeure épuisé.

Qui le fait battre ainsi ? Qui jette dans mon âme
Cette sombre pensée ou cet éclair joyeux ?
Au foyer presque éteint qui rallume la flamme
Et qui met ce sourire ou ces pleurs dans mes yeux ?

Quelle main attentive à mes jours éphémères
Du sillon que je creuse écarte le chardon,
Sèche mes yeux rougis par les larmes amères
Et sait me consoler aux heures d'abandon ?

Et ces jours si sereins de piété fervente,
Hélas ! si tôt suivis de moments de tiédeur,
La sombre immensité dont l'esprit s'épouvante
Et qui d'un ciel lointain me cache la splendeur ?

Ce besoin d'infini qui toujours me torture
Et verse dans mon cœur un incurable ennui,
Cet espoir d'une vie inconnue et future
Où l'être né du Verbe ira se perdre en lui ?

O mystère profond de la nature humaine !
Perpétuelle nuit d'un abîme inondé !
Sur ses bords dangereux en vain l'homme promène
Son flambeau vacillant, son esprit hasardé.

En face du mystère il n'est qu'un seul refuge :
Il faut remettre à Dieu le dépôt confié.
Quel que soit notre sort, lui seul est notre juge ;
Je mets mon cœur aux pieds du grand Crucifié !



NÉRÉE BEAUCHEMIN

NÉRÉE BEAUCHEMIN

(1851)

M. Nérée Beauchemin *est né à Yamachiche, le 20 février 1851. Il a été reçu médecin en 1874, et il exerce dans sa paroisse natale. Il a collaboré à plusieurs revues littéraires et doit publier prochainement un volume de poésies :* les Floraisons matutinales.



LA CLOCHE DE LOUISBOURG [23]

CETTE vieille cloche d'église
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,
En traits fleuronnés, sur l'airain,
Un nom de sainte, un nom de reine,
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique :
On peut la baiser à genoux ;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

Jadis ses pures sonneries
Ont mené les processions,
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois pendant la nuitée,
Par les grands coups du vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Le marin qui rôde par là,
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ave maris stella.*

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont pour jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France
Qui battait à grands coups alors
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.

O cloche, c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux.

En nos cœurs tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenances nostalgiques
Douces à nous faire pleurer.

———

PRIMEROSES

Comme au printemps de l'autre année,
Au mois des fleurs, après les froids,
Par quelque belle matinée
Nous irons encor sous les bois.

Nous y verrons les mêmes choses,
Le même glorieux réveil,
Et les mêmes métamorphoses
De tout ce qui vit au soleil.

Nous y verrons les grands squelettes
Des arbres gris ressusciter,
Et les yeux clos des violettes
A la lumière palpiter.

Sous le clair feuillage vert tendre,
Les tourterelles des buissons,
Ce jour-là, nous feront entendre
Leurs lentes et nobles chansons.

Ensemble nous irons encore
Cueillir dans les prés, au matin,
De ces bouquets couleur d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.

Nous y boirons l'odeur subtile,
Les capiteux aromes blonds
Que, dans l'air tiède et pur, distille
La flore chaude des vallons.

Radieux, secouant le givre
Et les frimas de l'an dernier,
Nos chers espoirs pourront revivre
Au bon vieux soleil printanier.

En attendant que tout renaisse,
Que tout aime et revive un jour,
Laisse nos rêves, ô jeunesse,
S'envoler vers tes bois d'amour !

Chère idylle, tes primevères
Éclosent en toute saison ;
Elles narguent les froids sévères
Et percent la neige à foison.

Éternel renouveau, tes sèves
Montent même aux cœurs refroidis
Et tes capiteuses fleurs brèves
Nous grisent comme au temps jadis.

Oh ! oui, nous cueillerons encore,
Aussi frais qu'à l'autre matin,
Ces fins bouquets couleur d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.

D'IBERVILLE [24]

FLAMME à la drisse, vent arrière,
A demi couché sur bâbord,
Le *Pélican* cingle en croisière,
A travers les glaces du nord ;
Malgré la neige et la rafale,
Il file grand'erre. À l'avant,
Tout à coup un gabier s'affale,
Criant : " Trois voiles sous le vent !"

Sournoisement parmi les ombres
D'un ciel bas au loin, sur les eaux
Balançant leurs antennes sombres,
Montent les mâts des trois vaisseaux.
On dirait ces oiseaux du pôle
Qui s'enlèvent avec efforts,
Et dont le vol lourd et lent frôle
La nuit de ces mers aux flots morts.

Un contre trois ! Parbleu, qu'importe ?
Le *Pélican* n'eut jamais peur.
Il vole, et le nordet l'emporte
Dans un large souffle vainqueur.
Le pavillon de la victoire,
C'est celui des marins français ;
Son profond sillage de gloire
Sur nos fleuves brille à jamais.

Rythmés par le choc monotone
Des vagues sourdes, on entend
Les airs de matelot qu'entonne
D'une voix au timbre éclatant
Le plus fier chanteur de la terre :
" J'étions trois matelots de Groix,
" Qu'ons tenu tête à l'Angleterre,
" J'étions trois, pour sûr, rien que trois !"

Le tapabor jusqu'aux oreilles
Botté, guêtré comme un moujik,
Le manœuvrier fait merveilles,
Trimant de la gaffe et du pic.
Sur le pont qui tangue et qui roule,
Il faut les voir, nos Québecquois.
L'enfant se comporte à la houle
Crâne comme un vieux Dunkerquois.

" L'Anglais !" A ce cri l'équipage
Bondit. Calme, air fier, front serein,
D'Iberville, au fort du tapage,
De sa stridente voix d'airain
Commande : " Branle-bas ! Aux barres !"
Gare à vous, messieurs les Saxons,
Sur les voiles de vos gabarres
Courent de sinistres frissons.

L'air s'emplit d'un grand tintamarre :
Bugle et cors, porte-voix, tambours,
Longs ahans des haleurs d'amarre,
Bruissements, claquements sourds

Des pesantes vergues de chêne,
Choc des caronades de fer,
Sonore carillon de chaîne,
Vacarme et brouhaha d'enfer.

Ého ! de la proue à la poupe,
Des bancs de quart aux cacatois,
On se hèle, on siffle, on se houpe.
L'ancien parle un fier beau patois.
Boulines et voiles sont lourdes
De flocons blancs et de glaçons ;
Les pieds glissent ; les mains sont gourdes :
Largue à plein cœur ! Hardi ! garçons !

Bourrant leurs gros canons de cuivre
Où le vent s'engouffre en hurlant,
Les cheveux pointillés de givre,
L'œil magnétique, étincelant,
Les canonniers sont à leurs postes.
Nos lurons ont le verbe haut ;
Dans l'air éclatent leurs ripostes,
La poudre parlera tantôt.

“ Feu !” Vingt gueules de bronze grondent.
Aux formidables roulements
Les antres sauvages répondent
Par de rauques mugissements.
Et sur l'embâcle où bat la lame,
Des bords où grondent les ours gris
Jusqu'aux bords où l'albatros clame,
Court une tempête de cris.

Rangés en ligne de bataille,
A pleins sabords les trois Anglais
Crachent la flamme et la mitraille.
Au loin ricochent les boulets.
Droit sur le Français le *Hampshire*
S'élance. Sans perdre un instant,
Le *Pélican* l'évite et vire
Et le mitraille à bout portant.

D'un pont à l'autre on se fusille.
Un feu vif, rageur, incessant,
Projette sur l'eau qui brasille
Des rougeurs de braise et de sang.
La bataille, par intervalles,
Semble redoubler de fureur.
Entendez-vous bruire les balles ?
La noce est splendide d'horreur.

Beau comme un héros d'épopée,
D'Iberville n'arrête pas.
Faisant sonner sa longue épée
Au branle nerveux de ses pas,
Au poing sa hache d'abordage,
Il court à l'avant, et, d'un bond,
Escalade le bastingage :
" Allons, mes cœurs ! Hourra ! Tiens bon !"

Dans une trombe de fumée
Que des éclairs intermittents
Font paraître tout enflammée,
S'entrechoquent les combattants.

Longtemps, dans la nuit qui les couvre,
Flambent les sabords furieux.
Enfin le noir nuage s'ouvre :
D'Iberville est victorieux !

D'affreux jurons se font entendre ;
Le *Hampshire* au large a sombré,
Et l'*Hudson Bay* vient de se rendre ;
Le fier *Dehring* a démarré.
On n'en eût fait qu'une bouchée.
Sur les eaux où flotte la mort,
La coque sanglante et hachée,
Le petit Français tire encore.

Le tambour bat. En haut le monde !
Enfants, on est content de vous.
Attrape à danser à la ronde
Le vif rigodon de chez nous.
Des vivats de réjouissance
Se mêlent aux chansons de bord.
Vive Québec ! Vive la France !
France ! redit l'écho du Nord.

Le soir vient. Une blanche aurore
Au-dessus de la mer d'Hudson
Arrondit son arc de phosphore.
Le suroît chante sa chanson.
Le trois-mâts, presque à sec de voiles,
Bouline sans bruit, sans fanal,
Aux clartés des belles étoiles
Qui criblent le ciel hivernal.



NOTES



NOTES

(1)

Le dernier Huron.—Cette pièce fut inspirée au poète par le portrait de Vincent Tha-ri-o-lin, dernier Huron pur sang, peint par un artiste canadien, M. A. Plamondon. " M. Plamondon, écrivait Garneau lui-même, a donné au personnage de son tableau l'expression d'une résignation contemplative. J'ai voulu laisser percer dans les regrets du dernier Huron l'énergie qui caractérisait sa nation, et peindre dans l'amertume de ses pensées l'espèce de plaisir de vengeance que lui fait éprouver le vague espoir qu'il y aura un temps où

Sur les débris de nos cités pompeuses
Le pâtre assis, alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.

A l'époque où écrivait Garneau, la nationalité était en péril : on sent sous les strophes émues du poète comme une arrière-pensée qui préoccupe son âme et la trouble de sinistres pressentiments.

(2)

Le Vieux Chêne est comme un écho du *Dernier Huron* et le développement des quatre vers :

Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

(3)

Il s'agit de la seconde bataille des plaines d'Abraham, gagnée par les Français le 28 avril 1760.

(4)

L'auteur a trouvé l'idée de cette poésie dans le récit du second voyage de Cartier au Canada. Donnacona était le chef ou *l'Agouhanna* de la bourgade de Stadaconé, située sur le promontoire où s'élève aujourd'hui la ville de Québec. Taiguragny et Domagaya étaient deux sauvages que Cartier avait emmenés en France dans son premier voyage. Cudoagny était le dieu de la peuplade de Stadacona ; Cabir-Coubat, le nom sauvage de la rivière Saint-Charles. *L'ésurgny* était la nacre d'un coquillage dont les sauvages faisaient des colliers et se servaient comme monnaie, " la tenant, au dire de Cartier, comme la plus " précieuse chose du monde et l'estimant mieux qu'or ni " argent."

(5)

Ces vers furent composés à l'occasion d'un fête de première communion dans un couvent de la Congrégation de Notre-Dame. Ils devaient être récités par la fille de l'auteur devant Monseigneur de Montréal ; de là cette strophe de circonstance qui termine la pièce :

Laissez venir à moi tous ces petits enfants,
Dit un jour une femme à nos anciens sauvages ;
Prêtez-moi-les un peu : je vous les rendrai sages
Et meilleures, qui sait ? que les enfants des blancs.
Les blancs, les Iroquois, lui donnèrent leurs filles,
Les plus rebelles comme aussi les plus gentilles.
Son œuvre existe encor ; ses desseins triomphants
Sont inscrits radieux aux pages de l'histoire :
Mais pour mieux assurer leur bonheur et sa gloire,
Ne cessez, Monseigneur, de bénir ses enfants.

(6)

Cette légende est extraite d'une conférence—*Souvenirs et légendes*—donnée en 1877 à l'Institut Canadien de Québec. L'auteur a fait passer dans ses légendes plusieurs locutions du langage populaire.

A propos du petit navire que l'on voyait suspendu autrefois dans la nef des églises, on a dit qu'il représentait la barque de Pierre ou le vaisseau de l'Église, ou qu'il était une sorte *d'ex-voto* en souvenir de la destruction de la flotte anglaise aux Sept-Iles, qu'on attribuait à une insigne protection de la sainte Vierge.

(7)

Le Vieux soldat canadien.—Cette pièce fut écrite à l'occasion de l'arrivée à Québec de *la Capricieuse*, corvette française envoyée en 1855 par l'empereur Napoléon III, pour renouer des relations commerciales entre la France et le Canada.

Le poète a personnifié dans cette fiction le peuple canadien tout entier. Les regrets, les vœux et l'espoir du vieux soldat furent longtemps ceux de tous les Canadiens après la conquête.

(8)

Le vieux drapeau de Carillon se conserve encore à Québec. Il était la propriété de M. le chevalier Balllargé, qui, en mourant, l'a légué à l'université Laval.

(9)

Monseigneur Laval, premier évêque de Québec.—Cette pièce fut écrite à l'occasion du deux-centième anniversaire de l'arrivée en Canada de Mgr Laval, anniversaire célébré avec grande pompe au séminaire de Québec, le 16 juin 1859.

Mgr François de Laval de Montmorency, abbé de Montigny, né à Laval le 30 avril 1623, fut nommé, en 1658, évêque de Pétrée *in partibus infidelium*, et vicaire apostolique de la Nouvelle-France. Il arriva à Québec le 16 juin 1659. Nommé, quelques années après, évêque de Québec, il se démit de son évêché en 1688 en faveur Mgr de Saint-Vallier et se retira au séminaire de Québec, qu'il avait fondé en 1663 et auquel il avait légué tous ses biens. C'est là qu'il mourut en 1708, plein de jours et de mérites.

(10)

Castelfidardo est un village des Etats pontificaux, annexé au nouveau royaume d'Italie et situé dans les Marches près de Lorette. C'est le champ de bataille où l'armée pontificale, écrasée sous le nombre, succomba le 18 septembre 1860 pour défendre les États du Saint-Père envahis à l'improviste et sans aucune déclaration de guerre par les troupes de Victor-Emmanuel, roi du Piémont.

Le marquis de Pimodan était chef d'état-major de l'armée pontificale sous le général de Lamoricière. Il tomba glorieusement à la bataille de Castelfidardo.

(11)

Cette brillante description est extraite d'une méditation poétique pour le premier de l'an ; elle sert de prélude au poète pour tracer le tableau changeant de la vie humaine.

(12)

Cette pièce est extraite d'un poème sur Tadoussac, dont le début nous offre cette fraîche description du Saint-Laurent :

Bien loin de ses gourbis, sous l'ombre des platanes,
L'Arabe au blanc burnous qui suit les caravanes
Sur les sables errant,
Découvre, moins joyeux, son oasis humide
Que les Canadiens, dans la saison torride,
Leur fleuve Saint-Laurent.
A nous ses champs d'azur et ses fraîches retraites,
Les îlots couronnés de mouvantes aigrettes,
Les monts audacieux,
Les aromes piquants que la mer y dépose,
Et son grand horizon où votre œil se repose
Comme l'étoile aux cieux.

Tadoussac est une anse située à l'embouchure du Saguenay, où elle forme un havre spacieux et abrité contre les vents par une ceinture de rochers. Ce fut un des premiers postes fréquentés par les Français pour la traite des pelleteries. Les Jésuites y fondèrent une mission en 1641 ; on montre encore l'emplacement de leur ancienne chapelle.

Voici ce que le Père Charlevoix écrivait sur Tadoussac en 1720 : " Ce port a été longtemps l'abord de toutes les nations sauvages du Nord et de l'Est ; les Français s'y rendaient dès que la navigation était libre, soit de France, soit du Canada ; les missionnaires profitaient de l'occasion et y venaient négocier pour le ciel. La traite finie, les marchands retournaient chez eux, les sauvages reprenaient le chemin de leurs villages ou de leurs forêts, et les ouvriers évangéliques suivaient ces derniers pour achever de les instruire."

(13)

Ce fragment épique n'est qu'un extrait d'un poème sur la *Découverte du Canada,* sujet proposé au concours de poésie de l'université Laval, en 1867. Le poème de M. Lemay a obtenu la médaille d'or.

On lit au premier voyage de Cartier :

" Le vingt-quatrième jour de juillet (1534) nous fimes faire une croix haute de trente pieds, et fut faite en présence de plusieurs d'iceux (les sauvages) sur la pointe de l'entrée de ce port (baie de Gaspé), au milieu de laquelle mîmes un écusson relevé avec trois fleurs-de-lis, et dessus était écrit en grosses lettres entaillées en du bois : *Vive le Roy de France.* Et après la plantâmes en leur présence sur la dite pointe, et la regardaient fort, tant lorsqu'on la faisait que quand on la plantait. Et l'ayant levée en haut, nous nous agenouillions tous, ayant les mains jointes, l'adorans à leur vue, et leur faisans signe, regardans et montrans le ciel, que d'icelle dépendait notre rédemption : de laquelle chose ils s'émerveillaient beaucoup se tournans entr'eux, puis regardans cette croix. Mais étans retournés en nos navires, leur capitaine vint avec une barque à nous vêtu d'une vieille peau d'ours noir, avec ses trois fils et un sien frère... et fit une longue harangue, montrans cette croix, et faisans le signe de la croix, et faisans le signe d'icelle avec deux doigts. Puis il montrait toute la terre des environs, comme s'il eût voulu dire qu'elle était toute à lui, et que nous n'y devions planter cette croix sans son congé." Cartier raconte ensuite comment il adoucit ce chef par quelques petits présents, et le congédia satisfait, gardant avec lui deux de ses fils pour les emmener en France.

(14)

La vieille église des Hurons de Lorette fut détruite par un incendie en 1862. On fit appel, pour la rebâtir, à la charité publique, et cette pièce fut *l'obole du poète oublié de la fortune.* L'église a été reconstruite.

(15)

Jacques Cartier commence ainsi le récit de son second voyage : " Le dimanche, jour et fête de la Pentecôte, seizième jour de May, an mil cinq cent trente-cinq, du commandement du Capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa et reçûmes tous ensemble notre Créateur en l'église Cathédrale du dit Saint-Malo ; après lequel avoir reçu fûmes nous présenter au chœur de la dite église devans Révérend Père en Dieu, Monseigneur de Saint-Malo, lequel en son estat épiscopal nous donna sa bénédiction."

(16)

Au mois de janvier 1646, le Père de Noüe était parti des Trois-Rivières sur des raquettes, pour aller donner une mission aux soldats du fort de Richelieu. La nuit le prit à mi-chemin, et il se coucha dans un trou creusé sous la neige, avec les deux hommes qui l'accompagnaient. Mais deux heures après minuit, la lune étant fort brillante, il voulut partir seul. La neige s'étant mise à tomber, il perdit son chemin, et fut trouvé le lendemain, gelé, à genoux sur la neige et les mains croisées sur la poitrine.

(17)

Voir la note 15.

(18)

Comme les historiens ne sont pas d'accord sur l'endroit où s'est dite la première messe au Canada, l'auteur à préféré s'en rapporter à une vieille tradition, très plausible du reste, qui veut que cette cérémonie ait eu lieu au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le village de Tadoussac. Ce fut d'ailleurs à cet endroit que fut construite la première chapelle. (Note de l'auteur.)—*Voir aussi la note* 12.

(19)

L'épisode qui fait le sujet de cette pièce n'est pas strictement historique ; mais les faits analogues étaient d'occurrence journalière dans les premiers temps de la colonie. Le terrible souvenir s'en est perpétué jusqu'à nos jours parmi la population canadienne. On n'y parle jamais de Croquemitaine aux enfants récalcitrants : on dit : *Les sauvages vont venir !* (Note de l'auteur.)

(20)

La légende de l'*Amiral fantôme* a pris naissance dans l'imagination populaire à la suite du désastre de l'amiral anglais Walker qui menait contre Québec une flotte puissante, et vit, le 22 août 1711, huit de ses plus gros vaisseaux périr, corps et biens, sur les rochers de l'île aux Œufs. Québec attribua son salut à une protection signalée de la sainte Vierge, et ce fut à cette occasion que l'église de la basse ville prit le nom de *Notre-Dame des Victoires*.

(21)

L'histoire de Cadieux a été racontée par notre écrivain canadien, J.-C. Taché, dans les *Forestiers et Voyageurs*. La complainte du voyageur, telle que la tradition l'a conservée, se trouve dans les *Chansons populaires du Canada*, de M. Ernest Gagnon.

(22)

Prescott, Russell, Essex, Carleton et Renfrew sont des comtés de la province d'Ontario qui sont fortement peuplés de Canadiens-Français.

(23)

Après la chute de Louisbourg, cette cloche tomba au pouvoir des vainqueurs. Elle fut transportée à Halifax au commencement du siècle et affectée, pendant plusieurs années, au culte protestant. Elle vient d'être rachetée, grâce à une inspiration patriotique, et donnée à la *Société archéologique de Montréal*, qui l'a installée dans son musée, au château Ramezay.

(24)

Cette pièce fut adressée, en 1892, aux marins de l'*Aréthuse* et du *Hussard*, qui se trouvaient alors dans la rade de Québec. La pièce se termine par cet envoi :

Chers marins, chers marins de France,
D'Iberville est votre parent.
Par mainte fière remembrance,
Le cœur des fils du Saint-Laurent,
Malgré la cruelle secousse,
A la France tient ferme encor.
Ce nœud n'est pas un nœud de mousse,
C'est un bon nœud franc, dur et fort.

Dans cette pièce deux expressions populaires, le *nordet* et le *suroît*, sont employées pour indiquer les vents du nord-est et du sud-ouest.



TABLE DES MATIÈRES

Louis-J.-C. Fiset.

Alfred Garneau.

Léon-Pamphile Lemay.

A.-Basile Routhier.
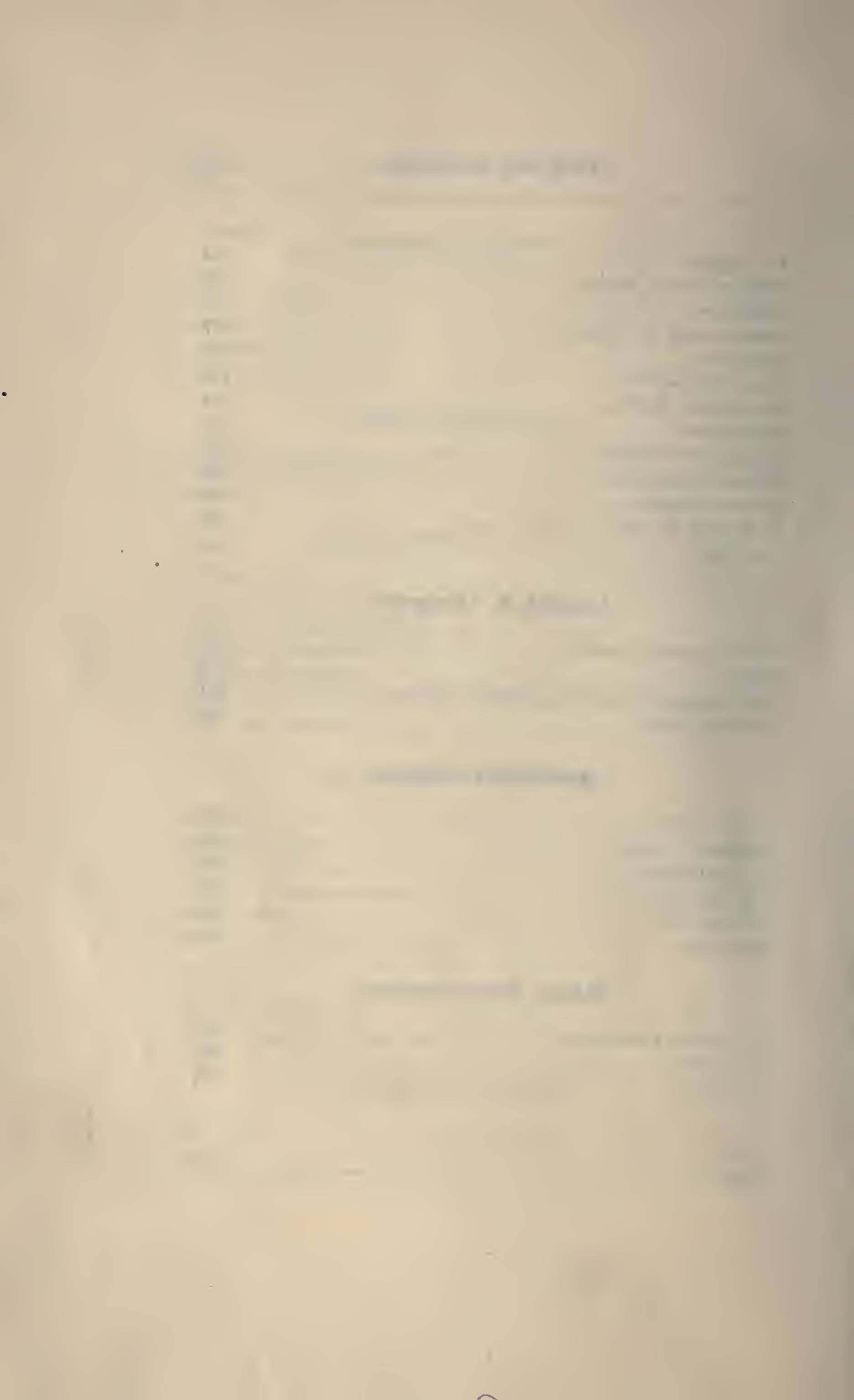
Louis Fréchette.

